

Douce énergie

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

42

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Douce énergie



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

DOUCE ÉNERGIE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK' N' DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 PLAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

DOUCE ÉNERGIE

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR
FRANCE-MARIE WATKINS**

PLON

Titre original :
TIMBER LINE

Illustration de la couverture : Loris

© 1980 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1984
pour la traduction française

ISBN : 2-259-01219-1.

Édition originale :

ISBN : 0-523-4167-5

PINNACLE BOOKS. INC NEW YORK

1430 Broadway-New York New York 10018

CHAPITRE PREMIER

Le plus jeune ne transpirait pas. Même là, dans les profondeurs étouffantes et moites de la nuit du Matto Grosso, il ne transpirait pas.

C'était ce que Karl Webenhaus détestait le plus chez lui. Il le détestait plus encore que le fait que Roger Stacy faisait l'amour joyeusement, bruyamment, avec sa femme, à lui, Webenhaus, sous la tente à côté de la sienne. Cette non-transpiration lui faisait encore plus horreur que la pensée que Stacy allait le tuer et s'attribuer toute la gloire et l'argent de la découverte de l'arbre magique à pétrole, pour laquelle Webenhaus avait tant travaillé et transpiré. Rien ne faisait suer Roger Stacy. C'était scandaleux.

Webenhaus s'étira et grogna. Il posa son stylo, se leva de la table pliante et s'étira encore. Il avait fini son rapport.

Il s'étira une dernière fois, puis il se gratta le ventre. Quinze ans plus tôt, cette bedaine n'existait pas. Quinze ans plus tôt, il avait été superbe. Helga aussi. Elle l'était encore, mais pas lui.

Et pourquoi ? D'abord, il y avait eu ces longues années de sabotage du Troisième Reich d'Hitler, ou il avait feint d'être un loyal partisan du cinglé ; de quoi vieillir n'importe qui. Et puis le vol dans la nuit avec Helga, vers les États-Unis, organisé par son contact américain, un homme mince à la figure de citron, qui ne souriait jamais. Et ensuite tout ce travail harassant pour s'établir en Amérique, employé comme chercheur à la Tulsa Torrent, la plus grande compagnie de bois du monde. Et les innombrables années pour rechercher l'arbre à pétrole légendaire. Enfin, juste avant ce dernier voyage dans la jungle brésilienne, le diagnostic du médecin, lui apprenant que sa brioche naissante n'avait rien à voir avec la suralimentation. C'était un cancer, inopérable et mortel.

Travaillant contre la montre qui égrenait le temps qui lui restait à vivre, Webenhaus s'était acharné comme un damné, cravachant tout le monde et lui-même, en plongeant de plus en plus profondément dans le Matto Grosso. Et, finalement, il l'avait trouvé : son arbre, le *copa-iba*.

Sa vie était presque finie mais il l'avait rendue digne d'être vécue.

Webenhaus se demanda comment Stacy le tuerait, et l'idée d'un mourant qu'on assassinait le fit rire tout haut. Pendant une seconde, les grognements et les soupirs se turent dans la tente voisine. Mais seulement pour une seconde. *Gott*, pensa Webenhaus en regardant sa montre, ça fait plus d'une demi-heure qu'ils y vont à fond. Il rit

encore. Stacy n'avait pas encore pu la satisfaire. La pauvre Helga cherchait toujours l'orgasme et le pauvre Stacy s'époumonait ; tous deux se donnaient trop de mal et travaillaient trop à une chose qui devait être un plaisir.

Il entendit un léger bruit dans le coin obscur de sa tente et il souleva l'abat-jour de la lanterne posée sur la table, pour éclairer vaguement le petit lit de camp, sous sa moustiquaire.

Il alla soulever la mousseline et se pencha sur l'enfant qui dormait en ronflant paisiblement.

— Ah, *Liebchen, Liebchen*, murmura-t-il. Que vas-tu devenir, hein ? Mais maman t'aime assez pour nous deux. Et ton papa veut simplement être enterré ici près des arbres qu'il a tant cherchés.

Webenhaus hésita un moment, puis il embrassa tendrement la petite fille sur la joue. Elle s'agita et il recula, en laissant retomber la moustiquaire.

Hochant la tête, il retourna à la table et reprit son stylo.

« Cher camarade, écrivit-il. Cela fait bien longtemps mais une fois de plus je dois demander votre aide. Nous ne nous reverrons plus mais je vous demande de veiller sur la petite Joey... »

Soudain, on s'agita sous la tente voisine et il entendit des voix étouffées qui se disputaient. Helga disait à Stacy ce qu'elle pensait de ses prétendues prouesses sexuelles, qu'il n'arrivait même pas à la cheville de ce vieux et gros Herr Doktor Webenhaus. Webenhaus hochait la tête ; il avait déjà entendu ce genre de conversation, en d'autres lieux, avec de plus jeunes hommes.

Stacy essayait de se défendre mais rien de ce qu'il disait n'avait de sens. Helga avait raison. Il avait lamentablement échoué.

Le vieil Allemand entendit Stacy sortir rageusement de la tente et aller et venir dehors, dans la nuit. Enfin, il comprit que son jeune associé se dirigeait vers sa tente.

En toute hâte, il griffonna sur une enveloppe le nom de l'homme citronné qu'il avait connu jadis, y glissa sa lettre inachevée et la mit dans le paquet contenant son rapport à la compagnie. Puis il ouvrit son gros exemplaire des *Idées Nouvelles sur l'Ouverture aux Échecs* et commença à disposer les pièces sur l'échiquier, pour la variante 1066 de l'ouverture de la *défense sicilienne*.

Le rabat de sa tente s'entrouvrit et Roger Stacy entra en se baissant. Il était grand et mince, avec d'épais sourcils noirs et une bouche volontaire. Sa démarche était pleine de grâce et d'aisance.

— Eh bien, vieux machin, tu as réussi.

Webenhaus prit son temps pour lever les yeux de l'échiquier. Les deux hommes se dévisagèrent un moment avant que Webenhaus réponde d'un bref signe de tête. Une petite flamme de haine brilla dans les yeux de Stacy.

— Tu as rédigé ton rapport à la compagnie ? demanda-t-il.

— Naturellement.

— Tu l’as signé ? De ton nom ?

Webenhaus répondit immédiatement, sans hésitation.

— Je l’ai signé de tous nos noms. Le tien, le mien, celui d’Helga. Nous formons une équipe.

— Très bien. Ça m’évitera de le récrire en le signant moi-même... Dommage que tu ne vives pas pour savourer ton succès.

Webenhaus baissa les yeux sur l’échiquier et réfléchit un moment avant d’avancer le fou de sa reine noire.

— Tu m’as entendu, vieux ?

Webenhaus ne dit rien. Stacy fronça les sourcils.

— Vieux ! répéta-t-il.

Webenhaus le regarda et sourit légèrement.

— Oui ?

— Tu m’as entendu ?

— Je t’ai entendu.

— Tu vas mourir, dit Stacy.

— Nous allons tous mourir.

— Je vais te tuer, espèce de vieux boche.

— Je sais.

— Et alors ?

Webenhaus s’intéressa de nouveau à l’échiquier.

— Ce sera un problème très intéressant, et il roqua les pièces blanches du côté de la reine. Il semble n’y avoir aucune issue.

Roger Stacy serra les poings et s’avança vers la table.

Webenhaus déplaça le cavalier du roi noir tout en sifflant quelque chose de vaguement mozartien.

Stacy décocha un grand coup de pied, puissant et maladroit, qui fit tomber Webenhaus en travers de la table, dispersa les pièces d’échecs et envoya valser l’échiquier.

— Je reviendrai, fumier ! promit Stacy en ressortant.

Webenhaus resta par terre, l’air d’un hibou empaillé. Dans le coin de la tente, la petite fille commença à s’agiter.

L’hydravion de la compagnie qui devait ramener le groupe de Webenhaus à la civilisation n’arriva pas le lendemain, comme prévu. Ni le surlendemain. Ni le jour d’après. Il ne pouvait venir avant une semaine à cause des pluies. Ensuite, il fut retardé encore huit jours parce que la rivière passant près du camp était en crue et les eaux trop tumultueuses pour que l’appareil se pose.

Quand l’avion arriva enfin, le camp avait été incendié. Il y avait des cartons dispersés partout. Des volutes de fumée s’élevaient encore. Le pilote s’appelait Jésus ; tout en décrivant des cercles autour du site,

il marmonna « Sainte Marie, Mère de Dieu », se signa deux fois et vira de bord pour repartir.

Atterrissez, ordonna son passager.

— Il y a bien des choses dans la jungle, señor, qu'il vaut mieux ne pas voir de trop près, répondit Jésus.

Le passager lui braqua un automatique sur la tempe.

— Atterrissez, répéta-t-il.

— On atterrit, dit Jésus.

Il vira de nouveau sur l'aile, revint, fit encore deux tours et se posa sur les eaux calmées du cours d'eau.

Le passager était un homme trapu à tête ronde qui s'appelait Oscar Brack. Il n'aimait pas les gens, il s'en méfiait, il les haïssait, même, car il considérait la méfiance comme un sentiment trop modéré et qui ne comptait pas.

Brack détestait aussi les animaux, les machines et l'art. La seule chose qu'il aimait au monde, c'était les arbres, ce qui tombait bien puisque, comme Stacy et Webenhaus, il était forestier à la Tulsa Torrent, la plus grande société productrice de bois et de papier du monde entier.

L'appareil finit par s'immobiliser contre la berge à côté du camp. Brack sauta sur le ponton et traîna l'amarre à terre. Il braqua son pistolet dans la direction du pilote, jusqu'à ce que Jésus coupe le contact et le rejoigne.

Au bout de cinq minutes, ils découvrirent le cadavre de Helga Webenhaus. Elle avait été écartelée au sommet d'une fourmilière, à vingt mètres dans la jungle. Quelque chose de sucré, probablement du miel, avait été fourré dans tous ses orifices et généreusement appliqué sur ses seins, qui ruisselaient maintenant en invitant les fourmis à venir se régaler.

Avant de repartir, Brack enterra ce qui restait d'elle.

De loin, Brack crut apercevoir un petit tas de bûches. Mais ça n'avait pas de sens parce qu'il y en avait déjà une grosse pile à côté de ce qui avait dû être la tente de Webenhaus. D'ailleurs, le petit tas était surmonté par une énorme boule noire.

Brack voulut aller voir ça de près. Un autre aurait sans doute préféré s'abstenir. Ce qui, de loin, paraissait être des bûches était en réalité des morceaux de bras et de jambes. La boule noire était la tête de Webenhaus, enflée au double de sa taille normale.

Jésus vomit. Brack venait de New York, ce qui fait que la brutalité et la violence ne le gênaient pas. Il enterra les restes de Webenhaus puis il se dirigea vers la tente du laboratoire et des fournitures. Personne ne s'y était introduit, les provisions étaient encore intactes, même l'alcool. Il trouva cela bizarre. Si c'était des Indiens – et la jungle en était pleine – ils auraient certainement sauté sur l'alcool.

À l'entrée du laboratoire, il trouva deux caisses en bois, prêtes à être expédiées et adressées au siège de la Tulsa Torrent. Il fit signe à Jésus de les porter dans l'avion. Au début, le pilote fit semblant de ne pas comprendre. Il continua de faire semblant jusqu'à ce que Brack tire un coup de semonce.

Quelque part, dans le fond du camp près de la tente de la cuisine, un faible cri répondit à la détonation. Brack alla voir, sans prendre de précautions, et trouva Roger Stacy caché sous une pile de bâches. Le jeune homme généralement élégant ne devait pas avoir mangé ni s'être rasé ni changé depuis quinze jours. Il avait des coups de soleil sur la figure, les lèvres sèches et craquelées, des yeux fous et l'élocution difficile.

— Des Indiens, chuchota-t-il en regardant autour de lui comme s'il s'attendait à les voir revenir.

— Quand ? demanda Brack.

— La semaine dernière... Ils les ont tous eus.

— Mais pas vous.

— Je me suis caché, avoua Stacy en considérant Brack avec méfiance, puis il se permit de tourner de l'œil.

Brack jeta Stacy sur son épaule et le porta jusqu'à l'avion. En chemin, il eut l'impression d'être observé. Il laissa tomber son fardeau au bord de l'eau puis il retourna jeter un dernier coup d'œil. Sous la tente de Webenhaus, par terre, il trouva le jeu d'échecs dispersé et une grande enveloppe adressée aux supérieurs de Webenhaus, à Tulsa Torrent. Il l'ouvrit. Elle contenait une espèce de rapport et, entre ses pages, une enveloppe plus petite. Il referma la grande, la plia et la mit dans la poche de sa saharienne.

Il retourna vers la berge et il était à mi-chemin quand il comprit qu'il était suivi. Dégainant son pistolet il se jeta à terre d'un mouvement étonnamment rapide et souple, pour un homme aussi gros et massif.

Il regarda, le long du canon de son arme, et vit une petite fille rousse au milieu du sentier, derrière lui, sa robe déchirée, sa figure maculée de terre, un pouce dans la bouche comme si c'était son unique moyen d'obtenir de l'oxygène dans la jungle brésilienne.

Pendant plusieurs secondes, elle le regarda fixement, puis elle laissa tomber son bras et courut vers lui, sans cesser de pleurer.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et l'air était froid.

Ce qui l'inquiétait, c'était qu'il sentait ce froid alors qu'il n'aurait pas dû. Sentir le froid ou la chaleur, c'était simplement une question de sens qui vous contrôlent, au lieu de contrôler soi-même son corps et ses sens.

Héritier présomptif de la Maison de Sinanju, Remo arrivait mieux que tout autre Occidental à se contrôler. Depuis plus de dix ans, il étudiait et s'entraînait, au point que son corps n'était plus simplement une coquille abritant un homme ; il était devenu l'homme et l'homme était devenu le corps. Dix ans. Depuis le jour où on l'avait fait asseoir sur une chaise électrique que l'on avait branchée, après quoi il avait été ranimé pour être entraîné et devenir le bras vengeur de CURE. Un tueur professionnel pour un service ultrasecret du gouvernement des États-Unis. L'Implacable qui détruisait, pour sauver la Constitution des États-Unis quand aucune autre méthode ne réussissait.

Dix ans d'entraînement, et il avait quand même froid.

Sa concentration battait de l'aile. Et c'était mauvais parce que lorsqu'une chose n'allait plus, tout le reste risquait de suivre.

Il essaya de chasser le froid de son esprit et de conserver le rythme de ses mouvements. Marcher sur l'eau, dans le fond, ce n'était pas difficile. Surtout quand l'eau était assez froide pour geler sans s'être encore cristallisée en glace. C'était même facile, si l'on ne perdait pas sa concentration. En général, pour marcher sur l'eau il suffisait de synchroniser les mouvements du corps avec les crêtes et les creux des vagues. Et toutes les étendues d'eau, même celles des baignoires, font des vagues, si minimes soient-elles.

Remo se concentra et s'appliqua à se déplacer avec les courants d'énergie à mesure qu'ils formaient une crête et, juste avant qu'ils glissent dans le creux, il passait à la crête suivante. L'enfance de l'art. Surtout sur de l'eau froide. L'eau froide était plus facile parce qu'elle était plus dense. Le premier imbécile venu, avec la moitié de l'esprit en état de marche, était capable de sentir les pulsations d'énergie dans l'eau froide, sombre et dense. C'était l'eau tiède légère qui lui avait jadis créé des difficultés.

Mais à présent, il sentait ses souliers se mouiller et cela signifiait que sa concentration battait de l'aile.

Il soupira, tout en continuant d'avancer. Un mauvais jour, quoi. Le ciel gris sale et le gris encore plus sale de l'eau s'insinuaient dans sa

sale âme grise, mais peut-être n'était-ce que la nature grise et sale de son travail qui commençait à l'accabler. Il était un tueur d'hommes. Et maintenant, comme il n'était plus ce qu'il avait été autrefois, il n'avait plus le choix.

Il ralentit légèrement pour s'orienter. Le lourd relent des raffineries de pétrole et des hauts fourneaux lui apprit que la rivière, la Cuyahoga, était encore à huit cents mètres plus haut, le long des rives du lac Érié. Il se tourna vers la gauche et chercha son objectif. Il était à cent mètres au large, un dimanche de super championnat, et personne à Cleveland ne regardait l'eau. Cela lui convenait très bien parce que ça lui facilitait la tâche. Il n'aurait à éliminer aucun témoin.

Remo repartit à longues enjambées glissantes, comme l'exige la marche sur l'eau. Il ne lui fallut que quinze secondes pour atteindre la grosse jetée de pierre.

Au bout de la jetée, il y avait un grand bâtiment bas, en bois, avec des publicités de bière au néon dans ses fenêtres. Les stores vénitiens étaient baissés. C'était là qu'il allait.

La mission mijotait depuis des semaines. Le gang de Cleveland organisait un sommet. Tous les gangs locaux – la mafia, les juifs, les Irlandais, les Libanais – se rassemblaient pour une sorte de Nations unies du banditisme, pour résoudre divers problèmes qu'ils avaient. Et chacun de ces gangs avait fait venir des cousins, des frères et des beaux-frères, dirigeant pour eux des dépendances féodales ; des fiefs appelés Détroit, San Diego, Buffalo, l'Arizona, la Floride centrale, Louisville et l'Indiana.

La nouvelle de l'assemblée générale était parvenue à CURE de la manière habituelle, par bribes de renseignements isolés qui, individuellement, ne voulaient rien dire, tant qu'une intelligence ne les aurait pas disposés en schéma pour obtenir un tableau. La secrétaire d'une grande société de holding de Californie du sud prenait des billets d'avion pour son patron qui allait passer quinze jours de vacances d'hiver à Cleveland, puis elle avertissait discrètement l'éditeur d'une newsletter financière ; l'éditeur croyait travailler pour la CIA et repassait l'information à une voix anonyme et cultivée, à un numéro de téléphone du code 800. Un proxénète de Las Vegas recevait la commande d'un assortiment de deux douzaines de ses plus jolis garçons et filles pour un congrès à Cleveland et il mentionnait la chose en passant, au flic qu'il avait dans ses papiers ; le flic avertissait le procureur adjoint à qui il faisait ses rapports ; et le procureur adjoint croyait prévenir le FBI quand il repassait la nouvelle à une voix anonyme cultivée à un numéro de téléphone au code 800. Un distributeur de vins fins de Cleveland recevait une commande urgente de plusieurs caisses d'un vin français particulièrement rare et cher et, pour obtenir ce vin en vitesse, il graissait promptement la patte à un

inspecteur des douanes ; un autre inspecteur des douanes signalait le pot-de-vin à un numéro de téléphone au code 800, en pensant que ce numéro était une ligne directe avec la Maison Blanche.

Et l'information faisait ainsi son chemin jusque dans les formidables mémoires d'ordinateur du sanatorium de Folcroft, à Rye, dans l'État de New York. Là un homme grand, mince et citronné, à la voix sèche et cultivée – le Dr Harold W. Smith, directeur du sanatorium et chef secret de CURE – appuya un matin sur des boutons de son terminal de bureau et regarda émerger le schéma.

Il hocha imperceptiblement la tête et se permit presque une expression satisfaite. S'il ne se trompait pas, CURE pourrait frapper un grand coup contre un des plus puissants groupements du crime organisé de la nation. Il programma des instructions dans l'ordinateur, réclamant un complément d'information.

Puis il se carra dans son fauteuil et attendit.

La fin de l'heure normale de travail arriva et passa. Le Dr Harold W. Smith restait assis à son bureau.

L'heure normale du dîner passa.

Comme il l'avait fait des milliers de fois, il commanda aux cuisines du sanatorium une mousse de yaourt aux pruneaux et au citron et la savoura tranquillement en continuant d'attendre. La nuit tomba, la nuit devint le petit matin et, enfin, le petit voyant ambré s'alluma sur son bureau.

Il haussa le terminal hors du panneau central de son bureau, appuya sur quelques touches et regarda les lettres et les chiffres vert clair apparaître sur un écran vert foncé. Smith les examina un moment puis il décrocha son téléphone.

Il y avait de cela une semaine et, au bout du fil, c'était Remo et sa mission. Massacre collectif.

C'était ce qui déprimait Remo. Pas le crime en soi. Il avait cessé depuis longtemps de penser à la suppression de la vie d'un objectif autrement que pour se demander si sa technique était aussi nette et pure qu'elle devait l'être. Remo était un assassin, rien de plus, rien de moins, l'implacable, l'incarnation de Çiva, un vrai professionnel.

Ça ne le gênait pas de tuer. Mais ça l'agaçait de devoir tuer. De devoir vivre en un lieu et un temps où tant de gens méritaient de mourir horriblement, où tant de gens avaient bien mérité leur sort abominable, c'était ça qui déprimait Remo.

Et il sentait, il était sûr qu'il allait bousiller cette mission. Ses rythmes n'étaient pas accordés à la perfection, et il savait donc qu'il ferait mal le boulot.

Il était maintenant le long de la jetée. Sans effort apparent, il sauta de l'eau sur la chaussée qui la longeait.

Il y avait de petites particules de glace sur son tee-shirt et son jean

noirs. Remo fit tomber ces preuves de sa longue marche et regarda autour de lui.

À cent mètres, une demi-douzaine d'hommes montaient la garde à l'entrée du quai. Bien que ce soit un lieu public, la jetée était aujourd'hui interdite à tout le monde, à part les invités.

Remo secoua la tête. Les gardes ne se retournent jamais. On leur dit de surveiller une route, ils surveillent une route. On leur dit de lever le nez, ils lèvent le nez. Mais jamais ils ne se retournent pour voir si quelque chose ne se glisse pas vers eux, d'une autre direction.

Remo se dirigea sans se presser vers le bâtiment bas avec les marques de bière au néon rouge aux fenêtres. Une petite véranda protégeait la porte du vent et du froid. Deux autres gardes y étaient serrés, essayant de se tenir chaud.

En voyant Remo, ils se séparèrent d'un bond et portèrent la main vers leur poche, les doigts repliés autour de pistolets.

— Salut, les gars, dit Remo avec un bon sourire.

— Si vous avez pas une raison d'être ici, vous êtes mort, gronda l'un des deux.

— Adieu les gars, dit Remo.

Toujours souriant, il sautilla sur les deux marches, entre les hommes. Leurs mains, crispées autour de lourds et gros automatiques, étaient sorties des poches, maintenant, mais ils ne pouvaient pas tirer sans le toucher mutuellement. Chacun eut la même idée géniale. Ils levèrent leurs automatiques au-dessus de leur tête, dans l'intention de les abattre sur le crâne de Remo. Il remonta immédiatement ses deux poings, frappant chaque garde sous l'aisselle. Comme deux versions jumelles d'une statue de la Liberté sur le lac Érié, ils se figèrent, le bras en l'air. Ceux de Remo se détendirent et ses mains s'enfoncèrent profondément dans chaque sternum. Les os craquèrent, ployèrent et les deux hommes commencèrent à basculer sur le nez. Remo les attrapa et les repoussa à leur place pour qu'ils soient tous deux adossés au mur, un de chaque côté de la porte. Ils avaient l'air d'une paire de serre-livres. Remo entra et mit le cap sur le bar.

La salle était archipleine de monde.

En s'approchant du bar Remo agita la main pour attirer l'attention du barman mais deux colosses lui barrèrent le passage. Il avait l'air tout petit, à côté d'eux. Remo n'était pas grand-grand, mais il faisait 1,80 m, tout de même, et pesait moins de 80 kilos. Il était brun, mince, avec des traits réguliers plutôt pas mal mais pas sensationnels, et des yeux noirs paisibles qui captivaient les femmes. Le seul indice permettant de supposer que Remo était autre chose que ce qu'il paraissait, c'était ses poignets extraordinairement épais.

Il fit face aux deux hommes qui bloquaient le chemin du bar.

— Excusez-moi, dit-il au plus costaud.

L'homme tourna la tête et lui rota au nez.

Remo secoua la sienne.

— J'avais peur que vous fassiez quelque chose comme ça.

— Comme quoi ? dit l'homme et il rota derechef.

Une odeur de bourbon et de viande rouge à moitié cuite s'exhala de sa bouche.

— Ça ne fait rien.

Remo soupira et toucha du bout de l'index le plexus solaire du gros homme qui tomba aussitôt par terre en glapissant :

— Au secours ! À l'aide ! C'est mon cœur, c'est mon cœur !

Le second colosse se pencha pour lui porter secours et Remo s'avança jusqu'au bar.

— Qu'est-ce que vous prenez ? demanda le barman.

— Un sirop d'orgeat, partenaire, dit Remo d'une voix traînante.

Comme le barman allait en chercher, Remo comprit que cet individu était de ceux qui prennent tout à la lettre. Il le rappela :

— Pas la peine ! Donnez-moi simplement de l'eau glacée.

Derrière Remo, une foule se massait autour du mort couché par terre. Remo entendit de vilains murmures. Le second colosse montrait du doigt le dos de Remo. Un bras s'allongea et l'attrapa par l'épaule. Le bras retomba aussitôt avec un bruit mat. Le possesseur du bras resta debout jusqu'à ce qu'il baisse les yeux et voie son bras à ses pieds, sur quoi il tomba par terre aussi.

— Que personne d'autre ne vienne m'embêter pendant que je bois mon eau, dit Remo. Tout cet exercice m'a donné soif.

Le barman plaça le verre devant Remo avec une grande prudence, comme s'il s'appêtait à prendre ses jambes à son cou dès qu'il serait posé.

— Un instant ! dit Remo. Cette eau ne vient pas de cette fosse septique là dehors, j'espère ? demanda Remo en désignant de la tête le lac Érié.

— Non, monsieur. De l'eau minérale en bouteille. De Pologne, la meilleure.

— OK.

Il but une gorgée. Derrière lui, une femme hurla. Remo glissa hors de portée du bras d'un autre homme. À le voir, il ne paraissait pas avoir bougé du tout, mais soudain l'homme glissa sur le comptoir, tout le long du bar, en renversant des verres et en affolant les clients.

Remo vida son verre à l'accompagnement de huit pistolets dégainés dont le cran de sûreté sautait. Il demanda des allumettes au barman.

— Oui, monsieur, dit l'autre en jetant une pochette d'allumettes sur le bar.

— Je vous plais, jusqu'à présent ? demanda Remo.

— Oh oui, monsieur, beaucoup.

— Alors vous allez adorer la suite.

Mais en dépit de ses façons désinvoltes, Remo n'était pas content de lui. La chose aurait dû être toute simple : entrer, se débarrasser d'eux tous, un par un, et s'en aller. Mais la mauvaise marche à travers le lac l'avait agacé et maintenant il allait éliminer toute cette baraque pleine de monde d'un seul coup. Il savait qu'il n'aurait pas fini d'en entendre parler.

Remo retourna vers la porte et s'arrêta devant des rideaux de toile blanche jaunie. Quatre hommes d'âges divers, mais tous du même gabarit de mastodonte, se ruèrent sur lui et, dans la salle, le volume du son doubla.

Remo se déplaça légèrement et agita tout aussi légèrement sa main gauche sur deux d'entre eux, lesquels s'écroulèrent et formèrent une barricade naturelle devant la porte et lui. Remo craqua une allumette et mit le feu aux deux rideaux.

Il allait souffler l'allumette et la jeter dans un cendrier quand il hésita et puis il mit aussi le feu aux cravates des deux hommes qui se penchaient pour l'atteindre, par-dessus les corps des mammoths.

Quand ils commencèrent à s'intéresser à leur chemise, Remo passa de l'autre côté de la porte et mit le feu à une autre paire de rideaux. Et il sortit. Une fois dehors, il entassa les cadavres des deux gardes contre la porte pour que personne ne puisse l'ouvrir.

L'incendie se propageait déjà dans toute la baraque. Remo l'observa d'un œil vigilant. Toutes les deux ou trois secondes, quelqu'un essayait de se glisser par une des quatre petites fenêtres, alors Remo s'approchait, souriait poliment, et repoussait à l'intérieur une tête, un bras ou une jambe.

Des hurlements montèrent bientôt quand les gens se rendirent compte qu'ils étaient prisonniers. En entendant ce vacarme, les gardes à la porte de la jetée se retournèrent enfin. Quatre d'entre eux arrivèrent en courant de leurs postes.

Un gros rougeaud obèse, aux yeux terrifiés, fut le premier à atteindre Remo.

— Nom d'un petit Jésus ! s'écria-t-il.

Remo ne répondit pas.

— Nom d'un petit Jésus !

— Vous l'avez déjà dit, marmonna Remo et il le souleva pour le lancer par une fenêtre.

Le deuxième et le troisième garde arrivèrent en haletant.

— Ça va, mec, grogna le premier à Remo. Qu'est-ce qui se passe ici, nom de Dieu ?

Remo les regarda et se retourna vers le bâtiment.

— Ma foi, on dirait un incendie.

— Fais pas le mariolle ! dit l'homme.

— D'accord.

Remo les souleva tous les deux et les jeta à l'intérieur. Puis il fit demi-tour pour s'occuper du reste des gardes.

Le quatrième avait presque rattrapé ses trois camarades quand Remo leur fit vider les lieux. En voyant Remo se tourner vers lui, il bifurqua sur la jetée et alla piquer une tête dans les eaux glacées du lac Érié.

Remo repartit le long du quai. Quand il s'approcha de la grille, les deux derniers gardes s'enfuirent dans des directions opposées.

Dans l'obscurité glaciale, Remo remonta la 9^e rue est, en se demandant pourquoi il avait un tel cafard. Ça ne pouvait pas être à cause de tous ces gens-là qui méritaient d'être éliminés ; il y avait toujours un tas de gens qui méritaient ça. Il devait donc s'agir d'autre chose et cela lui vint à l'esprit quand il s'approcha d'Euclid Avenue. Ce qui le déprimait, c'était que tous ses efforts ne changeaient rien du tout. Aujourd'hui, 63 redoutables gangsters étaient morts. Demain, il y aurait 63 nouveaux gangsters pour les remplacer. Remo crachait dans le vent, pas plus, et il avait beau cracher fort, la salive ne se posait nulle part.

Il se dit que ce qu'il lui fallait, pour lui remonter le moral, c'était une mission de service public, quelque chose qui ferait du bien et lui donnerait l'impression de ne pas travailler en vain.

Quand il arriva à Euclid, les rues étaient pleines d'ambulances, de cars de police, de voitures de pompiers, d'équipes de télévision. Les gyrophares des véhicules éclaboussaient de rouge ou de bleu les façades des immeubles. Remo tourna à droite et continua à marcher vers la Tour Terminal et la ligne de transit rapide pour l'aéroport.

Il était presque à Public Square quand il entendit un claquement de sabots derrière lui. En se retournant, il vit deux agents à cheval, pistolet au poing, qui galopèrent vers lui.

— Ils sont passés par ici, dit Remo.

— Restez où vous êtes, vous ! lui cria le policier de tête en tirant sur ses rênes.

À Cleveland, personne n'avait le sens de l'humour.

— Pourquoi ?

— Bouclez-la ! Bougez pas et levez les bras.

Plus tard, aucun des policiers montés ne put se rappeler ce qui s'était passé au juste. Le suspect était là, il levait les mains bien sagement. Et puis brusquement, il était entre les chevaux. Et l'instant d'après, les deux chevaux se cabraient, ruaient et partaient au grand galop le long de la corniche à huit cents mètres de là.

Cela ne remonta pas le moral de Remo de voir les policiers se cramponner sur leurs selles. Bon, d'accord, il avait décidé de ne pas supprimer deux sales flics. La belle affaire ! Ce qu'il lui fallait, c'était

faire quelque chose de vraiment bien, le genre de chose qui lui vaudrait des bons points au ciel.

Il traversa la rue et entra par les vieilles portes de verre et de bronze de la Terminal Tower. Il traversa ensuite le hall et suivit la longue rampe de granit rose, vers la principale galerie.

La galerie était une caverne de granit de la taille d'une demi-douzaine de terrains de football, rompue çà et là par de petits groupes de boutiques, fermées à cette heure, pour la plupart. Le centre brillamment illuminé était plein de gens en tenue de soirée et de flics.

Remo s'arrêta en bas de la rampe et contempla la scène. Sur sa droite, il y avait l'escalier descendant d'un étage vers les quais de la ligne allant à l'aéroport. Devant la porte se tenaient deux agents en tenue, qui examinaient tous les gens qui passaient. Sur sa gauche, c'était l'escalier descendant vers les trains allant dans la banlieue est. Là aussi, la porte était gardée par une paire de flics.

Remo tourna les talons pour remonter la rampe. Avant de faire un pas, il s'arrêta à la vue d'un groupe de flics au sommet, qui demandaient les papiers de tous ceux qui descendaient et voulaient entrer dans la galerie. Il ne tenait pas à avoir du sang de policier sur les mains ; ce serait vraiment le couronnement d'une sale journée. Il fit demi-tour et marcha droit devant lui, pour se mêler à une bande de gens qui se dirigeaient vers un des recoins les plus sombres. Il écouta le brouhaha de leurs conversations, en essayant de deviner de quoi parlaient ces gens en tenue de soirée. Mais aucun mot n'avait de sens.

—... « potentiel fabu »...

—... « frais pour mille »...

—... « il est si adorable »...

—... « là-dessus zoom sur toute cette eau qui cascade dans la cuvette et »...

—... « nous l'appelons maïs... j'appelle ça bénéf... unités en hausse de dix-huit pour cent »...

Le groupe ralentit, s'arrêta presque, et Remo joua vivement des coudes pour arriver devant le plus rapidement possible. Les gens s'étaient arrêtés devant une grille. Au-delà, une partie de la galerie avait été entourée de cordes et transformée en salle de banquet ; il y avait une longue table d'honneur et une centaine de petites tables rondes, couvertes de nappes blanches, étincelantes de porcelaine, de cristal et d'argenterie. Des bougies brûlaient sur chaque table et huit écrans de télévision géants étaient suspendus au plafond, en divers points stratégiques autour de cette salle. En travers, un gigantesque calicot était déployé : BIENVENUE AU PREMIER CONGRÈS ANNUEL DE L'ASSOCIATION NATIONALE POUR LA DÉFENSE DE L'ART DANS LA PUBLICITÉ TÉLÉVISÉE.

Remo s'arrêta à la table des invitations et regarda autour de lui. Il

reconnaissait des dizaines de têtes. Quelqu'un lui demanda sa carte. Il fit un signe du pouce, par-dessus son épaule.

— C'est le dernier du groupe qui les a toutes.

Il passa et fit le tour de la salle. Ils étaient tous là, tous les visages qui s'étaient imposés à lui, par leur présence éternelle sur les écrans de télévisions américains.

Il y avait la grosse femme qui pensait que le meilleur moyen de tuer les cancrelats c'était à coups de balai. Il y en avait une autre, avec la figure plate comme une crêpe, qui vantait de la margarine. Il y avait le type de WC-C-Chouette qui prouvait que les cuvettes étaient propres en faisant la planche dans la chasse d'eau.

Il y avait l'acteur britannique au chômage depuis 40 ans qu'on avait exhumé pour vendre des disques.

Il y avait l'homme qui baratainait pour des stéréos à tue-tête, prouvant que la maladie mentale n'empêche pas de trouver du travail.

Remo les regarda tous, en éprouvant un choc. Oui, ils étaient tous là, le plus grand rassemblement de fléaux que l'Amérique avait jamais eus, tous réunis dans une même salle, agissant presque comme des êtres humains. Mais demain, Remo le savait, ils retourneraient à leur maléfique industrie. Une idée agréable lui vint.

Toute la journée, il avait rôlé parce qu'il ne faisait jamais rien de bon – de vraiment bon – pour les États-Unis.

Il trouva le tableau d'interrupteurs dans le fond de la salle. Plutôt que d'essayer de les trier, il les abaissa tous. La galerie tout entière fut plongée dans l'obscurité. Il y eut quelques cris, avant que le maître de cérémonie dise à tout le monde de rester calmement assis, que le courant allait être rétabli dans quelques minutes à peine.

Quelques minutes, il n'en fallait pas plus à Remo. Il serpenta entre les tables, en voyant très bien dans le noir. Chaque fois qu'il découvrait une des plus odieuses vedettes de la pub télévisée, homme ou femme, il se penchait et, avec le pouce et l'index de sa main droite, il lui cassait le nez.

Ils mettraient tous longtemps avant de parader encore devant les caméras. « Dieu bénisse l'Amérique. »

Remo quitta la salle de banquet en sifflotant.

CHAPITRE III

Remo ferma la porte derrière lui et alla à la fenêtre, en prenant soin d'éviter le frêle petit homme jaune en kimono mauve, assis dans le centre exact de la pièce pour que toute la circulation soit obligée de lui tourner autour.

La chambre était surchauffée et sans air, mais comme il ne pouvait pas compter sur son corps pour faire quelque chose de bien aujourd'hui, Remo préféra ne pas régler sa propre température. Au lieu de cela, il se servit de son index pour couper un trou rond de dix centimètres de diamètre au centre précis de la fenêtre, un panneau de verre épais et insonorisé allant d'un mur à l'autre et du sol au plafond. L'air humide et froid de la nuit se précipita à l'intérieur et Remo le respira avidement. Dehors, les jumbo-jets qui atterrissaient ou décollaient sur les pistes, cent mètres plus loin, semblaient faire des piqués de kamikazes dans la chambre d'hôtel.

— Il y a deux choses, dit Chiun.

La voix du vieil Oriental était flûtée et son anglais précis et sans accent mais, à l'oreille familière, il y avait dans son propos les hurlements de la réprobation.

Remo ne répondit pas. Chiun soupira.

— Le Maître de Sinanju parle encore à la boue et la boue ne se donne naturellement pas la peine de reconnaître l'existence du Maître.

— Bon, d'accord, dit Remo en emplissant ses poumons de l'air de l'extérieur. Alors il y a deux choses.

— Ah, la boue parle.

— Fichez-moi la paix, Chiun ! Je ne me sens pas bien et ce soir je me passerai très bien de conférences et de sermons.

Chiun parla comme s'il n'avait pas entendu Remo.

— Il y a deux choses. Veux-tu savoir lesquelles ?

— Non. Pas ce soir. Ni demain. Essayez mardi prochain. Je vais dormir.

Remo se jeta sur le canapé et s'endormit en deux secondes. Encore quelques secondes et il se réveilla. Quelque chose avait provoqué une vive douleur dans son petit orteil gauche. Il se redressa tout droit.

— C'est vous qui avez fait ça ? cria-t-il à Chiun.

— Et si c'était moi ?

— Alors je devrais prendre des mesures draconiennes.

Chiun éclata de rire. Il était tout petit, à peine 1,55 m, et il n'avait jamais pesé plus de 50 kilos. Une petite barbiche clairsemée et des

touffes légères de cheveux blancs autour de ses oreilles encadraient son visage de parchemin. Il paraissait largement ses 80 et quelques années, et le pouce.

— Il y a deux choses, répéta-t-il.

Remo poussa un grand soupir, se rallongea, se recouvrit la tête avec un coussin et replia ses pieds hors de portée du Maître de Sinanju. Il n'était pas tout à fait endormi quand il sentit quelque chose. Ce n'était pas vraiment une douleur, mais pas précisément un plaisir. C'était plutôt comme un petit chatouillement, doublement exaspérant parce qu'on savait que ça ne s'arrêterait pas là, qu'il y en aurait d'autres ailleurs. Remo attendit, mais rien ne vint. Il ferma les yeux, pour se rendormir, et sentit de nouveau le chatouillis unique.

Il se redressa.

— Ça va. Il est évident que je n'aurai pas le droit de dormir tant que je n'aurai pas joué à votre jeu idiot. Quelles deux choses ?

Mais avant même d'avoir fini de parler, il savait qu'il ne s'en tirerait pas aussi facilement. Il avait vexé Chiun et refusé de l'écouter. Il allait le payer, avant que Chiun lui dise quelles étaient les deux choses.

— Regarde-toi, dit Chiun en hochant la tête d'un air dégoûté. Tout va mal. Tu respirez mal, tu te déplaces mal, et tu dors même mal. Tu es la honte de la sous-humanité. Tu empestes le journal brûlé.

— Oui, petit père. Mauvais. Une honte. Tout ce que vous voudrez.

— Quand je pense qu'autrefois je nourrissais de grands espoirs pour toi ! Toi, que j'ai entraîné et traité comme un fils, bien que l'empereur Smith m'ait volé en ne me payant pas ce que méritait mon travail.

— Vous avez raison, dit Remo. Volé.

— Un jour, j'espère te trouver dans une de ces maisons aux arc-en-ciel jaunes, en train de te bourrer de ces choses qu'ils vendent dans des sacs en air plastique. Oui, des choses de bœuf. Et des tranches de pomme de terre en plastique. Et des milk-chocs.

— D'accord, approuva Remo. Des choses de bœuf. Patates en plastique. Milk-chocs... (Il s'interrompit pour réfléchir à ce dernier mot.) Shakes.

— Quoi ? demanda Chiun.

— Shakes. Des milk-shakes, pas des milk-chocs. Vous avez dit milk-chocs.

— Je me moque du nom qu'on leur donne. Le poison se déguise sous bien des noms.

Un long silence tomba. Finalement, Remo se leva et retourna à la fenêtre. Il respira profondément le mélange de pollution du lac, de carburant d'avions et de déplorable gestion municipale.

— Je regrette, petit père, de vous avoir tant offensé. Mais c'était

une très mauvaise journée.

— Il y a trois choses, déclara Chiun.

— Vous aviez dit deux.

— Il y en a trois, insista Chiun.

— Alors étudions-les en vitesse, que je puisse dormir.

— Dans mon pays, la jeunesse apprend en écoutant de bon cœur ses aînés, pas en étant irrespectueuse.

— Et c'est pour ça que la Corée occupe une position si prépondérante dans l'histoire de l'humanité ?

— Certes.

— Certes, approuva Remo. Quelles sont vos trois choses ?

— La première est mon livre, répondit Chiun.

— Quel livre ?

— Mon histoire de la poésie Ung. C'est une courte histoire, à peine suffisante pour laisser deviner la véritable beauté de la poésie Ung. Deux mille pages seulement, mais c'est un commencement.

— Ça, vous pouvez le dire.

— J'ai également ajouté deux cents pages de mes propres poèmes de poésie Ung, les meilleurs, expliqua Chiun. Aimerais-tu en écouter un ?

Sans laisser à Remo le temps de répondre, Chiun aspira profondément et se mit à réciter en coréen, d'une voix chantante aiguë, encore plus grinçante que d'habitude. Le peu de coréen que connaissait Remo lui permit de traduire.

Un flocon de neige

Un flocon tombe

L'air froid l'enlace

Il tombe par terre

La terre l'embrasse

Un flocon de neige

Le flocon

La poussière suit

La poussière tombe sur le flocon

Le flocon devient gris

Gris sale

Le flocon de neige fond

O, flocon de neige !

O, poussière !

Remo comprit que le poème était fini lorsque Chiun se tut. Il se tourna vers le vieil Oriental qui baissait modestement les yeux comme pour repousser des vagues d'adulation. Remo applaudit et l'acclama.

— Bravo. Merveilleux. Et qu'est-ce que c'est que la deuxième

chose ?

— Tu as aimé ce poème ? demanda Chiun.

— Beaucoup. C'est fantastique. La deuxième chose ?

— Je vais t'en réciter un autre.

— Non. Non, je vous en prie.

— Pourquoi pas, mon fils ?

— Je ne pourrais pas le supporter.

Chiun fronça les sourcils. Remo se hâta d'ajouter :

— Trop de beauté pour un seul jour. Ce serait trop pour moi. Je ne peux qu'entendre la beauté d'un seul Ung à la fois. Et pas trop souvent.

Chiun hocha la tête, trouvant l'attitude de Remo très raisonnable.

— La deuxième chose, dit-il.

— Oui ?

— Tu as les pieds mouillés. Tu as l'air d'avoir pataugé dans l'eau comme un pingouin. Tu ne te concentrais pas. Tu t'es de nouveau conduit en homme blanc. Tu me déçois beaucoup. Tu ne peux même pas marcher sur l'eau sans te mouiller les pieds et puis tu viens traîner tes pieds mouillés dans notre chambre. Tu es une grande déception.

— Ingrat, aussi. Vous m'avez toujours dit que j'étais ingrat.

— Ça aussi, reconnut Chiun. Je devrais te faire travailler maintenant, et je le ferais, sans la troisième chose.

— Quelle est la troisième chose ? demanda Remo comme il savait qu'il le devait.

— L'empereur Smith a du travail pour nous.

— Non.

— Un travail urgent.

— Non. J'ai besoin de vacances. Je suis fatigué. C'est pour ça que je me suis mouillé les pieds. Je ne peux plus me concentrer.

— Je ne peux pas dire ça à notre employeur. Si je le lui disais, il n'envairait pas l'or à Sinanju et une fois de plus mon peuple serait obligé de renvoyer les bébés chez eux dans la mer.

Remo se tourna vers la fenêtre en espérant qu'une collision dans les airs viendrait le distraire de l'ennui mortel de la leçon d'histoire à venir. Il l'avait entendue mille fois. Sinanju était un minuscule village sinistre, au bord de la baie encore plus sinistre de Corée occidentale. C'était un pauvre village à la terre pauvre. L'agriculture y était mauvaise et la pêche encore pire. Dans un lointain passé, même aux meilleures époques, sa population trouvait à peine de quoi vivre dans les terres et la mer avoisinantes. En temps normal, elle mourait de faim. Quand les choses allaient encore plus mal, les gens noyaient leurs bébés et leurs enfants dans les eaux glaciales de la baie, ce qui était plus miséricordieux que de les laisser mourir d'inanition. Les villageois disaient qu'ils envoyaient les enfants chez eux dans la mer.

Mais personne ne s'y trompait.

Et puis un jour, dans les temps reculés avant qu'on commence à écrire l'histoire, les meilleurs guerriers du village commencèrent à s'engager comme mercenaires et tueurs à gages, au service de tous les souverains prêts à payer leur prix. Comme il y avait toujours un marché pour la mort et parce que les tueurs de Sinanju envoyaient scrupuleusement leur salaire à leur famille bien-aimée pour acheter à manger, les enfants du village eurent le droit de vivre.

La tradition des hommes de Sinanju était très ancienne mais elle avait fini par être remplacée par une autre. Un des plus grands combattants de Sinanju était Wang et une nuit qu'il observait les étoiles, il vit un grand anneau de feu dans le ciel. Ce feu avait un message pour lui. Il disait simplement que les hommes n'utilisaient pas leur esprit et leur corps comme ils le devaient ; ils gaspillaient leur intelligence et leur force. L'anneau de feu apprit à Wang à se contrôler et, si la compréhension de Wang lui vint en une seule vision de flamme, sa maîtrise de ce qu'il avait appris lui prit toute une vie.

Par le contrôle de sa propre personne, Wang devint l'arme ultime. Il devint le premier Maître de la Maison de Sinanju. Les autres hommes du village n'avaient plus besoin de se battre et de mourir. Le Maître de la Maison assumait la tâche lui-même. Et quand le moment vint pour lui de trépasser, le membre de sa famille le plus digne lui succéda. Chiun était le dernier de la Maison de Sinanju et, pour la première fois, un homme qui n'était pas coréen, qui n'avait pas la peau jaune, était entraîné pour être son successeur.

Cet homme était Remo.

Dès le début, les Maîtres de Sinanju avaient loué leurs services en qualité d'assassins. Pendant des siècles innombrables, ils avaient servi les souverains de toutes les nations, de tous les coins de la terre même les plus éloignés. L'argent qu'ils gagnaient était envoyé au petit village aride, pour acheter le pain quotidien de la population. Tant que l'on aurait besoin de faire commettre des assassinats politiques – et ce besoin existerait toujours – les enfants de Sinanju resteraient en sécurité au sein de leur famille et ne seraient pas renvoyés à la mer.

Remo avait entendu cela mille fois. Il regarda deux avions entrer presque en collision puis il se remit à se brancher sur Chiun.

— Le peuple de Sinanju est un peuple très pauvre, disait Chiun. Les gens ont à peine de quoi manger et ils comptent sur moi pour exécuter nos contrats afin que je sois payé et qu'ils ne meurent pas de faim. Et par conséquent, ils comptent sur toi aussi.

— Le peuple de Sinanju ne meurt plus de faim depuis des siècles, petit père, dit patiemment Remo.

— Néanmoins, insista le Maître de Sinanju en levant un fragile doigt jaune, tu es lié par l'honneur à notre empereur Smith et à ton

peuple, le peuple de Sinanju.

— Vous recommencez à me harceler ! Simplement parce que je veux prendre un peu de vacances, vous me racontez que votre peuple va devoir noyer ses bébés.

— C'est ton peuple aussi.

Remo allait répliquer mais il se tut et réfléchit à ce que Chiun avait dit, et plus il y réfléchissait, mieux il se sentait. Peut-être était-ce vrai que ce qu'il faisait ne servait absolument à rien à l'Amérique. Pour chaque type qu'il avait tué, une dizaine de malfrats avaient poussé comme de la mauvaise herbe pour le remplacer. Mais il restait un fait immuable : tant qu'il exerçait son art, le peuple de Sinanju était nourri. Cette population bénéficiait du talent et du travail de Remo et s'il s'arrêtait de travailler, elle en souffrirait. Elle avait besoin de lui. Cette pensée lui fit du bien.

— Je vais rappeler Smith et lui dire que j'entreprendrai la mission, déclara-t-il.

— Tu ne peux pas téléphoner à l'empereur.

— Pourquoi ?

— Il dort dans la chambre à côté. Si tu étais dans ton état normal, tu l'aurais entendu.

Remo écouta et perçut la respiration sifflante d'un homme endormi. Il fut content de lui ; ses sens se remettaient à fonctionner correctement.

— Maintenant, je l'entends, dit-il à Chiun.

— Tu vois ? Toutes les bonnes choses arrivent à celui qui décide de faire le bien.

Cinq minutes plus tard le Dr Harold W. Smith rejoignit les deux assassins dans le petit salon. Smith était un homme mince et gris d'environ soixante ans. En vieillissant, il ressemblait de plus en plus aux falaises de granit de sa Nouvelle-Angleterre natale. Tous ceux qui l'avaient connu lui reconnaissaient une intelligence brillante. Il avait été professeur de droit à Yale, après tout, et cela exigeait de l'intelligence puisque Yale enseignait toujours le Droit au lieu des droits du consommateur et les relations publiques. Et ceux qui l'avaient connu pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il effectuait des missions pour l'OSS très loin derrière les lignes allemandes, n'avaient jamais douté de son courage physique. Pas plus que ceux qui l'avaient connu quand il était à la tête de la CIA ne doutaient de ses dons d'organisateur.

Mais personne ne semblait connaître Smith dans son ensemble. Ceux qui admiraient son intelligence ignoraient tout de son courage et de ses qualités d'administrateur. Et ceux qui connaissaient son courage auraient été surpris d'entendre parler de son intelligence et de son savoir-faire. Chacun ne connaissait qu'une partie de Smith et tous le

trouvaient terne, très terne, encore plus terne. Aussi terne que ses costumes trois-pièces gris et ses chemises blanches. Un chef de personnel de Langley, en Virginie, avait jadis fait courir le bruit que Smith était le seul homme dans l'histoire de la CIA à dérouter complètement les sondeurs de cerveau de la compagnie. Quand il avait passé le test Rorschach, il n'avait pu voir que des taches d'encre. Pas d'imagination, disait-on.

Les psychiatres, comme toujours, se trompaient. Il n'était pas exact que Smith n'avait pas d'imagination. Seulement il ne pouvait traiter qu'avec la réalité. Des taches d'encre étaient des taches d'encre et rien de plus. Et son intégrité faisait tellement partie de son âme de rocher qu'il ne pouvait s'assouplir assez pour jouer à des jeux psychologiques idiots et prétendre qu'il voyait quelque chose qui n'existait pas pour lui. Pas plus, d'ailleurs, que Smith ne pouvait faire semblant de ne pas voir quelque chose qui existait.

C'étaient ces deux qualités qui l'avaient fait choisir pour diriger CURE.

Un brillant jeune homme venait d'être élu président des États-Unis. Pour qui se donnait la peine de voir, il était évident que le pays dévalait la mauvaise pente à une allure record, droit vers la ruine, et que les méthodes ordinaires n'arrangeraient pas la situation. Alors le nouveau président entreprit des recherches approfondies, dans tout le pays, pour trouver un homme capable de ne voir que ce qui se passait réellement et possédant assez de caractère pour prendre des mesures appropriées. Et une fois cet homme trouvé, il en fit le chef d'une organisation ultrasecrète, si secrète que, techniquement, elle n'existait pas. Une organisation dont la mission était de découvrir les secrets de tous ceux qui détruisaient la nation, sa façon de vivre et sa Constitution, et de les dénoncer. Deux personnes seulement seraient au courant de l'existence de l'organisation : son directeur et le président des États-Unis.

Au début CURE, c'était son nom, avait presque marché. CURE employait des milliers et des milliers d'enquêteurs, qui croyaient tous travailler pour quelqu'un d'autre : le FBI, la CIA, la compagnie du téléphone, la chambre de commerce ou le Club des Cœurs Solitaires de Madame Lulu. Elle avait un crédit permanent de plusieurs millions de dollars, canalisé par des dizaines d'autres services du gouvernement. Elle avait le système d'ordinateurs le plus complexe de la terre entière et de l'époque, capable d'absorber, d'analyser et de recracher des milliards de discrètes petites bribes d'information. Elle avait son siège secret au sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York.

La seule chose qui lui manquait, c'était la réussite.

Manifestement, sa dénonciation des méfaits ne suffirait pas. Même si CURE arrivait à trouver un journal consentant à publier les

révélations – et ce n'était pas si facile – le grand public haussait les épaules et allait à ses affaires comme si de rien n'était. Quant à envoyer les malfaiteurs en prison par un système judiciaire qui ne marchait plus, il n'en était pas question non plus.

Par conséquent, CURE devait changer de méthodes. Il lui faudrait donc un service spécial pour imposer sa loi. Ce service allait être composé d'un seul homme : un ancien agent de police du New Jersey appelé Remo Williams.

Williams était une rareté parmi les flics : honnête, incorruptible, orphelin, sans famille ni amis.

CURE fit porter à Remo le chapeau du meurtre d'un revendeur de drogue et condamner à la chaise électrique dans la prison d'État du New Jersey. L'exécuteur des hautes œuvres abaissa la manette, le courant passa et le corps de Remo s'arqua de douleur. Il se réveilla plus tard au sanatorium de Folcroft mais, officiellement, il était mort, il n'existait plus. Ses empreintes digitales furent retirées de toutes les fiches et dossiers dont il avait fait l'objet. Son entraînement fut confié à Chiun, Maître de Sinanju, engagé par CURE dans le seul but de faire de Remo une machine à tuer.

Mais au cours de l'entraînement, Chiun avait fait autre chose de Remo, quelque chose de plus qu'un homme et, dans son esprit, Remo était devenu son héritier. Il voyageait maintenant avec son élève, pour s'assurer qu'aucun accident ne lui arriverait et ne ferait perdre ce long investissement de temps.

À présent, Smith était au milieu de la pièce.

— Il y a deux choses, dit-il.

— J'ai déjà entendu ça ce soir, grogna Remo.

— Comment ?

— Peu importe. Vous pensez à quoi ?

— Avez-vous entendu parler d'un arbre appelé copa-iba ? demanda Smith.

— Ce n'est pas un arbre coréen, déclara Chiun.

— Non, dit Remo. Et je ne veux pas en entendre parler non plus.

— Son nom scientifique est *Copaifera langsdorfi*, précisa Smith avec une nuance à la fois secourable et pleine d'espoir dans la voix.

— Je suis sûr que ce n'est pas un arbre coréen, dit Chiun. Les arbres coréens ont de beaux noms. Par exemple, il y a le Nid de Cygnes Altier, l'Arbre qui siffle quand le Vent marche, le...

— Je me fiche de ce que vous l'appellez et de son nom scientifique, dit Remo à Smith. Je ne veux pas en entendre parler. J'ai besoin de vacances.

— Cet arbre pousse dans la jungle brésilienne, reprit Smith.

— C'est bien, ça, dit Remo.

— Ça ne m'étonne pas qu'il ait un nom aussi barbare, déclara

Chiun. Sinanju n'a jamais gagné un centime avec le Brésil.

— Il devient très grand, expliqua Smith. Plus de trente mètres de haut. Et le tronc a un mètre de diamètre.

Remo s'allongea par terre et ferma les yeux.

— Nous avons des arbres plus gros que ça en Corée, dit Chiun. De gros arbres avec de beaux noms.

— Tous les six mois environ, poursuivit Smith, on peut enfoncer une espèce de robinet sur le copa-iba, tout comme on le fait sur le pin pour la térébenthine et sur l'érable pour le sirop, et on obtient une essence de diesel pure, de très haute qualité. Tout comme celle qui sort des raffineries de pétrole. C'est l'arbre le plus précieux du monde.

— Il doit être coréen, dit Chiun.

— Et alors ? demanda Remo en ouvrant un œil.

— Le copa-iba serait une arme importante dans notre guerre de l'énergie, expliqua le directeur de CURE. Plus important que l'énergie nucléaire.

— Pourquoi m'en parlez-vous ?

— Depuis vingt ans, nous cultivons une petite forêt de copa-iba, dans ce pays, sur la côte Ouest.

— Et alors ?

— Maintenant quelqu'un essaie de les détruire, dit Smith.

— Et vous voulez que j'arrête celui qui fait ça ?

— Oui.

— Trouvez quelqu'un d'autre, grommela Remo. D'abord, je ne suis pas détective. Et je ne suis pas garde du corps. Je ne suis surtout pas un garde du corps pour une bande d'arbres de trente mètres et plus. J'ai besoin de vacances. Accordez-moi mes vacances et ensuite j'irai dormir dans vos foutus arbres, si vous voulez.

— Rappelle-toi les bébés retournant chez eux, dit Chiun en coréen.

— Plaît-il ? demanda Smith.

— Le devoir m'appelle, répondit Remo en soupirant. Vous avez dit qu'il y avait deux choses. Quelle est la seconde ?

— Ceci est une question de synchronicité, comme je crois que l'on dit.

— Quoi donc ? grogna Remo.

— Méfie-toi des empereurs employant des mots nouveaux, souffla Chiun en coréen.

— Pendant la guerre, celle d'Europe, raconta Smith, j'avais un ami. Un Allemand, en fait. Un homme très courageux qui a beaucoup aidé notre cause.

— C'est bien, ça, jugea Remo.

— Pour des hommes blancs, les Allemands ne sont pas mal, dit Chiun. Sauf le petit avec la drôle de moustache. Celui-là, personne ne l'aimait.

— Deux fois, cet homme m'a sauvé la vie, reprit imperturbablement Smith. Et je lui ai donné ma parole que si jamais il avait besoin de moi ou de mon aide, il n'avait qu'un mot à dire.

— Vous voulez que je travaille pour votre copain ? demanda Remo en ouvrant les deux yeux, l'air extrêmement surpris car ce n'était pas le genre de Smith d'utiliser CURE, Remo ou Chiun à des fins personnelles.

— Non, répondit Smith. Mon ami, Karl Webenhaus, est mort il y a plus de vingt ans.

— Quel rapport avec vos arbres copacabanas ?

— Copa-ibas. C'est Karl qui les a découverts, juste avant d'être tué.

— Comment est-il mort ?

— Découpé en petits morceaux. Par des Indiens, je suppose.

— Les Indiens ne valent pas plus cher que les Blancs, pontifia Chiun.

— Continuez, dit Remo à Smith.

— La femme et la fille de Karl étaient avec lui dans la jungle, quand il est mort. Sa femme a été torturée à mort.

— Et la fille ?

— Josefina. Elle s'est échappée.

— Et alors ?

— Juste avant de mourir, Karl m'a écrit en me demandant de veiller sur la petite si jamais il lui arrivait quelque chose.

— Et vous l'avez fait ?

— Oui. Je l'ai envoyée dans des écoles et des pensions, où j'allais la voir à l'occasion. Mais nous ne nous sommes jamais très bien entendus.

Remo le comprenait aisément ; il se doutait de ce que ça devait être, d'avoir Smith comme tuteur. Dans l'ensemble, il préférait être orphelin.

— Elle a surtout grandi avec un des collègues de son père, un nommé Brack. Elle l'aime beaucoup.

— Quel rapport avec les arbres ? demanda de nouveau Remo.

— Elle m'a écrit la semaine dernière. C'était déjà insolite en soi ; nous correspondons rarement.

— Et alors ?

— Elle travaille au projet copa-iba. Elle est dendrologue, comme son père. La dendrologie est la science des arbres.

Remo retourna au trou dans la fenêtre pour respirer encore un peu de l'air de l'extérieur. Smith poursuivit :

— Elle me dit dans sa lettre que son fiancé travaillait aussi au projet.

— Et plus maintenant ?

— Non. Quelqu'un a injecté on ne sait quel excitant dans une

dizaine de serpents à sonnettes et les a laissés dans sa voiture, expliqua Smith en pâlisant un peu, autour de la bouche. Les serpents sont devenus fous. Le garçon ne savait pas qu'ils étaient là, quand il est monté. Toutes les vitres étaient remontées. Les crotales l'ont attaqué tout de suite. Personne n'a pu s'approcher du corps avant que les serpents se calment, c'est-à-dire un jour et demi plus tard. Et il a fallu scier la colonne de direction et la portière tant le cadavre était enflé de venin et de chaleur.

— Charmant, dit Remo. Tout ça pour un arbre ?

— Un arbre spécial, dit Chiun. Un arbre coréen, le plus précieux du monde.

— Bon, d'accord, dit Remo, j'irai. Je ferai ce que vous voudrez.

— Et moi aussi, dit Chiun. Je veux voir cet arbre que les Brésiliens ont probablement volé à mon pauvre peuple de Corée.

Smith préféra ne pas relever le propos de Chiun, dans l'espoir que le vieil Oriental changerait d'idée.

— Il y a un homme qui s'appelle Roger Stacy, reprit-il. Il est à la tête du projet copa-iba. Il saura simplement que vous êtes un fonctionnaire chargé d'aller là-bas pour aider à sauvegarder le projet. Vous n'avez pas à lui dire autre chose.

— Et j'irai comme quoi ? demanda Remo. Comme bûcheron ?

— Je me suis arrangé pour que vous figuriez sur la feuille de paie fédérale comme technicien de régénération des forêts.

— Ça paraît chouette. Ça paie combien ?

— Et moi je suis un de ces quoi que ce soit des forêts ? demanda Chiun.

— Non, répondit Smith. À vrai dire, je ne pensais pas que vous iriez. Je me disais que ce serait trop difficile d'essayer de convaincre les gens que vous êtes un fonctionnaire du gouvernement.

Chiun hocha la tête, approuvant la sagesse de ces mots.

— Naturellement, dit-il en joignant ses longs doigts. Je suis trop noble, trop compatissant, trop imprégné de sagesse pour être un employé. Mais j'irai néanmoins. Je vivrai dans ce camp forestier. Il est temps pour moi de faire mon pèlerinage à la nature, de renouveler mon sens de l'unicité de l'homme et de son univers. J'irai nu et seul, n'emportant que ce que j'ai sur le dos.

— Je n'ai jamais entendu parler de ça, dit Remo.

— Ce doit être fait tous les dix ans, affirma Chiun. Mais tu n'es pas encore assez grand pour t'en soucier. Ce sera pour moi une bonne occasion de le faire, tout en gardant un œil sur toi et en surveillant mes arbres coréens volés.

Smith soupira.

— L'homme que vous devez voir, Remo, c'est Roger Stacy.

— Remo, dit Chiun, commence à préparer mes treize malles.

CHAPITRE IV

Les années avaient été charitables pour Roger Stacy. Il était grand et mince et portait bien ses quarante-cinq ans juvéniles et bien soignés. Depuis l'expédition dans le Matto Grosso, il y avait vingt ans, il s'était laissé pousser une barbe qu'il taillait avec amour. Ses épais cheveux noirs bouclés étaient devenus blancs aux tempes – pas gris mais blancs comme la neige – et ses mains jadis molles étaient maintenant fortes et dures, aux ongles taillés une fois par semaine par une manucure.

Stacy se sentait chez lui dans son bureau. Depuis cinq ans, il était vice-président de la Tulsa Torrent, chargé du projet copa-iba. Deux fois, l'occasion lui avait été offerte de quitter la plantation forestière, très haut dans la Sierra à cent soixante kilomètres nord-nord-est de San Francisco, pour retourner au siège de la compagnie à Oklahoma City. À chaque fois, il avait refusé en expliquant que, après tout, il était celui qui avait découvert le copa-iba. Et d'ailleurs, il n'était pas fait pour la vie dans une grande ville ; il n'était qu'un simple gamin de la campagne, plus à l'aise parmi les arbres qu'il aimait et les grands espaces sauvages.

Le simple gamin de la campagne posa ses bottes de cuir cousues main, à cinq cents dollars, sur l'immense bureau d'acajou, lissa son pantalon de cow-boy ultra moulant de Cardin, déroula puis retroussa les manches de sa chemise de bûcheron en cachemire, s'assura que son vernis à ongles incolore n'était pas écaillé et dit à son visiteur :

— Ainsi, vous êtes O'Sullivan, l'homme que m'envoie le gouvernement pour résoudre tous mes problèmes.

— Non, dit Remo.

— Non ?

— Je suis pas O'Sullivan. Je suis O'Sylvan. Remo O'Sylvan.

— Ah ? fit Stacy et il laissa tomber ses pieds du bureau, ouvrit un tiroir, y prit un bout de papier et le parcourut rapidement. Vous avez parfaitement raison. Pas O'Sullivan mais O'Sylvan.

— Vous avez besoin de regarder un bout de papier pour croire que je connais mon propre nom ? demanda Remo.

Stacy lui sourit pendant trois secondes de plus qu'il ne devait et puis un tic nerveux agita les coins de ce sourire.

— Eh bien, dit-il – et il prit un temps. – Eh bien.

Remo s'assit et attendit :

— Je suppose que le Service des forêts vous envoie ?

— Vous avez le droit de supposer ce que vous voulez.

— Oui, mais c'est bien ça ? insista Stacy.

— Regardez dans votre bureau. Vous trouverez peut-être un autre bout de papier qui vous dira ça.

— Probablement le FBI ? insinua Stacy.

Au premier abord, Remo s'était dit qu'il y avait quelque chose chez ce Stacy qui ne lui plaisait pas. Cela n'avait rien de bien étonnant. Même dans les meilleurs jours, Remo ne tolérait qu'à peine dix pour cent de toutes ces autres créatures qui se disaient des êtres humains. Les quatre-vingt-dix pour cent restants, il ne les supportait absolument pas.

— Allez, allez, pressons, dit-il.

Stacy s'éclaircit la gorge :

— Vous êtes au courant du copa-iba ?

— Plus que je ne le voudrais. Ça donne du super à la place de la résine, ou quelque chose comme ça.

— De l'essence de diesel, oui, dit Stacy en joignant les mains. Alors vous devez comprendre les implications.

— Bien sûr. Tous les fumiers cupides de ce monde, depuis les Arabes du désert jusqu'aux grandes compagnies pétrolières en passant par les gens du charbon et du nucléaire veulent transformer vos arbres en pochettes de crayons numéro deux.

Stacy sourit :

— Cela résume assez bien nos problèmes. Mais, dernièrement, les choses ont empiré. Les serpents dans la voiture, par exemple. Rien que je ne puisse régler moi-même pour peu qu'on me laisse tranquille, mais ils ont dû se figurer que vous seriez capable de faire quelque chose que je ne peux pas faire.

Le ton de la voix laissait très nettement entendre qu'il considérait cela comme une idée tout à fait bouffonne.

— Il y a des tas de choses que je peux faire et pas vous, Stacy. Alors si vous avez fini d'être un minet boudeur ringard, nous pourrions peut-être parler sérieusement.

Un nuage de fureur assombrit la figure de Stacy. Il se leva et fit un pas vers Remo. Le téléphone lui sauva la vie.

Il sonna.

Stacy décrocha.

— Oui, dit-il... Ah... Il y a combien de temps ?... Quel est le statu quo ?... D'accord, j'arrive.

Il raccrocha et regarda Remo :

— Encore un incident.

— Quoi donc ?

— Deux membres de notre équipe scientifique ont été abattus au camp Alpha. C'est là que sont les copa-ibas.

— Morts ?
— Non. L'un d'eux, un nommé Brack, a été à peine égratigné par la balle. Il est à l'infirmerie.
— Ils ont attrapé le coupable ?
— Non. Il a pu s'enfuir. J'y monte maintenant. Vous voulez venir ?
— Oui.
— Qu'est-ce que je dois leur dire que vous êtes ?
— Une espèce d'inspecteur des arbres, dit Remo. Regardez ce papier.

Stacy reprit le feuillet sur son bureau.
— Technicien de la régénération des forêts. Quel rire !
— Je grimpais beaucoup aux arbres, quand j'étais même.
— Je crois que vous ne sauriez pas faire la différence entre un arbre et un poteau télégraphique.

— Depuis quand est-ce que ça empêche les gens d'être expert des arbres, pour les fédéraux ? riposta Remo. Dites-leur que mon oncle était agent électoral à Jersey City. Ça expliquera tout.

Stacy soupira.

Le break Jeep était d'un violet électrique. Depuis un quart d'heure, il montait et descendait, mais montait surtout au flanc de la montagne boisée. Après quatre efforts sans conviction pour engager la conversation, Roger Stacy avait renoncé et il était maintenant aussi vautré dans son siège et aussi boudeur qu'on peut l'être en conduisant. À côté de lui dans le siège baquet, Remo contemplait tranquillement la route et la forêt.

La Jeep prit un virage en épingle à cheveux et recommença à grimper.

— Ah, merde ! s'écria Stacy.

Remo le regarda. Stacy montrait du doigt l'avant de la Jeep.

— Là-haut ! Là-bas devant. Juste à l'endroit où la route revient encore. Sur le côté droit de la chaussée.

Remo avait déjà vu ce que Stacy lui montrait.

— Je ne vois rien, dit-il.

— C'est parti, maintenant. Tenez bon !

Stacy passa en conduite sur quatre roues motrices et accéléra. La Jeep bondit et chassa dans le virage. À mi-chemin, en haut de la route vers le virage suivant, une minuscule silhouette jaune avec de petites mèches de cheveux blancs, en long kimono vert, un sac de couchage en travers des épaules, marchait d'un bon pas.

— Merde, alors, répéta Stacy. Vous voyez ça ? Vous le voyez ?

— Je le vois.

Stacy accéléra encore et le véhicule bondit de nouveau, dépassant le petit marcheur. Il braqua violemment sur la droite. Le break dérapa

vers le flanc de la montagne. Au dernier instant, il freina pile et la Jeep s'arrêta en travers de la route, à trois mètres du campeur, bloquant le passage. Stacy sauta à terre et se dirigea vers lui.

Le vieillard s'arrêta, adressa à Stacy un sourire bienveillant et s'inclina bien bas. Stacy allongea le bras pour l'empoigner mais il dut glisser – pensa-t-il plus tard – parce que soudain il se ramassait sur la route gelée. Le vieil homme avait contourné la Jeep violette et continuait de grimper calmement. Stacy voulut lui courir après mais il n'avait fait que deux pas quand une vive douleur dans son côté et au creux des reins l'arrêta, tout tremblant.

— Vous ! cria-t-il. Vous !

Le vieillard se retourna :

— Vous souhaitez me parler ?

— Vous...

Stacy gémit et fit quelques pas en boitillant.

— Je m'appelle Chiun. Je suis le Maître de Sinanju. Cessez de me montrer du doigt. Ce n'est pas poli.

En passant près de la Jeep, Stacy souffla à Remo :

— Descendez de là et attrapons ce type. C'est probablement lui qui a tiré.

Remo secoua la tête.

— Il n'a tiré sur personne.

— Comment le savez-vous ?

— Il ne tire pas. Il dit que les armes à feu gâchent la pureté de l'art.

— Ah, fit Stacy qui n'avait pas la moindre idée de ce que ça voulait dire, et il s'approcha encore de Chiun. Vous êtes maître de quoi ?

— De Sinanju.

— Je me fous de ce que vous croyez être maître. Vous êtes dans une propriété privée. Vous n'avez pas le droit de vous balader par ici. Et d'abord, qu'est-ce que vous faites là ?

Il voulut encore empoigner Chiun mais Remo passa devant lui.

— Ce serait malsain, prévint-il.

Stacy voulut passer outre mais s'aperçut que Remo, apparemment sans bouger, lui barrait encore le passage. Ils dansèrent un instant avant que Stacy, les yeux pleins de larmes tant était violente la douleur dans son côté et son dos, s'arrêta, se cassa en deux et vomit.

Quand il eut fini, il se dressa de toute sa taille et pointa un doigt admirablement soigné sur Chiun en disant :

— Vous. Je veux que vous sortiez de ma forêt. Tout de suite. C'est compris ?

Chiun regarda Remo.

— Il crie toujours comme ça, celui-là ?

— Je suppose.

— Je serai heureux quand je serai dans les bois, dit Chiun.

— Attrapez-le ! hurla Stacy à Remo. Voyons ce qu'il a dans ce sac de couchage. Je parie que nous trouvons un fusil.

— Non. Vous trouverez une natte, un cendrier Cinzano et une pochette d'allumettes volée.

— Seulement parce qu'un ingrat a refusé de me faire mes bagages et m'a laissé porter moi-même mes pauvres biens, expliqua Chiun.

— Pourquoi un cendrier Cinzano ? demanda Stacy à Remo.

— Il trimbale toujours un cendrier Cinzano. Je ne sais pas pourquoi.

— Eh bien, si vous ne voulez pas l'arrêter, moi je vais le faire, annonça Stacy. Attention, vieux. J'ai ma ceinture noire de karaté.

— Ça n'a pas l'air de vous avoir servi à grand-chose tout à l'heure, fit observer Remo.

— Ridicule ! J'ai glissé, c'est tout. Cette chaussée est traître.

Il regarda de nouveau Chiun et, cette fois, il vit sous l'expression bénigne quelque chose de terriblement glacial au fond des yeux. Il chuchota à Remo :

— Vous connaissez ce type ?

— Il vous a dit qu'il est le Maître de Sinanju.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Remo chuchota aussi, encore plus bas :

— Peut-être une de ces sectes dingues de Californie. Vous savez, on plonge une main dans un bain bouillant et on trouve son âme par la masturbation.

— À votre avis, qu'est-ce qu'il fiche ici ?

— Il va s'asseoir sur la montagne et contempler la signification de l'éternité.

Stacy hocha la tête.

— Ouais, probable. D'ailleurs, il n'a pas l'air d'un assassin. Mais il ne devrait pas s'introduire dans une propriété privée.

— Non, mais à qui pourrait-il faire du mal ? demanda Remo.

Chiun tourna les talons et s'éloigna. Stacy suivit des yeux la minuscule silhouette qui disparaissait au virage suivant.

— Oui, vous avez raison, dit-il. À qui pourrait-il faire du mal ?

Remo fit un geste vague.

Le camp Alpha était formé de deux serres assez petites, d'un parc de voitures, d'un éparpillement de cabanes en rondins d'une seule pièce et d'un assez grand chalet en forme d'A, comme ceux que les Angelenos construisent par centaines partout où leurs dévoreuses d'essence peuvent les emmener pour échapper pendant le week-end à la congestion urbaine.

La lune s'était levée et il neigeait depuis un quart d'heure quand la Jeep y arriva. Stacy descendit le premier et conduisit Remo dans le

baraquement.

Les murs en pente étaient tapissés de couvertures indiennes. Il y avait deux peaux d'ours par terre et des fauteuils et canapés d'aspect confortable. Au centre du mur de gauche il y avait une cheminée et, en face, une kitchenette. La plus grande partie de la structure était ouverte, du sol aux poutres du toit, mais dans le fond il y avait quatre chambres cloisonnées, superposées deux par deux.

— Attendez ici, O'Sullivan, je vais aller chercher le Dr Webb et Brack.

— O'Sylvan, rectifia Remo.

Stacy ne parut pas écouter alors Remo lui serra le biceps droit.

— O'Sylvan, répéta-t-il.

— Oui, vous avez tout à fait raison. O'Sylvan, pas O'Sullivan.

— Merci, dit Remo en lâchant le bras. Mon nom a une grande importance pour moi.

Stacy s'en alla frapper à la porte de la chambre inférieure gauche. Un grognement lui répondit et il entra.

Entre l'ouverture et la fermeture de la porte, Remo entendit un son dans l'air, un bruit qui n'aurait pas dû être là, comme une sorte de mélange d'une dizaine de moteurs à réaction et d'un nombre égal de ventilateurs géants. Malgré la porte refermée, il braqua ses oreilles sur le son, pour l'isoler et tenter de l'identifier. Pour la plupart des gens, c'était inaudible mais plus de dix ans d'entraînement de Chiun avaient changé tout ça pour Remo. Son système nerveux n'était plus celui d'un homme ; c'était devenu infiniment plus raffiné, quelque chose de comparable à celui de l'homme ordinaire comme l'est celui de l'homme au ver de terre.

Le bruit devait venir de l'extérieur, derrière la maison. C'était encore plus difficile de trouver ce qui faisait ce bruit. Remo le chassa de son esprit et se jeta dans un des fauteuils.

Quelques instants plus tard, il entendit derrière lui la porte s'ouvrir et se fermer. Trois paires de pieds traversèrent la pièce, vers lui. Personne ne parla. Pendant une seconde, Remo pensa qu'ils allaient peut-être l'attaquer, mais il repoussa vite cette idée. Une des paires de pieds était celle d'une femme. Une autre, au pas plus lourd, appartenait manifestement à un homme qui souffrait trop pour marcher normalement, et qui pourrait encore moins attaquer. La troisième – celle de Stacy – était différente : nerveuse et agressive en même temps, le pas d'un type qui n'attaquerait que contraint et forcé par la peur.

— M^r O'Sylvan ?

C'était une voix jeune et féminine. Remo se retourna. La fille était grande, avec d'appétissantes rondeurs, et jolie dans le genre garçon manqué. Elle avait des cheveux d'un roux orangé vif, des yeux bleus et

la figure pleine de taches de rousseur. Elle portait un jean moulant révélant de longues jambes fines mais bien musclées et une croupe bien ronde, ferme et haut perchée. Ses seins aussi paraissaient ronds et fermes.

Remo lui sourit dans les yeux et elle essaya de lui rendre son sourire.

— Vous êtes le Dr Webb ? demanda-t-il.

Elle lui tendit une main et il la prit. Stacy restait en arrière, comme un adolescent timide et amoureux.

— Appelez-moi Joey, dit-elle en gardant la main de Remo.

— Je m'appelle Remo, dit-il.

— Ce n'est pas un nom commun.

Remo sourit encore. Le goût de Smith, pour le choix d'une fille adoptive, l'impressionnait.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je l'ai porté toute ma vie.

— Où vos parents l'ont-ils trouvé ?

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. Ils sont morts tous les deux quand j'étais très jeune.

Joey Webb retint sa respiration.

— C'est très intéressant, dit-elle. Je suis orpheline aussi.

— Le monde est petit, murmura Remo. Stacy s'éclaircit la gorge et Joey se secoua vivement, comme si elle se réveillait en sursaut.

— Ah, fit-elle. Je suis impolie.

Elle se retourna et fit signe à un homme trapu, apparemment fort, qui se trouvait derrière elle. Il soutenait avec précaution un bras bandé.

— Voici Oscar. Oscar Brack, dit-elle. C'est lui qui dirige les opérations quotidiennes de ce projet.

Les deux hommes se saluèrent de la tête.

— Et Roger, vous connaissez, conclut Joey.

— Une joie pour moi, dit Remo.

Stacy fronça les sourcils et Joey Webb réprima un sourire.

Remo réfléchissait rapidement. Il ne savait pas au juste qui était qui et de quoi il s'agissait, mais il se dit qu'il ferait voler davantage d'étincelles s'il s'aliénait tout le monde. Cette blessure au bras de Brack ne voulait rien dire ; il avait pu se faire tirer dessus pour détourner les soupçons. Et de son propre aveu, Smith n'avait pas vu Joey Webb depuis des années ; pour une raison quelconque, elle pourrait essayer de saboter son projet. Comme Stacy n'avait pas divulgué sa véritable identité, Remo décida d'en profiter.

Joey lui parlait :

— Roger dit que vous êtes un technicien de régénération des forêts ?

— C'est ça, répondit Remo.

— Que faites-vous, exactement ?

— Je n'en sais fichtre rien. Probable que je me contente de vous surveiller pour que vous n'alliez pas cochonner la forêt.

— Probable ? s'exclama Brack. Vous n'en savez rien ?

— Avant d'obtenir cet emploi, je n'ai jamais été plus près d'un arbre que de la longueur d'une laisse de chien, affirma Remo.

Il vit l'attitude de Joey changer immédiatement. Il était évident que cette fille prenait ses arbres au sérieux. Elle croisait les bras et toisait froidement Remo.

Il rit tout bas.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda-t-elle.

— Je pensais à ce que mon oncle m'a dit.

— Qu'est-ce que c'était, O'Sylvan ? demanda Brack.

— Ma foi, faut pas oublier que mon oncle est un malin. C'est lui qui m'a fait avoir cette place. Ma toute première.

— Je vois, murmura Joey en pianotant lentement de ses longs doigts sur ses bras.

— Ouais, reprit Remo. Mon oncle, il est agent électoral là-bas à Jersey City, il m'a dit comme ça quand j'avais douze ans : « Remo, y a plus de gratte à se faire dans les arbres que n'importe où ailleurs au gouvernement. À part peut-être dans la police ou la justice. » Voilà ce qu'il m'a dit.

Remo rit encore.

Joey parut être sur le point de vomir et de fondre en larmes en même temps. Elle tourna froidement le dos à Remo, retourna dans sa chambre et claqua la porte.

CHAPITRE V

Joey Webb s'arrêta au milieu de sa chambre, les poings crispés à ses côtés. Elle avait la figure aussi rouge que ses cheveux et elle soulagea finalement sa colère en balançant un direct très peu distingué vers un abat-jour.

Vlan. Elle ne manqua pas sa cible. La lampe bascula de la table et tomba sans se casser dans un fauteuil.

Elle la laissa là.

— Merde, marmonna-t-elle. Merde de merde de merde.

Puis elle se jeta sur son lit, se mit un coussin sur la tête et resta sans bouger, en essayant de ne pas penser.

On frappa à sa porte. Elle ne répondit pas ; il s'en irait, qui que ce soit. Elle ne voulait voir personne, ne parler à personne. Pas même au vieil Oscar Brack fidèle. La journée avait été horrible, précédée par un mois désastreux. Elle ne savait pas ce qui la bouleversait le plus : que l'on cherche à détruire les copa-ibas ou qu'on ait tué Danny, son fiancé.

Il lui avait téléphoné de la pépinière de copa-ibas pour lui dire qu'il avait découvert qui tentait de détruire les arbres et pourquoi. Il promettait de venir la chercher dans quelques minutes et ensuite ils iraient avertir les autorités de la Tulsa Torrent de ce qu'il avait appris. Il avait peur de se servir d'un des téléphones du camp.

Mais il n'était jamais arrivé et il manquait à Joey, et elle était furieuse que ce projet pour lequel son père avait sacrifié sa vie soit peut-être condamné ; la dernière goutte était ce cinglé de Remo O'Sylvan.

On frappa encore, avec plus d'insistance, et elle comprit avec agacement que la personne ne s'en irait pas.

— Entrez, si vous le devez ! cria-t-elle.

Brack et Stacy entrèrent. Brack jeta un coup d'œil autour de lui, vit la lampe renversée et la remit à sa place sur la table.

Joey se leva et alla à la fenêtre. Stacy s'assit sur le bord du lit – ce qui déplaisait souverainement à Joey – et Oscar dans un fauteuil.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

— Oui. Enfin pas trop mal. Qu'est-ce que vous voulez ? leur demanda-t-elle à tous deux puis elle répéta sa question en s'adressant directement à Stacy.

Il paraissait nerveux.

— Je ne sais pas. Oscar a dit qu'il voulait nous parler, après le

départ d'O'Sylvan, alors me voilà. À quoi pensiez-vous, Brack ?

Joey regarda Brack. Pendant un instant, leurs regards se croisèrent. Elle devina, à l'expression de ses yeux, que sa blessure le faisait énormément souffrir.

— Oscar ? murmura-t-elle.

— Ouais, Brack, qu'est-ce qu'il y a ?

Le solide Brack, âgé de soixante ans, toisa avec un mépris évident celui qui était officiellement son patron. Son regard était éloquent et disait que Stacy n'était pas assez intelligent, ni assez fort, ni assez viril pour occuper le poste qu'il détenait, un poste qu'Oscar Brack convoitait depuis près de dix ans.

— Je veux simplement savoir, Stacy, ce que vous fabriquez par ici. Danny est mort, des accidents arrivent à la machinerie, là-haut du côté des copa-ibas, des gens nous tirent dessus... Qu'est-ce que vous faites à ce sujet ?

— Un tas de choses, répliqua Stacy.

— Par exemple ?

— Eh bien, pour commencer, je ne crois pas avoir de comptes à vous rendre. N'oubliez pas que la Tulsa Torrent m'a chargé de tout, ici, moi, pas vous. Je suis sûr que s'ils avaient pensé que vous réussiriez mieux que moi, ils vous auraient nommé.

— Je me fous du sacré poste. Ce qui m'intéresse, c'est de rester en vie... moi, Joey et les arbres.

Joey se contentait d'observer. Elle avait toujours refusé de prendre parti dans le conflit qui couvait entre les deux hommes depuis qu'elle était toute petite.

— Alors qu'est-ce que vous faites pour notre protection ? insista Brack.

— Tout ce qu'il est possible de faire, déclara Stacy en se redressant. Il y eut alors un long silence déplaisant.

— Ce qui signifie que vous ne faites rien, dit enfin Brack.

— Non, ça ne veut pas dire que je ne fais rien. J'ai accru la sécurité dans tout ce secteur ; j'ai posté de nouveaux panneaux d'interdictions d'entrer, pour détourner les intrus, et j'installe des postes de télévision en circuit fermé pour tout surveiller.

— Admirable, ricana Brack. On nous tire comme des lapins et vous installez des écriteaux et des postes de télévision. Superbe !

Un nouveau silence tomba avant que Joey demande :

— Et cet O'Sylvan, Roger ? Aviez-vous réellement besoin de nous l'infliger ?

— Ce n'est pas moi ! Le gouvernement l'a envoyé. Je croyais qu'il venait nous aider. Mais ce n'est qu'un fonctionnaire corrompu comme tant d'autres.

Brack éclata de rire.

— Nous aider ? Il ne saurait pas distinguer un arbre d'un navet. C'est caractéristique de tout ce qui se passe ici !

— Je vois qu'il est inutile de vous en parler maintenant, dit Stacy en consultant ostensiblement sa montre. J'ai quelque chose d'important à faire ce soir, alors si vous voulez bien m'excuser...

Il se leva, alla à la porte et, en passant devant Brack, il lui dit :

— Je veux vous voir dans mon bureau demain matin à huit heures précises.

— Quoi ?

— Vous avez entendu. Huit heures précises, dit Stacy d'une voix tranchante comme un rasoir. Vous avez compris ?

Brack serra les dents mais hocha la tête.

— Ah, et autre chose, reprit Stacy.

— Quoi encore ? demanda Brack sans même chercher à dissimuler son mépris.

— Je pense que vous devriez vous faire examiner par un second médecin. Je veux être certain que cette blessure est aussi grave qu'on le prétend. La compagnie est dure pour les tire-au-flanc.

Il n'attendit pas la réponse. Dès qu'il eut fini de parler, il sortit et ferma la porte. Brack se leva d'un bond.

— Tire-au-flanc ! Le salaud... le...

Il marcha vers la porte mais Joey murmura :

— Oscar.

Il se retourna.

— Non, rien. Laisse tomber.

— J'aurais dû le laisser crever là-bas dans la jungle ! J'aurais dû dire au pilote de faire demi-tour et de filer de là. Jamais je n'aurais dû atterrir et sauver sa garce de vie. Qu'est-ce que ça m'a rapporté ? Tu veux me le dire ? Qu'est-ce que ça m'a rapporté ?

Joey rit et suggéra :

— Moi ?

Il réfléchit un instant et acquiesça.

— Oui. Toi, Joey, pour toi ça valait la peine.

Il se laissa retomber dans le fauteuil et Joey retourna s'asseoir sur le lit.

— J'ai réfléchi, dit-elle, à ce Remo O'Sylvan.

— Oui ?

— En revenant dans ma chambre, j'étais furieuse que le gouvernement ait simplement envoyé quelqu'un pour nous casser les pieds et bousiller le projet. Mais je commence à penser que personne ne peut être aussi stupide que cet O'Sylvan cherche à nous le faire croire.

— Mais si, il l'est. Il est bête à ce point. Tu l'as entendu. Le fils d'un agent électoral.

— Le neveu.

— Neveu, fils, aucune importance.

— Je ne crois pas. Réfléchis. Nous savons que les gens du pétrole et du nucléaire ont une grande partie du gouvernement dans la poche et que les uns et les autres ont intérêt à saboter le projet. N'est-ce pas ?

— Peut-être. Probablement. Ça ne m'étonnerait pas.

— Alors, je ne serais pas étonnée, moi, si M^r Remo O'Sylvan était quelqu'un du gouvernement mais qui travaille en réalité pour les compagnies pétrolières ou nucléaires.

— Bonne hypothèse, dit Brack, mais comment le prouveras-tu ?

Joey le regarda, haussa un sourcil, bomba le torse, prit un petit air entendu et répliqua :

— Je trouverai un moyen. Ne t'inquiète pas. Je trouverai.

CHAPITRE VI

La montagne joue des tours, avec le bruit, lui fait gravir une pente et retomber par l'autre versant, l'entraîne à droite et à gauche, le renvoie de sommets en vallées, remue le tout dans des tourbillons de vent glacial et le projette dans la nuit.

Il fallut dix bonnes minutes à Remo pour trouver ce qu'il cherchait et quand il y arriva, ses légers mocassins italiens étaient encore secs, bien qu'il ait parcouru plus de trois kilomètres sur des congères plus hautes que lui.

Finalement, ce ne fut pas tellement le bruit qui le guida mais l'odeur. Au début, il se crut de retour à Times Square ou peut-être sur la voie express de Santa Monica, tant l'odeur d'essence en feu était forte.

Il venait de dévaler une pente abrupte, en glissant aisément à la surface de la neige poudreuse, tassée contre une muraille naturelle, et la vallée s'étendait sous ses yeux, longue d'une centaine de mètres et deux fois plus profonde. Et dans cette vallée, il n'y avait pas de neige, ce n'était pas l'hiver. De l'herbe poussait à foison et une centaine d'arbres étaient couverts de feuilles.

Neuf espèces de réchauds à pétrole géants la chauffaient et créaient cet été artificiel. Ils avaient l'air de boîtes carrées de cinq mètres de côté, qui brûlaient du carburant et soufflaient l'air chaud sur tout le paysage.

Remo s'arrêta pour l'examiner, en se grattant la tête et en la tournant de tout côté. Quoi que ce soit, c'était impressionnant. Puis il sentit une présence.

— Tu traînes, dit une voix à côté de lui. Voilà des heures que je t'attends. Et tes pieds sont encore mouillés. Je t'ai déjà parlé de ça.

— Je regrette d'avoir été si long, petit père, dit Remo, et mes pieds sont secs.

— Nous n'allons pas nous quereller pour des vétilles, répliqua Chiun. Est-ce que tu es venu ici pour me réconforter avant que je meure de froid, pendant que tu perds ton temps à te chauffer devant un bon feu ?

— Je suis navré, dit Remo. Après tout, c'est vous qui avez voulu venir.

— Navré, navré, c'est tout ce que tu sais dire. Tu regrettes d'être en retard. Tu es navré d'avoir les pieds mouillés...

— Ils sont secs.

— Navré. Oui. Tu es un personnage très navré. Et le plus navré de tous est celui qui ne veut pas laisser le Maître apporter ses quelques maigres biens, afin que je ne sois pas obligé de vivre dans ces montagnes comme les bêtes sauvages, comme le cerf, l'ours et le chameau.

— Il n'y a pas de chameaux ici.

— Qu'est-ce que tu sais des chameaux ? Rien. Je te le dis. Tu ne sais rien des chameaux. Et tu ne sais rien de la responsabilité, si bien que je suis forcé d'affronter ici les éléments, tout seul.

— Voyons, Chiun, treize malles-cabine ne sont pas transportables, dit Remo.

— Pourquoi ?

— Vous êtes censé être un vieux monsieur pieux, sage et doux...

— C'est tout à fait moi.

—... qui est monté ici pour une retraite spirituelle. Vous vous souvenez ? Vous avez raconté à Smith qu'une fois tous les dix ans vous deviez communier avec la nature.

— Exact. Arrive au fait, si tu sais où tu veux en venir.

— Petit père, un saint homme ne trimballe pas treize malles laquées pleines de cendriers Cinzano et de serviettes de restaurant volées quand il va méditer dans la montagne.

Remo regarda Chiun, qui était adossé à un arbre, impassible, les bras croisés et les yeux baissés sur les arbres d'hiver couverts de feuilles dans la vallée artificiellement chauffée.

— Remo, il y a une chose que je ne comprends pas, dit-il en contemplant les arbres à ses pieds.

— Oui ?

— J'ai essayé de t'abriter, de te séparer du monde, autant pour la protection du monde que pour la tienne. Alors où as-tu appris ces sottises ?

— Quelles sottises ? À propos des treize malles-cabine ? Elles ne sont pas pleines de cendriers, de serviettes et de pochettes d'allumettes volés ?

— Elles sont pleines de trésors personnels qui ne te regardent pas. Mais nulle part il n'est écrit que l'on ne peut pas méditer sans se geler et dans l'inconfort. Les Chinois le croient peut-être, peut-être même les Japonais à figure de singe ; ils croient n'importe quoi. Mais comment ces idées stupides ont-elles pu te contaminer ?

— Je suppose que je vous déçois ?

— C'est certain.

— J'essaierai de vous revaloir ça.

— Il est trop tard, déclara Chiun.

Pendant quelques instants, ils contemplèrent la vallée en silence.

— Ce sont les arbres copa-ibas, probablement, dit Remo.

— Ils ne ressemblent à aucun arbre coréen.
— Un de nous deux doit rester ici et les surveiller.
— Peut-être, si j'avais une seule de mes malles, je pourrais faire ça, dit Chiun. Mais je n'ai rien, à part les vêtements que je porte. Et d'ailleurs, quelqu'un les surveille déjà.

— Qui ? Où ça ?

— Il y a un gros imbécile qui se promène par là-bas, chuchota Chiun en désignant le bord de la vallée sur leur gauche. Je l'ai entendu patauger comme un lourdaud.

Sur ce, les feux s'éteignirent. Le rugissement se tut. Pendant un moment, les versants se renvoyèrent les échos des flammes mortes et puis on n'entendit plus que le bruit des ventilateurs géants qui soufflaient maintenant de l'air froid sur les immenses copa-ibas. Ce bruit se tut aussi, finalement, et il n'y eut plus que les gémissements du vent.

Chiun et Remo restèrent immobiles, le temps de sept lents battements de cœur. Enfin Chiun leva un doigt osseux et le pointa vers le brûleur le plus éloigné, à gauche.

— Là, dit-il. Deux hommes.

Encore un battement de cœur et il désigna un autre point, plus près de l'ouverture de la vallée.

— Et là-bas. Le troisième homme, le gros lourdaud.

— Restez là, petit père.

Remo commença à marcher à longs pas glissants vers les deux hommes.

Il savait qu'il n'était pas le seul à se déplacer dans la nuit à peine éclaircie par la lune. Il entendait devant lui les deux hommes qui tentaient de s'échapper. Et, sur sa gauche, le gros homme qui courait tant bien que mal dans la neige, aussi discrètement qu'il le pouvait.

En quelques secondes, Remo réduisait à quelques dizaines de mètres la distance entre les deux hommes et lui. À ce moment, tout le monde s'immobilisa sauf Remo et la montagne devint aussi silencieuse que le sont les montagnes par les froides nuits d'hiver.

La clarté de la lune se reflétait sur la neige poudreuse et les bords de la vallée étaient étonnamment illuminés. Remo sentait la température baisser ; l'air chaud ne s'élevait plus dans la pépinière des copa-ibas. Si les arbres avaient réellement besoin d'un climat tropical, le froid les détruirait bientôt. L'extinction des appareils chauffants signait leur arrêt de mort.

Le gros homme était sur la gauche de Remo. Il s'était arrêté et maintenant il se dressait tout droit, à quelques mètres à peine des deux autres. Eux aussi s'étaient arrêtés. Sur ce, le gros les interpella.

— Ohé. Ohé, là-bas ! rugit-il d'une voix à l'accent français, assez tonitruante et profonde pour aller avec sa charpente d'1,92 m et de

125 kilos. Ne bougez plus. Nous devons causer.

Le plus rapproché du gros épaula vivement un fusil et tira aussitôt deux balles sur le colosse. Mais il ne fut pas assez rapide. Le gros avait surpris le début du mouvement et s'était jeté à l'abri derrière l'échafaudage soutenant un des brûleurs.

Les balles claquèrent et sifflèrent dans l'air glacé mais manquèrent leur cible. Le gros commença à se relever mais cette fois, l'autre l'attendait. Une nouvelle détonation claqua et, de nouveau, le gros se mit à couvert. Mais cette fois il ne s'en tira pas sans mal parce qu'en plongeant à l'abri – et en évitant encore la balle – il se cogna la tête contre un des étais d'acier de la plate-forme. Des échos du choc se répercutèrent dans toute la structure. Le gros homme jura d'une voix forte, gémit tout bas et tomba le nez dans la neige.

Remo fut dérouté. Il avait supposé que les trois hommes travaillaient ensemble, mais il était évident que le gros faisait partie d'une autre équipe que celle des deux autres.

L'homme au fusil s'avança vivement pour achever le travail d'une balle dans la tempe du géant inconscient.

Sans savoir qui était qui, Remo décida de s'interposer. Il contourna l'arbre dans l'ombre duquel il se cachait et marcha légèrement sur la neige pour se placer entre les deux hommes armés de fusils.

Ils portaient d'épais blousons et une cagoule de ski, avec des trous pour les yeux et la bouche.

— Salut, les gars, dit Remo.

Ils pivotèrent tous les deux pour lui faire face en levant leur fusil à la hanche, braqués sur lui.

— Je procède à une inspection des arbres pour le gouvernement, expliqua Remo. Vous en avez vu par là ?

— Qui diable..., grommela celui qui s'était précipité vers le géant assommé.

— Je vous le dis. Je suis un inspecteur. J'ai simplement quelques questions à vous poser.

— T'entendras jamais les réponses, mon pote, répliqua le type.

— Ce n'est pas gentil de dire ça, lui reprocha Remo.

Il était maintenant plus près de l'autre. Il devina que, derrière lui, le premier avait épaulé son fusil. Il sentit les ondes de tension, dans l'air, quand l'index s'enroula autour de la détente. Il sentit le doigt presser délicatement.

Remo bondit sur le second et le fit valser comme un gamin à son premier bal du lycée. Cela ne lui demanda qu'une fraction de battement de cœur.

L'autre était excellent tireur. Il avait parfaitement visé. L'ennui, c'était qu'entre le temps où il avait commencé à presser la détente et celui où la balle arriva à destination, la cible avait changé. La balle

n'atteignit pas Remo mais se logea dans le côté droit de la tête du copain.

Alors qu'il s'écroulait, le mort, dans un spasme convulsif, referma son index sur la détente de son fusil.

Avec un grand dégoût, Remo vit la balle percer un petit trou rond au milieu du front de l'autre homme. Il vit d'abord le petit trou noir, où la balle avait brûlé la laine de la cagoule, puis la tache rouge s'étaler. Enfin l'homme s'affala à plat ventre dans la neige.

Remo jura copieusement. Il avait eu deux types à faire parler et maintenant il n'en avait plus aucun.

— Plus rien ne marche pour moi, pesta-t-il.

Il s'approcha du premier et le retourna du bout du pied, dans le fragile espoir qu'il n'était pas tout à fait mort. Derrière l'appareil chauffant, il entendit le colosse se lever et trébucher.

Il surgit de derrière la soufflerie, aperçut Remo et tira de sa ceinture un couteau de chasse, qu'il tint devant lui en position d'attaque.

— Tâchez de ne pas ramasser le fusil, gronda-t-il, parce que je vous aurai tranché la gorge avant.

L'individu était vraiment un géant. Même penché en avant il était plus grand que Remo et il avait les épaules larges comme une embrasure de porte. Il portait une chemise de bûcheron en flanelle avec un chandail dessous. Un bonnet de laine était perché sur le sommet de son crâne.

— Rangez ça, conseilla Remo. Je vous sauve la vie et vous me brandissez un couteau.

— Ha ! fit le gros. Et encore Ha ! Je n'ai pas besoin d'un sète-pec pour me sauver quoi que ce soit !

— Sète-pec ? murmura Remo.

— Qu'est-ce que vous fichez là ?

— Je travaille ici, et vous ?

— Moi, je suis Pierre Larue. Un bûcheron, le meilleur qui soit. Et un sacré mécano, aussi. Maintenant, à vous.

— Vous travaillez ici pour cette compagnie ?

— Ouais.

— Moi aussi. Enfin, pas vraiment. Je travaille pour le gouvernement. On m'a envoyé ici pour étudier les arbres. Je les compte, quoi.

Le gros homme s'esclaffa.

— Très drôle. Vous savez bien raconter les histoires. Vous vous foutez de moi ? Maintenant dites-moi qui vous êtes et après on ira causer à mon patron, O.K., oui ?

— Non, O.K. non, répliqua Remo. Je vous dis, je compte les arbres.

— Vous voulez vous amuser avec moi, d'accord, on sera deux,

déclara Larue.

— Demain, nous causerons. Écoutez, ces deux types sont morts et c'est agaçant. Je ne suis pas fier de moi. Et Chiun veut ses treize malles. Et tout va mal et je n'ai pas envie de bavarder. Si vous voulez causer, ion causera demain. Croyez-moi, ce sera mieux comme ça.

Il tourna les talons et voulut partir. Pierre Larue bondit vers lui, par-derrière. Remo lui prit le couteau et le lança violemment dans le tronc d'un grand épicéa, à trois bons mètres du sol, attrapant au passage le col de la chemise de Larue, ce qui cloua à l'arbre un bûcheron expert rugissant, gigotant et tout à fait furieux.

Oscar Brack était assis dans un fauteuil devant un grand feu de bois quand Remo revint à la maison pointue du camp Alpha. Il leva les yeux en le voyant entrer.

— Tiens, tiens, tiens, dit-il. Le technicien de régénération des forêts. Comment ça va ? Vous avez trouvé des arbres à régénérer ?

— Pour cette fois, je vais laisser passer ça, Brack, dit Remo. Vous avez un type qui travaille pour vous qui s'appelle Lavenue ou quelque chose comme ça ?

— Lavenue ? Non, Larue. Pierre Larue. C'est notre contremaître.

— Ah bon.

— Et alors ?

— Alors il est cloué à un arbre, là-haut au-dessus des copa-ibas, et quelqu'un devrait le descendre de là avant qu'il gèle à mort. Et quelqu'un a coupé les machines à pétrole. Je ne sais pas combien de temps ces arbres peuvent vivre dans le froid mais je pense que vous voudrez arranger ça.

Brack se levait déjà.

— Joey ! appela-t-il.

Joey Webb sortit de sa chambre. Elle était encore tout habillée.

— Des ennuis au site des arbres, lui dit Brack. Nous ferions bien d'y aller.

Ils allèrent vivement décrocher d'un portemanteau d'épais blousons écossais.

— Merci, O'Sylvan ! dit Brack.

— De rien.

Alors que Brack et Joey allaient sortir, Remo les rappela.

— Ah, autre chose.

Brack se retourna.

— Oui ?

— Il y a deux types morts, là-bas. Je crois que Stacy devrait vérifier leur identité. C'est les deux qui ont éteint les brûleurs.

— Morts ? Comment ?

Remo n'avait pas envie de donner d'explications.

— Un pacte de suicide, je crois. Ils se sont entretués.

Il regarda Brack de l'air le plus innocent du monde. Brack hocha simplement la tête.

— Et encore autre chose, reprit Remo. Si vous voyez un vieil Oriental là-haut, laissez-le tranquille.

— Qui est-ce ?

— Peu importe. Laissez-le tranquille, ça vaudra mieux.

CHAPITRE VII

Enfin. Enfin seul. Le seul bruit, dans la maison pointue, était le crépitement des grosses bûches dans la cheminée et Remo vautre dans un fauteuil devant le feu. Il avait besoin de faire un petit somme. Il n'avait rien fait de particulièrement fatigant dans la journée mais c'était dur d'accommoder le corps aux températures extrêmes de l'altitude. Ses batteries devaient être rechargées.

Il venait de fermer les yeux quand il entendit la porte du chalet s'ouvrir derrière lui et un pas léger traverser la pièce. Trop léger pour être celui de Pierre Larue ou d'Oscar Brack ; et pas assez rythmique pour être celui de Joey Webb. Et ça ne pouvait pas être Chiun parce que si Chiun était entré Remo ne l'aurait pas entendu du tout.

Il ne bougea pas, dans l'espoir que l'intrus aurait pitié d'un homme endormi et s'en irait. L'intrus passa près de lui. Remo l'entendit se retourner et regarder dans sa direction. Puis la personne s'installa dans un fauteuil, à côté de la cheminée, en face de lui.

Remo attendit, mais il n'y eut pas d'autre bruit. Finalement, il ouvrit un œil.

L'homme assis là le fit penser à une souris ; il l'observait attentivement, comme une souris assez près de son trou pour assurer sa sécurité observerait les activités dans une cuisine sans chat.

Une souris. Peut-être était-ce sa tenue : un costume en polyester brun grisâtre, une chemise gris beigeâtre, une cravate chocolat mouchetée de blanc, des Hush Puppies marron. Peut-être était-ce les yeux marron larmoyants qui regardaient Remo, fuyaient tout autour de la pièce et guettaient Dieu sait quoi. Ou peut-être sa manière d'être assis avec sa serviette de vinyle bon marché réglementaire debout sur ses genoux, bien serrée à deux mains. Ou peut-être le nez de ce petit bonhomme qui frémissait et reniflait et donnait l'impression qu'il n'aimait pas ce qu'il sentait. À moins que ce soit la voix de fausset crierde, quand il vit Remo ouvrir les yeux. Une souris.

Il finit par se présenter.

— Mr. O'Sylvan, je suis Harvey Quibble.

Une souris, indiscutablement. Harvey Quibble. Il avait même un nom de souris.

— Ça peut attendre jusqu'à demain ? demanda Remo.

— Non, monsieur. Ça n'attendra pas jusqu'à demain. Non, nettement pas, monsieur, ça n'attendra pas demain.

— Je peux vous offrir quelque chose ? Proposa Remo. Un bout de

fromage ?

— Non, monsieur, répondit Harvey Quibble. Je ne mélange jamais le travail et le plaisir.

— Je crois que ça aura peu de chances de nous arriver, marmonna Remo. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous avons un terrible problème, dit Quibble et il ouvrit sa serviette.

— Peut-être pourriez-vous m'expliquer qui vous êtes ? suggéra Remo.

— Je fais partie de l'équipe fédérale d'inspection de l'emploi et nous trouvons que votre agence essaie de définir votre titre professionnel d'une manière absolument inappropriée.

Remo soupira, se leva, s'approcha du feu et se frotta les mains. Il se demandait si Harvey Quibble brûlerait, s'il le jetait dans la cheminée. Est-ce que les souris brûlaient ? Ou fondaient ?

— M^r Quibble, je suis très fatigué. Nous ne pouvons pas parler de ça demain matin ?

— Non. Les problèmes doivent être résolus à mesure qu'ils se posent. Or, le service des forêts veut définir votre qualificatif de fonction-travail comme un trois-neuf-huit-quatre-sept-six, et je crains que nous ne puissions jamais être d'accord avec ça.

— Eh bien alors, changez-le.

— J'ai pensé que je devais vous parler. Je suis sûr que vous reconnaîtrez, M^r O'Sylvan, que votre fonction-travail ne peut guère être un trois, qui est après tout la synthétisation. J'entends par là que le qualificatif de votre emploi, pour ne rien dire de sa description, en fait presque certainement un six, qui n'est que la comparaison.

— Ça ne me paraît pas mal.

— Et je suis sûr que votre « fonction-personne » n'est pas le tutorat, ce que signifie le neuf. En fait, M^r. O'Sylvan, j'irais jusqu'à dire que cela ne se résume guère à « prendre des instructions, aider », ce qui est huit. S'il ne tenait qu'à moi, je vous ferais neuf, peut-être, mais, naturellement, je n'ai pas mon mot à dire et, d'ailleurs, je pense que dans le fond un huit ou même un sept serait plus précis.

— Parfait, M^r. Quibble, dit Remo en retournant s'asseoir dans son fauteuil. Tout ce que vous voudrez.

— Bien. Vous pouvez compter sur moi pour ne pas vous traiter injustement. Beaucoup de gens se rebellent contre mon travail et je dois vous dire que votre attitude m'enchant. Il est important, comprenez-vous, de savoir exactement ce que font les fonctionnaires fédéraux. Par exemple, votre qualificatif montage – c'est ce que signifie huit, vous savez – il me semble que ce que vous faites n'est guère plus que de la manutention, ce qui n'est que cinq. Vous êtes bien d'accord, M^r. O'Sylvan ?

— Il me semble que vous avez mis le doigt dessus. Figurez-vous que ça m'inquiétait aussi.

Harvey Quibble se leva, se coiffa soigneusement de son bonnet de laine marron, enroula son écharpe tricotée marron autour de son cou, ferma sa serviette et enfila des moufles en plastique marron.

— Je suis très heureux que vous pensiez ainsi, Mr. O'Sylvan. Vous n'avez pas idée comme certaines gens sont désagréables.

Remo essayait de refermer les yeux et de s'endormir.

— Tout ce que vous voudrez, marmonna-t-il.

Puis il s'aperçut que le petit homme était debout devant lui et lui tendait une main gantée à serrer. Remo la serra.

— Bien, dit Quibble. Je suis heureux que vous soyez d'accord avec mon évaluation. J'enverrai la documentation à Washington dès demain matin.

— Quelle documentation ? demanda Remo, soudain méfiant comme il l'avait toujours été de tout ce qui ressemblait à de la paperasserie.

— Eh bien, les papiers qui réduiront votre salaire de soixante-quinze pour cent, Mr. O'Sylvan. Comme nous venons de nous mettre d'accord.

Sur ce, le petit homme-souris s'en alla.

Remo avait envie de dormir là où il était, mais allez savoir quelle serait la seconde vague d'Harvey Quibble ?

Il alla vers les chambres du fond et en trouva une qui lui parut inoccupée. Ôtant ses mocassins, il s'allongea sur le lit. Une sacrée journée. Deux types morts avant qu'il ait pu en tirer quoi que ce soit. Et demain, au lieu d'avoir tout dans la poche, il repartirait de la case départ.

Il ferma les yeux. Il dormit.

Les bruits de la nuit emplissaient la chambre et Remo les tria, d'abord un par un, puis en combinaison : les hurlements des coyotes et les échos de leurs hurlements ; les cris des hiboux chassant le petit gibier ; les cris de mort dudit petit gibier ; une créature à pattes de chat rôdant à l'orée des arbres ; le feu crépitant dans la grande pièce ; de la neige glissant dans des congères ; de la glace qui fondait et de l'eau qui coulait ; quelqu'un dans le couloir devant la chambre qui s'arrêtait à sa porte. Il fallut une fraction de seconde pour que pénètre ce dernier son.

Il resta couché, immobile, attendant que la personne se décide et entre. Il ne voulait tuer personne, ce soir ; sinon il serait obligé de se lever pour se débarrasser du cadavre.

La porte s'ouvrit en grinçant et se ferma de même. Il n'y avait pas de lumière mais Remo n'en avait pas besoin. Il savait qui entrait.

Avec précaution, Joey avança un pied en direction de Remo, le

posa par terre et y transféra son poids. Le plancher grinça et l'intruse recula, surprise, en faisant de nouveau grincer le plancher.

Au bruit qu'elle faisait, un petit soupir excédé lui échappa.

— Salut, dit tranquillement Remo.

— Salut, répondit Joey.

Il y eut un silence pendant lequel il attendit qu'elle parle.

— C'est très embarrassant, dit-elle.

Dans le noir, Remo la toisa des pieds à la tête. Elle ne portait qu'une chemise de bûcheron et une petite culotte de soie. Il remarqua qu'elle avait des jambes particulièrement longues et ravissantes. Elle avait quelque chose de très séduisant, rien de trop flagrant dans le genre sexuel, mais quelque chose qui donnait à un homme envie de la caresser et de la câliner longtemps avant de la prendre, d'abord avec douceur, et puis de la monter comme un mustang fougueux dans un délire de passion. Dommage, pensa Remo, que la chose n'ait pas plus d'intérêt pour lui que ses exercices respiratoires. Tout était devenu une question de contrôle du corps et de désir de perfectionner ses talents.

— Alors pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas... Pour vous parler. Vous demander ce qui s'est passé ce soir.

Ses doigts tâtonnaient sur les boutons de sa chemise.

— Si vous continuez de faire ça, je ne vous croirai jamais, dit Remo.

— De faire quoi ?

— De déboutonner votre chemise.

— Ah, fit-elle.

Elle laissa retomber sa main comme si la chemise était brûlante. Puis elle rougit, profondément et totalement. Elle reboutonna la chemise jusqu'au menton.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-elle.

— Allez-y.

Elle s'assit au pied du lit. Remo attendit quelques secondes et comme elle ne disait rien, il l'encouragea :

— Alors ?

— J'ai vraiment bousillé tout ça.

— Tout ça quoi ?

— Découvrir qui vous êtes et pourquoi vous êtes venu ici.

— Vous savez qui je suis. Je suis un inspecteur des arbres venu jeter un coup d'œil aux vôtres.

— Je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— À cause de cette comédie que vous avez jouée tout à l'heure. Je ne crois pas que vous soyez aussi stupide.

— J'agis tout naturellement, assura Remo.

— Je ne le crois pas, répéta Joey.

— Pourquoi ?

— Parce que quelqu'un capable de laisser Pierre cloué dans un arbre a dû faire autre chose dans la vie que de traîner dans les bureaux électoraux de Jersey City. Je crois...

Elle s'interrompit parce que Remo venait de se redresser brusquement et lui plaquait une main sur la bouche. Pendant un instant, les yeux de Joey s'arrondirent de crainte et de surprise. Elle était certaine d'avoir dangereusement sous-estimé ce mince inconnu brun et qu'elle allait le payer cher. Puis il colla sa bouche à son oreille et elle ressentit un petit frisson... qui était, elle se l'avoua à contrecœur, un frisson de plaisir. Mais Remo se contenta de lui chuchoter :

— Silence. Il y a quelqu'un dehors. Compris ?

Il la regarda et elle fit signe que oui. Il lui lâcha la bouche et s'approcha de la fenêtre, d'un mouvement à côté duquel ceux d'un chat serait maladroits.

— Je n'entends...

La main se retrouva sur sa bouche.

— Je vous ai dit de vous taire, souffla Remo à son oreille.

Joey sentit les cheveux se hérissier sur sa nuque et un nouveau frisson lui courut dans le dos. Puis elle s'étonna en ressentant une douce chaleur entre les jambes. Mon Dieu, pensa-t-elle, c'est impossible. Je ne suis pas de ces imbéciles névrosées qui ont des fantasmes de viol. Mais de nouveaux frissons la picotèrent un peu partout.

— Silence, répéta Remo. Compris, cette fois ?

Elle dut faire appel à toute sa concentration pour ignorer la sensation de chaleur dans la partie inférieure de son corps et hocher la tête. Il la relâcha et s'éloigna. La porte se referma sur lui.

Remo était maintenant dans la grande salle obscure du chalet. Il s'arrêta à la porte d'entrée et tendit l'oreille. Cette fois, il n'entendit rien. Il ouvrit et se glissa dehors, attendit encore, perçut le son qu'il guettait et partit sur la droite.

À côté de la maison, il trouva Chiun,

Le vieillard était assis dans la neige, dans la position du lotus. De ses mains aux ongles interminables, il façonnait des boules de neige qu'il lançait contre le mur du chalet.

— Je croyais que vous deviez surveiller la machinerie, lui dit Remo, et pas lancer des boules de neige pour réveiller la terre entière.

— Il y avait tant de gens, là-haut, je n'avais pas besoin de regarder la machinerie. C'est ce qu'ils font tous. Alors j'ai essayé de dormir. Mais comment pouvais-je dormir ? D'abord, toi qui patauge avec tes grands pieds dans la gadoue. Et puis des pistolets qui font boum. Et

puis ce gros éléphant qui barrit avec son drôle d'accent. Et puis encore du monde. Et cette machinerie qui repart et qui s'arrête. Je ne pouvais pas dormir. Et j'ai compris que je gelais à mort. Alors je suis descendu ici. Comme ça, quand je serai mort, tu pourras facilement me trouver avant que mon corps soit mangé par les chacals et m'enterrer déceamment.

Remo pouffa.

— Ris, va, tu peux rire. Je vous connais, vous les Américains, je sais combien vous êtes brutaux et insensibles. Va, va, ris et moque-toi du pauvre vieillard qui meurt de froid.

— Petit père, dit Remo, dans une fournaise vous ne transpireriez pas et dans un glacier vous ne grelotteriez pas. Dites la vérité. Je vous ai manqué.

— Une fois, j'ai eu un mal dans la bouche, dit Chiun. Je l'ai eu pendant des mois. Et puis, un jour, il s'est guéri et il a disparu. J'essayais de toucher mon mal avec le bout de ma langue mais il n'était plus là. Alors, si on peut dire que mon mal me manquait, oui, je suppose que tu m'as manqué.

— Venez à l'intérieur, proposa Remo.

— Tu n'es pas grand-chose, mais tu es tout ce que j'ai, dit Chiun en coréen et Remo répondit de même :

— La pomme pourrit à l'ombre de son propre pommier.

— Aaaaaaaah-tchoum !

Le bruit retentit derrière eux comme une explosion. Remo se retourna et vit Joey Webb sur le seuil, pieds nus, jambes nues. Il vit de petits flocons blancs se poser sur ses orteils et la chair de poule se hérissier sur ses cuisses. Pendant un instant fugace, il se demanda s'il serait possible de trouver du plaisir, là, mais l'image du tuteur de la jeune personne – sévère, acide, le gris Harold W. Smith montant la garde – se présenta à son esprit comme une ceinture de chasteté et l'envoûtement de cette peau froide et lisse s'évapora.

— Vous allez attraper la mort si vous restez là à moitié nue, dit-il. Rentrez vite.

— Je vous ai entendu parler à cet homme, dit-elle.

— Et alors ?

— Vous ne parliez pas anglais.

— Vous êtes perspicace.

Chiun s'était levé et se glissait à côté de la jeune fille pour entrer dans le chalet.

— Qu'est-ce que c'est que cette langue ? demanda-t-elle.

— Du chinois.

— Du coréen, rectifia Chiun de l'intérieur. Le chinois est une langue barbare, bonne pour les politiciens et les marchands de cochons. Elle n'a pas de beauté, pas de style. Aucun poète n'a jamais

rien pu écrire de beau en chinois. Ils écrivent des poèmes de treize syllabes. C'est parce que treize syllabes est le maximum de ce que les gens peuvent supporter sans vomir.

Tous trois étaient maintenant dans la grande pièce. Remo referma la porte. Joey s'aperçut brusquement de tout ce qu'elle montrait et elle s'assit en tirant sa chemise, comme une tente, pour recouvrir ses jambes. Elle regarda Chiun, puis Remo et de nouveau Chiun.

— Vous parlez coréen ? demanda-t-elle à Remo.

Il ne répondit pas mais Chiun déclara :

— Non. Moi, je parle coréen. Remo ne fait que grogner des réponses, généralement mauvaises.

— Allons dormir, dit Remo.

— Pas avant que vous me disiez exactement qui vous êtes, dit Joey. Vous me devez bien ça.

— Oui, je vous le dois.

Remo se tourna vers Chiun, qui se chauffait les mains à la cheminée.

Chiun commença à dérouler sa natte et l'étendit devant le feu. Remo se dirigeait vers sa chambre quand il entendit derrière lui la porte s'ouvrir et claquer. Dieu de Dieu, quoi encore ? se dit-il et, en se retournant, il vit le mètre quatre-vingt-douze de bûcheron transi, trempé et furieux jusqu'à l'os.

— Vous ! glapit Pierre Larue en pointant un énorme index velu sur Remo. Vous !

— En effet, dit Remo. C'est moi.

Chiun continua de dérouler et de lisser sa natte. Larue se dirigea de ce côté. Chiun l'écarta.

— Excusez-moi, s'il vous plaît. J'ai besoin de dormir.

Larue baissa les yeux sur le minuscule vieillard et dit :

— Bien sûr. Je comprends. Je peux vous aider avec ça ?

— Non, merci.

Le colosse repartit vers Remo puis il se ravisa et revint s'asseoir par terre à côté de Chiun.

— Dites-moi quelque chose, vénérable vieillard. Qui est cet individu ?

— Mon élève. Le fardeau que je dois porter.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Il a été envoyé par l'empereur répondit Chiun, qui avait fini de lisser sa natte.

— L'empereur ? grogna Larue en se grattant la tête. Quel empereur ?

— L'empereur Smith.

— Qui c'est ça ? Il est empereur de quoi ?

— Des États-Unis, naturellement. De quoi serait-il empereur ?

riposta Chiun.

Larue se releva, l'image même de la perplexité.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça, Pierre ? demanda Joey.

— Cet homme, dit Larue en montrant Remo, il m'a mis dans un arbre. Et ces deux morts, je crois que c'est lui.

— Pas du tout, protesta Remo. Un tragique accident. Ils se sont entre-tués. Je vous l'ai dit.

— Je vous aurai à l'œil, promit Pierre d'une voix glaciale. Je n'ai aucune confiance en vous.

— C'est pour ça que vous êtes venu ici ? demanda Joey. Pour chercher la bagarre ?

— Non. Je suis venu pour vous dire que les arbres vont bien. J'ai remis la chaleur. Il y a des gardes plus nombreux maintenant, là-haut.

Joey se haussa sur la pointe des pieds et embrassa le géant sur la joue. Il rougit sous la rougeur du froid.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans vous, Pierre !

— C'est rien, ça, bougonna-t-il. C'est moins que rien. Je viens pour une autre raison. Gros ennui.

— Quoi encore ?

— Est-ce que personne ne peut remettre les discours à demain ? protesta Remo. Je voudrais dormir, c'est tout ce que je demande !

— Les Montagnards sont là, dit Pierre.

— Ah ! s'exclama Joey, sur un ton nettement écoeuré.

— Un instant, un instant, dit Remo. Vous avez l'air dégoûtée et je ne sais même pas de quoi il parle. Quels montagnards ?

— Les Défenseurs de la Montagne, expliqua Joey. Un de ces groupes écologistes. Ils essaient de faire fermer tout le camp et interdire l'opération forestière.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Ils parlent des cris de détresse des arbres qu'on abat et que ça provoque la pauvreté, l'insanité et le crime dans les grandes villes, en détruisant l'ozone ou quelque chose comme ça.

Chiun s'était allongé par terre.

— Si vous voulez bavarder toute la nuit, tous les trois, ça ne vous ennuerait pas d'aller dehors ? demanda-t-il.

— Je ferais peut-être bien d'aller jeter un coup d'œil à ces montagnards, hasarda Remo.

— Pourquoi ? dit Joey. Vous n'êtes qu'un simple comptable d'arbres ou je ne sais quoi. Vous vous souvenez ?

Remo fit la sourde oreille. Il demanda à Pierre :

— Vous voulez me conduire auprès de ces montagnards ?

Pierre réfléchit un moment.

— D'accord. Je ne peux pas rester fâché longtemps contre les gens qui me clouent contre un arbre comme une cible. On y va tout de

suite.

— Attendez-moi ! Je veux venir aussi, dit Joey. Il faut que je m'habille. Pierre, allez à la cabane à côté chercher Oscar. Il voudra être là aussi.

Larue acquiesça et sortit.

Joey courut dans sa chambre et enfila un collant, un gros pantalon épais et des bottes fourrées, puis elle revint dans la grande pièce. Quelques instants plus tard, Larue fit irruption.

Chiun soupira :

— Je crois que j'aimerais mieux dormir dans les bois que dans cette station de métro.

— Un drame ! annonça Pierre. Oscar, pas là ! Et il y a du sang partout !

CHAPITRE VIII

Larue exagérait. Il n'y avait pas de sang partout. Rien que sur trois des quatre murs blancs, sur le lit, sur un des fauteuils, sur la table de chevet, plus une large mare par terre. Un autre fauteuil, un mur, une commode et le plafond étaient intacts.

Chiun et Remo avaient précédé Joey et Larue dans la petite cabane en rondins. Joey jeta un seul coup d'œil et courut dare-dare au chalet pour appeler Stacy au camp de base.

Le Maître et son disciple firent avec précaution le tour de la pièce, en regardant tout sans rien toucher, en marchant doucement pour ne pas troubler les courants d'air. Larue les observait du seuil, où on l'avait prié de rester.

— Il y a là une histoire pour le nez, déclara Chiun.

— Abus d'alcool, oui, reconnut Remo en hochant la tête.

Joey était de retour, maintenant, debout à côté de Pierre.

— Oscar buvait beaucoup depuis la mort de Danny, dit-elle. Il ne cessait de répéter qu'il était responsable.

— L'était-il ? demanda Remo.

— Non ! Comment l'aurait-il pu ? Mais s'il s'était mis dans la tête qu'il aurait dû pouvoir empêcher ça.

— Est-ce qu'il savait quelque chose que vous ignoriez ?

— Je ne sais pas, avoua Joey.

Elle regarda de nouveau les murs éclaboussés de sang et se mit à pleurer, à longs sanglots bruyants accompagnés de torrents de larmes. Chiun lui mit une main consolante sur l'épaule et, lentement, les larmes tarirent.

— Merci, murmura-t-elle. Ça ne m'arrive pas souvent.

Remo examinait le lit.

— Ce Brack était-il différent par d'autres côtés ?

— Je ne crois pas, répondit Joey. Il a toujours trop bu. Il aimait sortir et se payer une cuite avec les hommes de Pierre. Mais dernièrement, il avait pris l'habitude de boire seul, simplement assis tout seul en sifflant cette fichue chanson.

— Quelle chanson ?

— « Danny Boy ».

Remo n'écoutait plus. Il se tournait de nouveau vers Chiun.

— Trois hommes, Chiun ?

— Oui.

— Comment vous savez ça ? demanda Larue.

— Les odeurs, expliqua Chiun. Les gens différents ont des odeurs différentes. Ici, il y en a trois.

Il renifla de nouveau l'air de la pièce puis il se tourna vers Remo.

— Il a pu y avoir une quatrième personne mais, dans ce cas, elle n'a fait que regarder. C'est une mauvaise odeur. Ça sent la...

Et Chiun le dit en coréen.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Joey.

— Ça veut dire porcherie.

— Ou une maison de plaisir japonaise, ce qui est la même chose, précisa Chiun.

Il se pencha sur la grande mare de sang, y trempa le doigt, le renifla et fit de même avec les taches sur le lit défait.

— Le sang sur le lit est celui de votre ami, dit-il à Joey.

— Ah, mon Dieu !

— Mais la grande mare, ce n'est pas le sien. C'est le sang de quelqu'un d'autre.

— Encore une fois, comment vous savez ça ? demanda Pierre.

— L'homme qui a saigné sur le lit, son sang empestait l'alcool. Le sang par terre ne pue que de l'odeur de la viande rouge que mangent tous les Blancs. Voilà comment je le sais.

— Je vais jeter un coup d'œil dehors, dit Remo. Voir si je trouve quelque chose.

Il ordonna à Larue de rester sur le seuil, jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait. Il lui fallut faire trois fois le tour de la cabane, chaque circuit étant un peu plus étendu que le précédent, pour capter enfin une odeur de sang. Ou plutôt deux odeurs. L'une était propre et sentait la viande ; l'autre empestait l'alcool et la viande, un mélange assez semblable à l'idée que doit se faire une bobonne banlieusarde de la cuisine gastronomique : jeter un bout de bidoche congelée dans un litre de bourgogne à 90 cents et laisser bouillir jusqu'à ce que le vin soit réduit à une écume épaisse et que la viande soit noire.

Remo retourna vers la cabane et appela Larue.

— Dans cette direction, chuchota-t-il.

— OK, rugit Pierre.

— Pierre, murmura patiemment Remo, essayons cette fois de ne pas faire le bruit d'un train de marchandises emballé. Essayez de ne pas faire de bruit. Nous pourrions peut-être les surprendre.

— C'est sûr ! rugit Pierre.

Remo leva les yeux au ciel. C'était à croire que le gros lourdaud cherchait à avertir quelqu'un !

Ils partirent au petit trot sur la neige, mais tous deux avaient du mal à avancer. Pierre n'arrêtait pas de plonger jusqu'aux genoux, quand la croûte de glace céda, et Remo devait se concentrer non seulement pour courir légèrement à la surface de la neige poudreuse

mais pour se permettre de s'enfoncer un petit peu.

Les odeurs guidèrent Remo sur environ trois kilomètres, à travers bois, enfin Larue et lui dévalèrent vers un chemin coupe-feu abandonné et le suivirent sur plusieurs centaines de mètres avant d'arriver à une petite cabane.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Remo.

— Un refuge de ravitaillement. Je l'ai construit moi-même.

— Chut. Parlez plus bas, dit Remo. Faites le tour par-derrière.

Pierre allait rugir un OK quand il vit le regard de Remo et se représenta suspendu dans un arbre pour le restant de ses jours. Il se contenta d'approuver de la tête.

Remo s'approcha de la porte. La cabane avait été occupée dans les dernières heures mais elle était vide à présent.

Par-derrière, Pierre trouva des traces de pneus. Remo alla les examiner.

— Un car, dit-il.

Larue fut d'accord. Ils repartirent le long du coupe-feu, en suivant les traces du car. La neige avait été tassée et ils pouvaient maintenant courir aussi vite qu'ils en étaient capables, ce qui signifiait que Larue était constamment distancé. Au bout de trois kilomètres, Remo s'arrêta.

— Alors ? demanda Larue hors d'haleine.

— D'un côté, expliqua Remo. J'ai entendu quelque chose.

— Allons voir !

Larue entendait le bruit à son tour et courait vers le bas-côté.

Un homme gisait dans un petit creux formé par un enchevêtrement de racines. Ou plutôt ce qui restait d'un homme. Quelqu'un avait découpé une assez grosse tranche de son ventre et il avait perdu beaucoup de sang.

— Mon Dieu ! s'exclama Pierre. Je le connais. Il travaille pour moi. Un bûcheron numéro un.

Remo et lui se penchèrent sur l'agonisant dont les yeux grands ouverts regardaient fixement le ciel. Dans un dernier spasme d'énergie, il leva les mains, agrippa Remo par les manches de son tee-shirt et tenta de se soulever. Du sang bouillonna de sa bouche et l'étouffa. Remo aida l'homme à s'asseoir. Il faisait des efforts pour parler et Remo se pencha, approcha son oreille de la bouche ensanglantée. L'homme marmonna quelques mots et mourut. Remo le rallongea sur le sol.

Pierre Larue se signa et soupira.

— C'était un sacré bûcheron. Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Rien.

— Rien ? Il a dit quelque chose. Je l'ai entendu parler. Qu'est-ce qu'il a dit ?

- Rien de sensé, une espèce de poème.
- Récitez-le. Je le connais peut-être. Je connais des tas de poèmes.
- Il a dit : « Les arbres sont libres. Libérez les arbres. »
- Montagnards.
- Encore ceux-là ? Pourquoi ?
- C'est leur devise, leur slogan. Ils crient toujours ça quand ils défilent sur nos terres. Ils gueulent sans arrêt « Les arbres sont libres, libérez les arbres ! »
- Et ils sont là, dit Remo. C'est ce que vous m'avez dit.
- Oui.
- Où sont-ils ? Comment allons-nous les trouver ?
- Ce chemin. Il monte vers les copa-ibas et puis il revient vers l'entrée principale, expliqua Larue. Les Montagnards sont là.
- Remo s'était déjà élancé en courant.
- Attendez-moi ! cria Pierre. J'ai un compte à régler avec ces salauds-là ! C'était un sacré bûcheron, celui-là.

CHAPITRE IX

Les Défenseurs de la Montagne s'étaient préparés à tout et à n'importe quoi. Ils étaient venus à plus de cent, dans des cars, avec des camions d'intendance pour transporter leur matériel de camping et leurs cuisines roulantes. Ces messieurs-dames de la presse suivaient dans des voitures particulières (messieurs, dames et autres).

Les Montagnards furent les premiers à débarquer. Il y avait parmi eux des laissés pour compte des années 60, hippies et autres « retour-à-la-terre » attardés. Quelques autres essayaient de se donner une allure ouvrière avec des défroques des marchés aux puces de Bel-Air et de Pacific Palisades.

La majorité, cependant, arrivait en petits ensembles de neige BCBG ultra-chic de Halston, Saint-Laurent ou Courrèges. Les médias se reconnaissaient tout de suite ; leur mode se limitait aux impers froissés et aux cravates qui faisaient une publicité involontaire au ketchup Heinz.

Remo se fraya un passage dans l'enchevêtrement de journalistes, de photographes de presse et de cameramen et s'approcha d'un grand garçon brun, aux cheveux coupés au rasoir qui portait des lunettes noires bien qu'il fût plus de minuit.

— Qui est responsable, ici ? demanda Remo.

— C'est à moi que vous parlez ? demanda le journaliste.

— Non. À dire vrai, je vérifiais seulement le fonctionnement de mes cordes vocales. Bien sûr que je vous parlais ! Qui est responsable, ici ?

Le journaliste leva une main vers le bord de ses lunettes de soleil et, le petit doigt délicatement en l'air, il les fit glisser sur son nez afin de pouvoir regarder Remo par-dessus.

— Savez-vous qui je suis ? demanda-t-il avec morgue.

— Je pensais que vous deviez être quelqu'un d'assez malin pour me dire qui est responsable ici mais je me suis sans doute trompé.

— Vraiment ?

— Allez, on recommence, dit Remo. Je vous demande qui est responsable, vous me le dites, je vous dis merci et je m'en vais. D'accord ?

Le journaliste garda le silence. Remo secoua la tête. Il toucha légèrement, du bout de l'index, le plexus solaire du reporter. L'homme fut pris d'un hoquet qui devint de plus en plus hoquetant, au point qu'il tomba par terre en proie à des convulsions.

Un autre journaliste arriva en courant.

— Dites donc, vous ! cria-t-il à Remo. J'ai tout vu. Vous n'avez pas le droit de venir ici et de faire des trucs comme ça. Vous ne pouvez pas attaquer la presse et vous en tirer comme ça !

— Qui est responsable ici ? demanda Remo.

Le journaliste le regarda, puis il baissa les yeux sur le confrère qui se roulait par terre en hoquetant et en se tenant le ventre, et répondit précipitamment :

— Là-bas. Je vous jure. Là-bas. J'ai un chat et un canari et ils n'ont que moi. Là-bas ! répéta-t-il en montrant l'avant du premier car. Cécile Winston-King. M^{rs} Cécile Winston-King des Winston de San Francisco et des King de Dayton.

Le reporter désignait une femme visiblement féministe, de trente à trente-cinq ans, qui avait l'air d'avoir été sculptée par un Michel-Ange inspiré par ce que Sophia Loren, Raquel Welch et Joan Collins avaient de mieux. Elle portait une combinaison de ski d'un rouge flamboyant conçu pour souligner ses moindres rondeurs. Elle avait des cheveux d'un noir de jais, une peau dont la blancheur rivalisait avec la neige et des yeux aussi bleus qu'un ciel ensoleillé de montagne.

Devant le car, elle dirigeait les gens à la manière d'un général et Remo, en s'approchant d'elle, remarqua quelque chose de bizarre dans ses mouvements. Il lui fallut faire plusieurs pas avant de comprendre ce que c'était. À partir de la pointe des hanches jusqu'à une dizaine de centimètres au-dessus des genoux, son corps était aussi raide que celui d'un mannequin de bois et de plâtre. Le point central de cette région était encore plus raide. Elle faisait penser à un ressort rouillé, inutilisé, inutilisable mais prêt peut-être à se détendre violemment pour peu qu'on gratte un peu la rouille.

Remo se retourna et vit que Pierre Larue était bien là où il lui avait dit de rester : il gardait le sentier étroit descendant vers la route qui faisait le tour de la pépinière de copa-ibas.

Puis Remo s'approcha de M^{rs} Winston-King et lui tapa sur l'épaule en disant aimablement :

— Bonsoir.

Elle se tourna vers lui, lentement, l'air tout ce qu'il y a de plus hautain. Ses yeux croisèrent ceux de Remo et ne les lâchèrent plus. Elle sourit comme une écolière et, involontairement, elle porta une main à ses cheveux.

— Bonsouaaaaaaar, roucoula-t-elle.

— Je veux vous parler, dit Remo.

— Et moi, à vous.

— Tant mieux. On peut le faire tout de suite ?

— Rien ne me ferait plus plaisir.

— Ça ne sera pas long.

— Plus ce sera long, mieux cela vaudra, ronronna-t-elle. Il y a longtemps que j'attends d'avoir de bons, longs et délicieux rapports prenants avec quelqu'un comme vous.

— M^{rs} Winston-King, protesta Remo, je crois que vous m'avez mal compris.

Elle rit, d'un profond rire de gorge qui, on ne sait pourquoi, rappela à Remo une lionne en chaleur.

— Ah, mon cher jeune homme ! s'exclama-t-elle, vous m'avez mal prise. J'ai horreur de ça. J'ai horreur d'être mal prise alors qu'il est si facile de me prendre bien. Par rapports, j'entendais une conversation amicale. Une relation. Consultez n'importe quel dictionnaire. Quand je dis que j'aimerais avoir avec vous de longs rapports prenants et délicieux, je disais simplement... vous a-t-on jamais dit que vous aviez de beaux yeux noirs ? – je disais simplement que j'apprécierais une profonde conversation intime avec vous. Voyez ? Il n'y a pas de quoi avoir peur. Je ne mords pas ! assura-t-elle avec un nouveau rire. À moins qu'on me le demande. Et encore ! Seulement mes amis.

Une dingue, pensa Remo. Une dingue sexuellement frustrée qui soulageait sa libido avec des projets avortés à moitié délirants.

— Alors, que puis-je pour vous ? demanda-t-elle. Soyez explicite.

— Je suis inspecteur fédéral des arbres et...

— Je parie que les troncs n'ont pas de secrets pour vous.

— Les fourches encore moins, dit Remo.

M^{rs} Winston-King s'était rapprochée de lui tout en parlant. Son corps n'était maintenant qu'à quelques centimètres de celui de Remo.

Quelqu'un toussota discrètement et elle tourna la tête.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix de maîtresse d'école vieille fille que ses cors faisaient souffrir.

Le nouveau venu était un petit homme brun, menu, avec une grosse moustache tombante, des cheveux noirs frisés et une figure presque jolie.

— Nous avons à causer, Cécile. Il y a un problème ?

— N'y en a-t-il pas toujours ? répliqua-t-elle et elle se détourna pour cligner rapidement de l'œil à Remo.

Elle mit les mains sur ses hanches généreuses et considéra l'activité autour d'elle. Les cent manifestants se mettaient lentement en file indienne ; certains murmuraient entre eux, d'autres commençaient à scander leur slogan. Progressivement, tous les autres les imitèrent. Au début, c'était assez inoffensif. « Les arbres sont libres, libérez les arbres. » Mais à mesure que les voix s'enflaient et que le rythme s'accélérait, les meneurs passèrent à une autre litanie, plus dure et plus militante :

— Hors de nos terres, hors de nos bois ! Hors de nos terres, hors de nos bois ! Tulsa Torrent au cul !

Remo reconnut un vieux truc. Quand les manifestants ne voulaient pas trop de publicité télévisée sur une action particulière, ils dévoilaient des pancartes avec des légendes obscènes et se mettaient à scander des obscénités. Cela suffisait généralement à rendre le film et la bande du son tabous pour le journal télévisé du soir. Mais ceci n'était qu'une mise en train. Il ne se passait encore rien.

Il se tourna vers les gens de la télévision et les vit faire de grands mouvements de caméras pour prendre l'ensemble de la foule. Il se déplaça, pour présenter son dos aux objectifs.

— Tout me paraît en ordre, déclara Cécile Winston-King à son subordonné. Qu'est-ce qui vous inquiète ?

Il jeta un coup d'œil significatif à Remo.

— Ah, vous ne voulez pas que notre nouvel ami sache de quoi nous parlons ?

L'homme ne répondit pas. Elle l'examina un instant puis elle dit :

— Oh, bon, très bien, finissons-en ! Mon cher, dit-elle à Remo, ne partez pas, je vous en prie. Nous avons encore beaucoup à... causer.

Le petit homme et elle s'éloignèrent de quelques mètres et s'entretenaient à voix basse. Remo braqua ses oreilles, aussi facilement que la plupart des gens savent viser une vache dans un corridor.

— Nos gens n'attendent pas, disait l'homme.

— Qu'ils aillent se faire voir. Ils devront attendre.

— Ils veulent passer à l'action tout de suite.

— Ils nous emmerdent.

— Cécile, ma chérie, nous savons tous les deux ce qui va se passer mais ils ne s'en doutent pas. Et pour le moment, ils en ont assez de tout cet amour et de cette tendresse à la con. Ils veulent combattre ces salauds.

— Tout le monde le veut, mais pas maintenant. Le moment viendra, Ari.

— Je ne sais pas, marmonna le nommé Ari. Il y en a d'autres qui s'impatientent aussi.

La dame hésita et se mordilla la lèvre.

— Vous avez une suggestion ? demanda-t-elle.

— La marche aux flambeaux de ce soir, dit-il avec un sourire. Supposons que quelqu'un laisse tomber par mégarde une ou deux bougies enflammées près de ce bouquet de pins, là-bas...

Elle sursauta mais il leva vivement la main.

— Ne vous faites pas de souci.

— Tous ces beaux arbres, brûlés ?

— Pas tous. Quelques-uns seulement. Soyons réalistes, Cécile, dans toutes les guerres il y a des pertes. Quelques arbres mourront pour que beaucoup d'arbres vivent.

Elle hésita :

— Je ne sais pas...

— Vous connaissez le plan, Cécile insista-t-il d'une voix dure puis il la radoucit. Voyons, vous avez contribué à l'élaborer. Vous avez été d'accord. Nous détruisons assez d'arbres pour que ces porcs jugent trop onéreux de continuer à les tuer. Chaque fois qu'ils créent une pépinière, nous nous mettons à incendier jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus recommencer nulle part. Alors nous aurons gagné et tous les arbres seront sauvés.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle.

— Si vous n'avez pas assez de cran, eh bien nous n'avons qu'à dire à tous ces gens de rentrer chez eux et de laisser les arbres aux bouchers de la Tulsa Torrent. Pourquoi faire perdre son temps à tout le monde ?

Elle soupira et baissa la tête en signe de capitulation.

— Très bien. Faites ça pour moi, voulez-vous, Ari ? J'ai une affaire personnelle à régler.

— Parfait, Cécile.

Il partit vers les manifestants. En quelques minutes, il les prépara à partir, chacun pourvu d'une bougie allumée dans un vieux bougeoir d'email démodé. Il alla ensuite expliquer à la presse le chemin que suivrait le défilé et où ils pourraient prendre les meilleures photos. Cela fait, il donna des instructions spéciales à six jeunes gens, hors de vue et d'ouïe de tous les autres.

La manifestation commença.

Remo n'avait pas attendu. Il avait retrouvé Pierre Larue, planté comme un mur près du sentier descendant vers la route des copa-ibas.

L'immense Français croisait les bras. Il sourit à Remo qui lui annonça laconiquement :

— Problèmes. Ces cinglés vont essayer d'incendier la forêt.

Larue haussa massivement les épaules :

— Je m'attendais à un truc comme ça. Vous avez une idée, je parie.

— Oui !

La première boule de neige arriva en sifflant dans le tas de manifestants qui s'époumonaient, au moment où ils arrivaient en haut de la route menant au siège principal du projet forestier de la Tulsa Torrent. La neige bien tassée frappa Ari en plein slogan et le jeta par terre. Trois des manifestants lui butèrent dessus. Ari se releva, s'épousseta et regarda autour de lui. Puis il éleva la voix et s'adressa à ses partisans.

— Je suppose que quelqu'un trouve ça drôle ! rugit-il.

Personne ne répondit. Les journalistes pouffèrent entre eux.

— Eh bien, ce n'est pas drôle ! glapit Ari. Ça suffit comme ça !

Floc !

La deuxième boule de neige frappa Ari par-derrière et le rejeta à terre. Les manifestants se mirent à rire, un rire qui débuta dans le contingent de la presse par quelques gloussements et puis s'enfla en une franche rigolade à laquelle tout le monde participa.

Ari se releva et pointa un doigt accusateur sur les 360 degrés du compas. Lentement, la foule se calma.

Floc !

Ari se retrouva par terre. Pendant une seconde, le silence se fit ; et puis ce fut une explosion de rires ; et ensuite... *floc, foc, foc, foc*. Cinquante fois *floc*.

Des boules de neige pleuvaient sur la masse de tous les côtés à la fois. Les rires se turent. La presse essaya de protéger son coûteux matériel. Quelques manifestants tentèrent de se défendre à coups de boules de neige, mais ne réussirent qu'à se bombarder mutuellement.

Le défilé tournait à la déroute et Remo, en se déplaçant rapidement en arc-de-cercle autour de la route ne s'était jamais autant amusé à une bataille de boules de neige depuis une certaine journée d'hiver à l'orphelinat de Newark.

— C'est ça le show-biz, c'est ça la manif, Ari, marmonnait-il à part lui.

Il se tourna vers la queue de la manifestation et s'aperçut que les six garçons à qui Ari avait donné des instructions particulières s'étaient détachés du lot et avaient disparu.

Il était temps d'aller prêter main-forte à Pierre Larue s'il en avait besoin.

Remo lâcha sa brassée de boules de neige et courut entre les arbres retrouver le colosse français.

Larue n'avait pas besoin de secours. Il était debout à côté de son bulldozer arrêté devant une congère de trois mètres sur sept, haute de près de deux mètres. Remo la regarda.

— Vous les avez tous eus ? demanda-t-il.

— Tous.

— Tous les six ?

— Tous les six.

— Bien, dit Remo.

— Épatant, oui ! s'exclama Pierre. Vous n'êtes pas mal, vous savez, petit.

— Merci, murmura Remo et il s'approcha de la congère géante pour lui crier : Ne vous en faites pas. Quelqu'un vous trouvera bien, au moment du dégel.

Avant de rejoindre Pierre pour retourner à travers bois vers le camp Alpha, Remo s'arrêta pour examiner les pneus du premier car de

Défenseurs des arbres. Ils concordaient avec les traces relevées derrière la cabane forestière trouvée en suivant la piste d'Oscar Brack et d'un de ses assaillants.

Quand il se retourna vers la manifestation, elle avait dégénéré en gigantesque combat de boules de neige, les manifestants passant surtout leur colère et leur dépit sur ces malheureux messieurs-dames de la presse écrasés par le nombre. M^{rs} Cécile Winston-King et Ari se tenaient à l'écart, hors-de portée des projectiles, et le hurlement de sirènes de police descendant de la route révélait que les forces de sécurité officielles de la Tulsa Torrent auraient bientôt nettoyé tout le secteur.

Remo se dit qu'il lui faudrait parler de nouveau aux Montagnards, mais en ce moment il ne voulait pas trop attirer l'attention. Cela pouvait attendre le matin.

Il espérait que tout le reste attendrait le matin. Il voulait dormir.

Mais Harvey Quibble ne pouvait attendre jusqu'au lendemain.

CHAPITRE X

— Je l'ai vu ! glapit Harvey Quibble. Je l'ai vu de mes propres yeux !

Il pivota vers Remo, qui était vautré dans un des fauteuils, dans la grande pièce du chalet.

— Et vous n'allez pas vous en tirer comme ça. Non, monsieur ! Pas si je m'appelle Harvey Quibble !

— Allez-vous vous calmer ? gronda Roger Stacy.

Il était debout derrière le canapé, face à Quibble. Joey Webb, Pierre Larue et Chiun, de l'autre côté de la pièce, hochaient la tête d'un air incrédule ou écoeuré.

— Non, je ne me calmerai pas ! Tempêta Quibble.

— Il me semble que si vous avez un problème avec O'Sylvan, vous devriez le résoudre par la voie hiérarchique. Vous êtes tous deux des fonctionnaires fédéraux, dit Stacy, et pour parler franchement, je pourrais très bien me passer de vous. Vous devriez sauter tous les deux dans un avion et aller à Washington présenter l'affaire devant la Cour suprême.

— Bonne idée, approuva Remo. Passez devant, Quibble. Je vous suivrai dans un jour ou deux.

Le petit homme à la mine de souris trépigna de rage. Un tic agitait le coin de son œil gauche.

— Vous trouvez peut-être ça drôle, cria-t-il, mais ce soir cet homme a attaqué un groupe de paisibles citoyens innocents, désarmés, alors qu'ils exerçaient simplement leur droit légitime à la liberté de parole, de réunion publique et d'appel à la justice. Voilà ce qu'il a fait !

— Il a fait cela comment ? demanda Stacy.

— En leur lançant des boules de neige ! répliqua Quibble.

— Des boules de neige ?

— Dans une embuscade. Pour que personne ne puisse le voir et prendre sa photo ! Mais je l'ai vu, moi, Harvey P. Quibble. Et je tiens à vous dire que cela n'a rien à voir avec son qualificatif d'emploi. Je croyais que nous avions réglé tout cela, avec son nouveau qualificatif et tout, mais je vois maintenant qu'il me faudra prendre des mesures plus draconiennes.

— Réduisez encore mon traitement de soixante-quinze pour cent, suggéra Remo.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire pour votre défense ? demanda Stacy.

Remo répondit en coréen.

— Je vous ai averti ! glapit Quibble. Ce que cet homme fait est non-américain. Il parle même non-américain.

— Traduisez donc pour M^r Quibble, conseilla Stacy à Remo.

— Ça ne lui plaira pas.

— J'exige de savoir ce que vous avez dit ! insista Quibble.

— C'est un proverbe coréen.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que le monde est plein de gens qui regardent de la fiente de canard et des diamants et qui se remplissent les poches de fiente de canard.

Joey Webb pouffa. Pierre Larue s'esclaffa.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire, M^r Je-sais-tout avec vos proverbes si malins, que cela ne se terminera pas ici ! J'ai l'intention de veiller à ce que vous ne terminiez jamais votre stage dans le service des Forêts.

— Tant mieux, dit Remo. Le métro de New York me manque.

Quibble s'en alla, suivi quelques minutes plus tard par Pierre Larue. Quand Stacy dit bonsoir, Remo le suivit dehors.

— Où avez-vous trouvé ce Harvey Quibble ? demanda-t-il.

Stacy soupira.

— La compagnie a sollicité des crédits fédéraux pour la recherche. Dès qu'elle les a reçus, elle a également reçu Quibble pour assurer que toutes les stipulations fédérales sur l'emploi étaient respectées. La compagnie nous l'a envoyé ici en me disant que ça ne gênerait personne s'il se perdait dans une tempête de neige.

— Ça lui arrivera s'il continue de m'embêter, grommela Remo. Toujours pas de nouvelles d'Oscar Brack ?

— Rien.

— Si nous avons interrompu la manifestation de ce soir, c'est parce que les Montagnards s'apprêtaient à allumer un incendie de forêt.

— Ah, fit Stacy d'un air songeur en se frottant la joue et Remo s'aperçut que, même dehors, il sentait le parfum.

— J'ai préféré vous avertir, pour que vous les fassiez surveiller par vos gardes forestiers.

— Bonne idée.

— Et les deux morts de la pépinière de copa-ibas ?

— Ils n'avaient pas de papiers sur eux. La police a relevé leurs empreintes et cherche à se renseigner par Washington.

— Continuez de chercher. Si nous savions qui ils sont, nous pourrions résoudre tout ça plus vite, peut-être.

Remo jugea préférable de ne pas parler de la mort du bûcheron.

— Neuf chances sur dix qu'ils ne soient que des Montagnards, dit Stacy.

— Possible, mais je n'en sais rien. Les fusils n'ont pas l'air d'être leur truc. Les incendies de forêt et les manifs, oui. Mais pas les fusils. Ni les serpents dans les voitures. Ni des bagarres sanglantes avec Brack, où qu'il soit.

— Nous verrons. Si j'apprends quelque chose, je vous le ferai savoir, promet Stacy.

Chiun avait fini par estimer que s'il était agréable de dormir devant une cheminée, la circulation rendait le sommeil impossible, alors il avait réquisitionné le plancher dans la chambre de Remo.

Joey Webb était assise avec Remo sur le canapé, dans la grande pièce. Elle lui posa une main sur le bras et il ressentit une plaisante sensation de chaleur, là où la main s'appuyait, une sensation qu'il n'avait pas ressentie depuis pas mal de temps.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-elle.

— Que je déteste les filles qui me demandent à quoi je pense, répliqua-t-il.

— Je méritais ça. Ce n'est guère fameux pour engager la conversation. Je veux savoir qui vous êtes et pourquoi vous êtes ici.

— Je peux dormir avant ?

— Non.

— Bon. Racontez-moi votre vie, je vous raconterai la mienne, dit Remo en espérant qu'elle se bercerait de paroles et s'endormirait.

Joey Webb commença par son plus lointain souvenir, au temps où elle n'était guère plus qu'un bébé et s'appelait Josefina Webenhaus. Elle raconta qu'elle avait été réveillée dans la nuit moite de la jungle par des cris, qu'elle s'était glissée de sa tente dans celle de sa mère et qu'elle avait vu les silhouettes obscures de gens qui lui faisaient des choses innommables. Qu'elle avait trouvé son père mort, décapité, sous sa tente de travail. Elle parla des interminables nuits de cauchemar où elle mangeait de la terre pour essayer de rester en vie. Elle raconta son sauvetage, et celui de Stacy, par Oscar Brack. Et, ensuite, la ronde sans fin des pensions et des camps de vacances, ponctuée par les rares visites du sévère Dr Smith qui avait été l'ami de son père et s'était chargé de son éducation.

Elle lui en dit davantage, elle parla du mal qu'elle s'était donnée pour être admise à l'école forestière de l'université Duke. Elle raconta qu'une fois là, sa vie s'était épanouie grâce à un jeune professeur nommé Danny O'Farrell, qu'elle avait aimé et à qui elle s'était donnée. Et Oscar était venu les voir tous les deux à l'université et s'était arrangé pour les faire embaucher à la Tulsa Torrent, pour le projet de copas-ibas de son père.

Elle parla du projet. Elle raconta comment, pendant trois ans, Danny, Oscar et elle avaient cherché le moyen de cultiver les arbres

brésiliens partout aux États-Unis sauf sous les climats les plus froids, mais ils avaient été constamment déçus parce qu'il était impossible de les greffer sur des sauvageons, sauf le long des côtes semi-tropicales. Et puis tout avait commencé à aller mal : des arbres pourrissaient, attaqués par des champignons, du matériel tombait en panne, des personnes indispensables étaient blessées, des rapports se perdaient. Danny, de plus en plus frustré, avait soupçonné des espions et enquêté tout seul.

Et puis on l'avait tué. Joey expliqua à Remo qu'à ce moment-là, complètement désespérée, elle avait écrit au Dr Smith, son ancien tuteur, pour lui demander son aide et il avait dit qu'il ferait ce qu'il pourrait mais elle n'avait plus jamais eu de ses nouvelles.

Elle parla ainsi pendant une demi-heure, presque sans reprendre haleine, et se tut brusquement en disant :

— Voilà mon histoire. À vous.

Remo envisagea un instant de lui dire quelque chose, n'importe quoi pour tenter de lui faire réviser son opinion sur Smith, directeur de CURE et son patron, mais se ravisa. Smith méritait bien un peu de malheur dans la vie.

— Disons simplement que, peut-être, quelqu'un que vous connaissez connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui pourrait avoir envoyé ici quelqu'un comme moi pour vous aider.

Joey hocha la tête.

— Ça ne m'étonnerait pas. J'ai toujours pensé que le Dr Smith était un personnage important.

— Doucement ! Je n'ai jamais parlé de Harold Smith !

— Et je ne vous ai jamais dit qu'il s'appelait Harold. Alors merci. Et remerciez-le aussi.

Le son était ténu, si bas, si doux qu'alors qu'il regardait Joey, Remo n'était pas sûr de l'avoir entendu.

Il faillit tendre une main vers la jeune fille, faillit la prendre dans ses bras par désir personnel plus que par devoir, quand il entendit l'appel et s'immobilisa.

— Qu'est-ce qu'il y a, Remo ?

— Quelqu'un m'appelle, par mon nom...

Elle écouta un moment.

— Je n'entends rien. Ce doit être le vent. Par ici, en altitude, il joue souvent des tours.

Remo tendit l'oreille. L'appel était plus fort, cette fois. Au-dessous du seuil des oreilles non-Sinanju, mais nettement plus fort.

— Il faut que j'aille voir ce que c'est, dit-il en se levant.

— Ne sortez pas !

— Pourquoi ?

— J'ai un pressentiment.

— Je reviens tout de suite, promit Remo.

Dehors, le vent jouait avec le son, le faisait tourner et Remo eut l'impression qu'il venait de partout et de nulle part.

Il se mit en marche, sur la neige, et fit vingt-cinq mètres. Puis il s'arrêta pour écouter. L'appel était plus ténu qu'avant. Mauvaise direction.

Il partit vers la droite du chalet. Même résultat.

Ce fut seulement lorsqu'il passa par-derrrière et s'arrêta encore une fois à vingt-cinq mètres que l'appel tournoyant, surnaturel, parut devenir un peu plus fort. « Remo, Remo, Remo, Remo », répétait une voix irréelle, comme la bande sonore d'un cauchemar d'horreur et de mort.

Il savait maintenant d'où venait le son, mais les rafales de vent l'empêchaient de bien localiser la source.

Ce fut un lent travail. Cinq mètres en avant.   tait-ce plus fort ? Non ? Alors cinq mètres en arrière, et cinq dans une autre direction. Lentement, il s'aperçut que l'appel l'éloignait de plus en plus du chalet. Et toujours, il n'entendait que son prénom, inlassablement répété : « Remo. Remo. Remo ». Il s'en rapprochait, maintenant, il était assez près pour savoir que la voix était le chuchotement imperceptible de quelqu'un, un homme probablement, qui essayait de la déguiser pour qu'elle ne soit pas reconnue.

Il regarda de tous côtés dans la nuit mais ne vit personne. Il n'entendait aucun mouvement, aucun bruit anormal à part son nom, étouffé, qui se répétait.

C'était beaucoup plus fort, maintenant. Il pensait qu'il devait être presque sur celui qui appelait mais il ne voyait toujours rien. Le son avait presque l'air de venir de sous ses pieds.

Il baissa les yeux mais avant qu'il ait le temps d'examiner la neige, il y eut un autre bruit, une espèce de grand souffle grondant. Il leva les yeux et se tourna vers le chalet, à cent mètres.

Horri  , il vit des flammes jaillir des fenêtres de derrière. Il se mit à courir mais il n'avait fait que trois pas quand le chalet explosa sous ses yeux.

Et Joey et Chiun étaient à l'intérieur !

CHAPITRE XI

Des flammèches, des tisons volaient partout. Ils pleuvaient sur Remo alors qu'il retournait en courant vers le chalet. Les deux murs en pente, de chaque côté, avaient éclaté. Des flammes montaient des ouvertures là où s'était trouvée la pointe du toit. La bonne odeur de sapins qui imprégnait l'atmosphère faisait place à l'âcre senteur de feu de bois.

En s'approchant, Remo vit que même les cloisons des chambres avaient sauté. Arrivé au mur du fond, il plongea sans hésitation par un trou béant, se rétablit et atterrit à pieds joints dans les restes du chalet.

La chambre de Joey s'était trouvée sur la droite. On ne voyait plus que le lit, le matelas qui flambait ; les flammes coururent vers les pieds de Remo, montèrent devant sa figure. Il ne vit pas de corps calciné sur le lit. Il entra quand même, en écartant les flammes de sa figure avec les bras, et fouilla dans les décombres en feu. Mais il n'y avait pas de restes de Joey, ni sur le lit, ni dessous, ni ailleurs.

Il se précipita de l'autre côté, vers sa chambre où Chiun avait dormi par terre. Là aussi, tout flambait.

Mais pas de Chiun. Aucune trace du cadavre. Remo n'en trouva même aucune de la natte que le vieil Oriental avait soigneusement étalée par terre.

Son cœur se serra. L'explosion avait dû être si puissante que leurs corps s'étaient carrément désintégrés.

Il entendit un craquement et leva les yeux au moment où un nouveau pan du grand mur de bois se détachait et s'écrasait vers lui. Il l'évita, jeta un dernier coup d'œil de tous côtés et bondit vers la porte d'entrée, qui avait été emportée par le souffle mais dont l'encadrement demeurait, comme une invitation à la sécurité. Alors qu'il courait, de plus en plus de pans des murs en pente s'effondrèrent et le criblèrent de flammèches. Le plancher brûlait aussi et Remo sentait la chaleur à travers ses chaussures.

Il fit irruption par la porte dans la clairière et respira profondément, pour débarrasser ses poumons de la fumée. Et puis il s'arrêta net.

Sous un arbre, les jambes bien repliées, les mains sagement jointes sur ses genoux, Chiun était assis. Joey Webb était debout à côté de lui. Tous deux regardaient l'incendie et Remo.

Chiun se tourna vers la jeune fille, désigna Remo de la tête et

grommela :

— C'est maintenant qu'il arrive.

Remo sourit et courut vers eux.

— Vous n'avez rien !

— Ce n'est pas grâce à toi, bougonna Chiun.

— Que s'est-il passé ?

— Mon sommeil a été interrompu, dit Chiun.

— À part ça ?

— Je dormais, en me croyant en sécurité, avec toi pour monter la garde. J'ai entendu du bruit. Je n'y ai pas fait attention. Mon meilleur élève montait la garde dans la nuit et tout allait bien. Du moins, je le croyais.

— Que s'est-il passé, Chiun ? répéta Remo. Vous râlerez une autre fois.

— Je râle ? C'est râler, quand je te raconte comment cette enfant et moi sommes presque morts ? protesta Chiun et il leva les yeux vers Joey. C'est râler, ça ?

Elle fit un geste vague.

— Tu vois, Remo ! Ce n'est pas râler.

— Bon, d'accord. Allez-y ! Je renonce.

— Où en étais-je ?

— Vous avez entendu du bruit. Vous pensiez que je montais la garde. Vous ne pouviez guère vous douter que j'étais là-bas au saloon du quartier en train d'écuser un double scotch on the rocks avec un zeste.

— C'est ça, dit posément Chiun. J'ai entendu du bruit. Je n'y ai pas fait attention. Et puis j'ai senti des vapeurs. Des vapeurs d'essence. Je n'y ai toujours pas fait attention. Je savais que tu nous protégerais. Alors j'ai continué à dormir.

— Et alors ?

— Alors j'ai entendu le souffle des flammes. J'ai bondi. Je savais qu'il n'y avait pas une seconde à perdre si je voulais sauver d'une terrible catastrophe mon malheureux corps abandonné sans protection. J'ai trouvé cette enfant dans la pièce voisine. Au grand péril de ma vie, je l'ai saisie et nous avons fui par la porte d'entrée de la maison juste avant qu'elle explose. Une boum.

— Bombe, dit Remo. Quelqu'un a fait sauter une bombe.

— C'est évident, dit Chiun. Jamais je n'ai frôlé la mort d'aussi près. Un instant d'hésitation, et nous étions condamnés tous les deux. Heureusement, Remo, je n'ai jamais eu confiance en toi, alors j'étais sur mes gardes, prêt à affronter la catastrophe quand elle viendrait.

Remo baissa les yeux sur la neige, à côté de Chiun, et montra du doigt ce qui s'y trouvait.

— Chiun, dit-il.

— Oui, ingrat ?

— Si tout a été si rapide, il s'en est fallu d'un cheveu et illico presto, et tout ça...

— Parfaitement. C'était exactement comme ça.

— Dans ce cas, comment se fait-il que vous ayez eu le temps de rouler votre natte et de l'emporter ?

Chiun regarda Remo, puis la natte et de nouveau Remo.

— Tu sais ce que coûtent les nattes, aujourd'hui ?

— Aucune trace de ceux qui ont mis le feu ? demanda Remo.

Chiun secoua la tête.

— Ils étaient deux. Je les entendais cogner et taper des pieds, et chuchoter entre eux, bruyants comme des bisons, et éclabousser des choses avec des bidons. Et puis il y avait ton ami, qui hurlait ton nom dans la nuit.

Remo fut un instant perplexe, puis il comprit que Chiun faisait allusion à la mystérieuse voix chuchotante qui avait répété son nom tout bas. Il tendit et braqua ses oreilles, mais le son était couvert par le crépitement et le grondement de l'incendie.

— Et tout ce teuf-teuf-clac-boum de cette machine à réchauffer les arbres, grommela Chiun. Vraiment, il est impossible de dormir par ici.

— Mais vous n'avez pas vu qui a mis le feu ?

— Non. Tu voudrais que je fasse tout à ta place ?

Ils se retournèrent alors que Pierre Larue débouchait au grand galop dans la clairière. Il avait la figure angoissée mais quand il vit Joey debout, saine et sauve à côté de Remo et de Chiun, toute sa tension disparut. Il sourit en s'approchant et jeta une couverture de laine autour des épaules de la jeune fille.

— Je me suis fait un sacré mauvais sang, je vous jure ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Une bombe, répondit Remo. Nous ne savons pas qui.

— Les foutus Montagnards, tiens ! C'est forcément eux !

— Peut-être. C'est possible, murmura Remo.

Ils entendirent alors le ululement de la voiture de pompiers de la Tulsa Torrent et, quand elle arriva dans la clairière, Remo vit Roger Stacy à côté du conducteur.

En constatant que le chalet en flammes n'était plus qu'un tas de décombres, il secoua la tête au chauffeur. Il ne servirait à rien de verser de l'eau sur un bâtiment déjà détruit.

— Reculez, simplement, ordonna-t-il. Assurez-vous que rien ne se propage aux arbres.

Il sauta à terre et la voiture recula le long de la route pour s'arrêter à un endroit d'où il était possible de surveiller les deux côtés du chalet.

Stacy rejoignit les quatre autres.

— Un sabotage ? demanda-t-il à Remo.

— Oui. De l'essence et une bombe.

— Grâce à Dieu, personne n'a été blessé.

Le crépitement se calmait tandis que le chalet se transformait lentement en tas de cendres. Remo entendait de nouveau le vent siffler dans les cimes, et puis il perçut un autre son.

Il regarda Chiun. Le vieux Coréen avait entendu aussi. Il fit un signe de tête, par-dessus son épaule gauche, pour indiquer la direction d'où cela venait.

Sans un mot, Remo courut vers les premiers arbres. À peine était-il sous-bois qu'il trouva la source du bruit.

Oscar Brack avait été brûlé au point d'avoir la couleur d'un steak cru. Sa figure était couverte de cloques, ses sourcils calcinés comme ses vêtements. La peau de ses lèvres avait éclaté, laissant voir la chair à vif.

Il était assis contre un tronc d'arbre, les mains plaquées sur le ventre et du sang coulait encore de sa blessure béante.

Il essayait de siffler, mais presque rien ne sortait de sa bouche brûlée. Remo reconnut quand même l'air, les premières mesures de « Danny Boy ».

Il s'accroupit à côté de lui, en se demandant si c'était Brack qui avait mis le feu au chalet, qui était responsable de l'explosion. Mais c'était ridicule. Brack était comme un père pour Joey. Qu'est-ce qui aurait pu le pousser à la tuer ? Et pourtant il était là, couvert de brûlures l'accusant d'y avoir été mêlé.

— Que s'est-il passé, Brack ? demanda-t-il.

Il écarta les mains crispées pour examiner la blessure au ventre. Il vit les intestins exposés, secoua la tête et recroisa les mains de Brack, qui sentait encore terriblement l'alcool.

— Joey, souffla le blessé. Pas bon. Il ne valait rien. Pas pour elle. Traître...

Puis il sombra dans une demi-inconscience et essaya encore de siffloter. Remo sentit la présence de Chiun à côté de lui. Il leva les yeux :

— Pas d'espoir, petit père ?

Chiun secoua la tête.

Le sifflement se tut et Brack se mit à gémir comme un enfant malade. Chiun se pencha sur lui, de l'autre côté, et pressa du bout des doigts diverses parties de son corps, pour émuquer les terminaisons nerveuses endommagées par les blessures et les brûlures, qui causaient des douleurs intenses.

Brack appuya sa tête contre l'arbre et aspira de l'air à grands coups.

— Traître, traître, marmonna-t-il, puis il retomba de nouveau, la

tête sur la poitrine.

Chiun continua de le masser légèrement. Brack releva la tête et ouvrit les yeux. Il regarda Remo, puis Chiun.

— Je ne sais pas ce que c'est, vieillard, mais ne vous arrêtez pas...

— Vous allez vous en tirer, dit Remo.

— Non. Je vais mourir. Je meurs.

— Que s'est-il passé ? répéta Remo. C'est vous qui avez mis le feu ?

Brack secoua la tête, avec colère, malgré la douleur que provoquait le moindre mouvement.

— Non. Essayais sauver Joey. Toujours essayer sauver Joey... Joey... Un traître. Pas bon pour elle.

— Qui est un traître ? demanda Remo.

— Danny. Danny le traître.

Remo dut réfléchir quelques instants avant de se souvenir que Danny était le fiancé de Joey Webb, celui qui avait été tué dans une voiture pleine de serpents fous.

— Danny... payé pour trahir le projet. Tuer les copa-ibas..., murmura Brack.

— Par qui ? Payé par qui ?

— L'Association. Et puis il a eu peur... quelqu'un a découvert... il allait partir... et ils l'ont tué.

— Qui l'a tué ? insista Remo tout en levant les yeux vers Chiun.

Mais le vieux Coréen secoua la tête. Il ne restait que peu de temps à Brack.

— Ils sont venus ce soir, pour parler. Ils savaient... que je savais... M'ont blessé... coups de couteau. Mais je les ai eus aussi. Échappé vers la cabane... M'ont trouvé là-bas. M'ont cru mort... Je les ai entendu parler de... faire sauter le chalet. Revenu pour Joey...

— Un autre homme a été tué, un bûcheron, dit Remo. C'était un de ceux-là ?

— Non, grogna péniblement Brack. Par hasard... il est arrivé, ils l'ont tué. J'ai essayé... revenir... sauver Joey.

Remo soupira. Il imaginait le malheureux Oscar Brack blessé se traînant sur des kilomètres dans la neige pour tenter d'avertir Joey Webb. Il avait dû arriver au chalet quelques secondes trop tard, juste au moment de l'explosion et le souffle l'avait rejeté parmi ces arbres.

Remo observa Chiun, qui imposait ses mains sur des parties du corps de Brack, d'une manière qui aurait dû le secourir, le garder en vie, mais il n'y avait plus rien à faire.

— Qui étaient ces hommes ? demanda Remo. Ces gens de l'Association ?

Brack sourit en ouvrant beaucoup trop la bouche. Ses gencives devinrent visibles. Elles étaient bleues. Il essaya encore de siffler « Danny Boy », puis il se mit à râler.

Remo voulut le soutenir mais il était trop tard.

Quand il se releva, il vit que Roger Stacy et Pierre Larue les avaient rejoints. Ils avaient tout vu et entendu.

— Vous y avez compris quelque chose ? leur demanda-t-il mais les deux hommes secouèrent négativement la tête.

Chiun et Remo retournèrent dans la clairière où Joey Webb était adossée à un arbre, regardant les braises et la cendre du chalet.

En chemin, Chiun marmonna :

— Ça va très mal.

— Pas de doute, reconnut Remo.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne fais pas quelque chose ?

Remo regarda le Maître.

— De quoi parlez-vous ?

— Ton ami qui hurlait ton nom dans la nuit. Maintenant, il siffle.

Remo ne comprit pas tout de suite. Puis il écouta. Dans la nuit de plus en plus silencieuse, un très vague sifflement émanait de derrière les décombres du chalet, de l'endroit où quelqu'un avait murmuré son nom.

Remo partit en courant et traversa la centaine de mètres de neige. Il trouva l'endroit où il s'était arrêté, où le son lui avait paru le plus fort. Maintenant, il n'y avait plus que ce vague sifflement venant de sous ses pieds.

Il se baissa, écarta la neige et trouva... Un magnétophone à cassettes, diffusant maintenant le signal sonore de la fin de bande.

Il appuya sur une touche de l'appareil mouillé pour rembobiner un peu la cassette, puis sur une autre, et il entendit de nouveau la voix ténue.

« Remo... Remo... Remo... »

Rageusement, il arrêta le magnétophone. Quelqu'un avait caché ce truc-là dans la neige pour l'attirer hors du chalet, afin de pouvoir tout faire sauter sans qu'il intervienne. Il étouffait de fureur, à l'idée d'avoir été dupé par quelqu'un, d'avoir servi de pion.

Qui que ce soit, il le paierait !

CHAPITRE XII

Il ne restait rien à récupérer dans le chalet, alors Pierre Larue était allé chercher un bulldozer pour raser les ruines et les enfouir sous la neige.

Roger Stacy avait dit à Joey de s'installer dans la cabane en rondins d'Oscar Brack et avait aidé à nettoyer le plus gros des horribles traînées de sang.

Remo conseilla à Stacy de doubler la garde autour de la pépinière de copa-ibas.

— Assurez-vous que vos hommes sont armés et qu'ils savent se servir de leurs armes. Dites-leur de tirer sur tout ce qui bouge.

Stacy acquiesça et demanda :

— Et vous ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Dormir, répliqua Remo.

Finalement, Chiun et lui s'installèrent avec Joey dans la cabane. Larue s'en alla après avoir nivelé et enterré le chalet. Stacy était déjà retourné au camp principal.

Joey avait préparé et allumé un grand feu de bois. La natte de Chiun était étalée dans un coin et il dormait.

Joey et Remo étaient assis devant le feu.

— Pauvre Oscar, murmura-t-elle.

— Il essayait de vous sauver la vie.

— Tant de morts...

— Ouais... Et ce n'est pas fini, prédit froidement Remo. Ce n'est pas fini.

Distraitement, il appuya sur les touches du magnétophone découvert dans la neige.

CHAPITRE XIII

C'était l'après-midi. Remo avait passé toute la matinée à errer dans les bois où ils avaient découvert Oscar Brack, où il avait trouvé le magnétophone enterré, pour chercher quelque chose, n'importe quoi, qui lui indiquerait qui se cachait derrière ces violences.

Mais il n'avait rien trouvé.

Qui était responsable de tout cela ? Il n'en savait rien. Si l'objectif était les arbres, pourquoi ne pas les avoir tout bêtement incendiés ? Pourquoi tuer ? Pourquoi tuer Danny O'Farrell, le fiancé de Joey ? Pourquoi tuer Oscar Brack ? Pourquoi tenter d'assassiner Joey ?

Peut-être les arbres pouvaient-ils être trop facilement remplacés pour que ça serve à quelque chose de les brûler ? À moins que les cerveaux qui cherchaient à faire des copa-ibas une source de pétrole pour l'Amérique ne soient pas aisément remplaçables. C'était peut-être la raison des meurtres et de la tentative contre Joey.

Mais qui ? Qui s'était servi du magnétophone pour l'attirer hors du chalet, la veille au soir, avant d'y mettre le feu ?

Qui avait assassiné Danny O'Farrell et Brack ?

Dans la nuit, alors que le chalet flambait, Pierre Larue avait tout de suite accusé les Montagnards. Ils avaient bien tenté d'incendier la forêt, après tout, au cours de leur manifestation. Mais Remo pensait, sans trop savoir pourquoi, que le meurtre n'était pas leur genre. Et qui pouvait dire si Roger Stacy ou Larue n'étaient pas derrière ces assassinats ?

Tant de questions et si peu de réponses !

Remo retourna au camp Alpha. Il se disait qu'il devait commencer quelque part, et les Défenseurs de la Montagne étaient un point de départ comme un autre.

Il arriva à la cabane en rondins au moment où Joey et Chiun en sortaient.

— Nous allons voir les copa-ibas, dit-elle. Chiun a une idée.

Remo se pencha vers elle et lui chuchota :

— Il s'est mis dans la tête que c'est un arbre coréen que vous avez volé dans son pays. Faites attention.

Elle se contenta de sourire, puis elle dit :

— On a téléphoné pour vous.

— Qui ?

— Pas de message. Mais il m'a semblé que c'était... eh bien, la voix du Dr Smith.

— Merci. Savez-vous où campent les Montagnards ?

Joey indiqua la direction de la route principale et lui précisa qu'il trouverait le camp à environ cinq kilomètres du siège de la Tulsa Torrent.

— Vous y allez ? demanda-t-elle.

— Peut-être. Il faut bien que je commence à enquêter quelque part.

— Soyez prudent.

— Je suis toujours prudent.

Ce n'était pas réellement un village, simplement un petit élargissement sur la route traversant les montagnes de Californie. Il y avait une station-service et une petite épicerie. Derrière ces constructions, au bord de la route, quelques centaines de mètres plus bas, Remo aperçut les tentes de la Société des Défenseurs de la Montagne.

Il entra dans l'épicerie pour téléphoner à Smith, en formant un numéro au code 800.

Smith décrocha dans son bureau du sanatorium de Folcroft.

— Vous m'avez appelé ? demanda Remo.

— Avez-vous découvert quelque chose ?

— Rien encore.

— Il paraît que vous avez eu des ennuis, la nuit dernière.

— Ouais. Nous n'avons eu que des ennuis. Mais Joey va bien.

— Elle n'a pas plus d'importance que les autres personnes engagées dans cette affaire, répliqua sévèrement Smith. Ne laissez pas les considérations personnelles...

— Vous êtes un poisson froid. Vous avez aidé à élever cette petite.

— Je sais.

Il y eut un petit silence gênant et puis Remo demanda :

— Avez-vous découvert qui étaient ces deux types qui ont essayé de faire périr les copa-ibas, hier soir ?

— Non, répondit Smith. Aucun renseignement n'a encore été reçu de Washington.

— Foutue police locale. Ils étaient censés envoyer les empreintes immédiatement, pour tenter de les identifier.

— J'ouvrirai l'œil, promit Smith. Rien d'autre ?

— Si. Un magnétophone. Croyez-vous pouvoir relever sa trace d'après son numéro de série ?

— Peut-être. Quel est le numéro ?

Remo lui lut un long numéro de neuf chiffres, écrit au dos d'une pochette d'allumettes.

— Celui à qui appartenait cet appareil est mêlé à ça.

— Je vais essayer de me renseigner. Vous n'avez pas besoin d'autre chose ?

— Vous pourriez aussi faire passer les Défenseurs de la Montagne dans vos ordinateurs. Je ne sais pas s'ils sont mêlés aux crimes ou non, mais ils grouillent partout, par ici.

— Très bien. Je vais voir ça.

— Ah, et un dernier mot, dit Remo.

— Quoi donc ?

— Souriez. Rappelez-vous que c'est le premier jour du restant de votre vie.

— J'y penserai, dit Smith et il raccrocha.

Pour une bande d'une centaine, les Montagnards avaient un tout petit campement, pensa Remo quand il s'en approcha à pied.

Dans le fond de la clairière, il y avait une grande caravane et, devant elle, une demi-douzaine de tentes ne pouvant abriter que quatre personnes.

Remo se rappela tous les jeans de stylistes et les tenues de ski de couturiers qu'il avait vus la veille à la manif et se dit que la majorité des Montagnards devaient mépriser la belle étoile et coucher dans de confortables chambres d'hôtel, à la ville voisine. Mais une seule personne l'intéressait.

Il la trouva dans la caravane, assise sur une banquette capitonnée, qui buvait un dry avec des olives. Une grande stéréo fixée à une paroi diffusait de la musique douce. À travers les fenêtres du fond, on voyait le soleil devenir orangé en descendant vers l'horizon.

Elle leva les yeux quand Remo entra sans frapper. En le reconnaissant, elle sourit.

— Je vous attendais, dit-elle.

— Je sais.

Remo contempla Cécile Winston-King qui se levait et s'étirait. Elle portait un tee-shirt moulant et un jean de même. Elle sourit de nouveau, en montrant beaucoup de dents.

— Je peux vous offrir quelque chose ? N'importe quoi ?

— Tout, répondit Remo.

Il attendit qu'elle pose son verre pour la soulever dans ses bras et la porter sur le lit.

Il y avait trente-sept degrés pour amener une femme à l'extase sexuelle totale. Remo les avait tous appris depuis longtemps, au temps où il était normal et où l'amour était un plaisir au lieu d'une technique à apprendre à la perfection sous peine de subir la colère de Chiun.

Mais une fois seulement il avait rencontré une femme capable de résister jusqu'au treizième degré, même si Chiun affirmait bien haut que toutes les femmes coréennes progressaient par chacun des trente-six degrés préliminaires avant de savourer – si c'était là un mot assez

fort – l’explosion ravageuse du soulagement final du trente-septième. Mais Remo avait vu les femmes du village de Chiun et il soupçonnait fort que les hommes pratiquaient tous les trente-sept uniquement pour ne pas s’endormir sur le tas.

Cécile Winston-King était d’une autre trempe. Remo en était au vingt-deuxième. Il avait cru pouvoir briser la réserve de la dame, cette dureté qui maintenait le centre de son corps rigide et résistant, mais il aurait pu tout aussi bien faire l’amour à une bûche.

Il passa au vingt-troisième. Cécile lui sourit. Au vingt-quatrième, elle reconnut que c’était agréable.

Ce fut seulement au vingt-septième qu’elle commença à réagir. Elle se mit à gémir un peu, à pousser tantôt de petits cris aigus, tantôt des soupirs en sanglotant le nom de Remo et en exigeant plus que ça.

Remo lui en donna plus. Il était au beau milieu du vingt-huitième degré quand elle avala deux grandes lampées d’air et arquait son dos.

Il jugea que c’était le moment. Il sourit et approcha sa bouche de l’oreille de la dame.

— Qui commet tous ces meurtres au camp de la Tulsa Torrent ?

— Ah, Remo, chéri, souffla-t-elle. Tu es un merveilleux amant. Merveilleux.

— Merci.

Elle n’aurait pas dû pouvoir dire ça. Elle aurait dû être une pâte molle entre ses mains, prête à répondre à tout ce qu’il voudrait.

Vingt-neuvième degré. Un autre sourire, une nouvelle approche de l’oreille, une deuxième question.

— Qu’est-ce que l’Association ?

— Je n’ai jamais rien connu de si bon depuis des années. Pas depuis lui...

Elle fit un geste vague en direction d’une boîte, sur la petite table de chevet.

— L’Association, répéta Remo.

— Est-ce que nous devons vraiment parler, en ce moment ? Vous ne pouvez pas faire encore ce truc-là sous le genou gauche ?

— Non. Absolument pas. C’était le dix-huitième degré et j’en suis au vingt-neuvième. Si je retourne à dix-huit, il faudra que je recommence tout à partir de là. J’en aurais pour toute la nuit.

— Ce serait si grave ?

— Pas si nous avons un sujet de conversation, répliqua Remo. Comme l’Association, par exemple. Qui est l’Association ? Qu’est-ce que c’est ?

— C’est notre groupe national pour la défense de l’environnement. Continuez...

Trentième degré.

— Alors, pourquoi est-ce qu’ils veulent tuer des gens ?

— Tuer ? Eux ? Remo, assez ! Ils ne sont même pas foutus de baiser ! Comment pourraient-ils tuer ?

— Alors qui est-ce qui commet tous ces meurtres, là-bas au projet Tulsa Torrent ?

— Je n'en sais rien.

— Quelle perte de temps, grommela Remo et il se retira de la dame.

— Remo, dit-elle, vous voulez me faire un plaisir ?

— Un tout petit.

— Emmenez-moi dehors et faites ça dans la neige, sous les arbres. J'adore faire ça en pleine nature. C'est si bon, si naturel. Je vous en prie !

— Ma foi...

— J'adore les arbres. Ils sont si... si... symboliques !

— Fantastique, grommela Remo.

Trente degrés pour rien, il n'avait rien découvert et cette femme était toujours aussi raide, des hanches aux genoux, qu'elle l'avait été la première fois qu'il l'avait vue.

Il la souleva, la porta dehors et la jeta par terre sans ménagements. Pour la première fois, elle poussa un cri, un cri franc et massif, un vrai cri de passion.

— Sautez-moi dessus et allez-y à fond, dit-elle. Oubliez la technique.

Remo suivit ces instructions. Il se jeta brutalement sur elle, lui écarta les bras et les maintint solidement, en serrant assez fort pour meurtrir la peau fine, et au bout de dix secondes, ce glaçon fondit, devint une petite chose tremblante, haletante, frémissante et délirante.

Puis elle resta immobile, sous lui, grelottant légèrement dans la neige.

— C'était merveilleux, souffla-t-elle.

— Fallait le dire, que vous aimiez la brutalité. Ça m'aurait fait gagner du temps.

— Oui, j'aime, j'aime ça. Gagner du temps. Alors il recommença. Et une troisième fois.

Après quoi, il demanda :

— Alors, ces meurtres ? Qui est responsable ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que l'Association ?

— Un groupe écologiste. Qui paie nos factures.

— Au poil, grogna Remo et il se releva. Vous feriez mieux de rentrer avant d'attraper froid.

— Vous reviendrez me tenir chaud ?

— Sûrement. Le 17 juin, je suis libre de huit heures à neuf heures

du matin.

— J'attendrai, dit-elle et Remo repartit dans la neige crissante, en la laissant allongée par terre.

Cécile Winston-King retourna dans sa caravane, referma la porte et s'y adossa. Dieu, pensait-elle, enfin un homme... quelqu'un qui n'était pas effrayé par sa fortune ou sa beauté, qui ne craignait pas de la prendre comme une bête en pleine forêt. Un frisson la parcourut. Son corps palpitait encore, *là en bas*, pour la première fois depuis des années. Un seul homme avait jamais... c'était comme dans les films... comme les livres qu'elle volait en douce dans le placard où sa mère les cachait.

Elle soupira et se demanda si Remo était déjà parti. Alors elle courut à la fenêtre de la caravane, mais elle ne le vit plus dans la clairière.

En souriant, elle passa les mains sur son corps. Il reviendrait, elle en était sûre, elle s'arrangerait pour le faire revenir. Si seulement les hommes savaient qu'elle voulait qu'ils soient des hommes, qu'ils la prennent de force, qu'ils la violentent et la plient à leur volonté, qu'ils lui fassent mal ! Pourquoi les hommes ne le comprenaient-ils jamais ?

Elle prit sur le lit un déshabillé noir transparent, l'enfila puis elle entendit du bruit dans sa cuisine. C'était à l'autre bout de la caravane derrière une cloison de contreplaqué.

Il s'agissait du joli petit Ararat Carpathian. Elle avait horreur des Arméniens. Non qu'elle en eût connu tellement, dans le fond. Carpathian était même le premier et le seul, mais elle le détestait assez pour que ça compte pour tous les autres. Si seulement on trouvait un moyen de faire bouillir ces gens-là, pensait-elle, l'Amérique pourrait résoudre ses problèmes d'énergie en élevant des Arméniens.

Elle lui sourit et laissa son déshabillé s'entrouvrir et après s'être assurée qu'il s'était rincé l'œil, elle le referma lentement.

— Tiens, Ari, susurra-t-elle. Quel plaisir de vous voir.

— Il y a un bon moment que j'attends, répondit Carpathian. Mais vous étiez occupée.

— Ah, vous avez remarqué ? Oui. Très occupée.

— Votre ami avait l'air de vouloir parler.

— Les hommes le veulent toujours.

Elle s'activa à son réchaud, se fit une tasse de chocolat mais ne lui en offrit pas. Quand elle se retourna pour s'asseoir à la table de cuisine avec son visiteur, elle remarqua qu'il avait une cognée de bûcheron à double tranchant, appuyée contre la paroi derrière sa chaise.

— Alors, que voulez-vous, Ari ? demanda-t-elle.

— La manifestation de ce soir.

— Ah oui, la manif. On dirait que nous ne vivons que pour nos

manifestations, n'est-ce pas ?

Elle vit qu'il souriait d'un petit air entendu, sous sa moustache.

— On pourrait le dire, Cécile.

Elle se demandait pourquoi il trimballait cette hache.

— Nos gens commencent à s'inquiéter, reprit Ari. Après le fiasco d'hier soir, sous les yeux de la presse, ils ont perdu leur enthousiasme pour ce soir.

— Allez faire un discours. Ça les fouettera un peu.

— Non. Ils ont besoin de plus que ça.

M^{rs} Winston-King secoua lentement la tête.

— Eh bien, allez leur donner quelque chose de plus. Vous ne pouvez pas exiger que je fasse tout, quand même !

— Il y a une chose que vous seule pouvez leur donner.

Il changea de position sur sa chaise et elle le vit allonger une main vers le manche de la cognée.

— Ah oui ? Quoi donc ? demanda-t-elle, en buvant son chocolat à petites gorgées.

Peut-être voulait-il la violer, pensa-t-elle. Ce pauvre petit avorton insignifiant avait peut-être toujours désiré son corps et comme ses façons, son respect et sa courtoisie n'avaient pas marché, il avait décidé de la prendre de force pour assouvir sa passion lubrique ! Elle se sentit de nouveau fondre. Elle ne se débattrait pas. Un bon viol n'a jamais fait de mal à une femme.

— Allez-y, dit-elle, je ne résisterai pas.

— Ah non ? Vous savez à quoi je pense ?

— Oh oui, bel animal arménien sauvage ! Vous venez pour me violer. Eh bien, allez-y. Encore que, franchement, je ne vois pas le rapport avec la manifestation de ce soir.

— À vrai dire, il n'y en a pas, répliqua-t-il froidement. Et ce n'est pas à ça que je pense.

— Ah non ?

Sans s'en rendre compte, Cécile Winston-King s'était laissé glisser sur sa chaise mais à présent elle se redressa, toute droite, et le toisa de son œil impérieux de douairière.

— Alors, de quoi nos gens ont-ils besoin ce soir ? demanda-t-elle en essayant de se remettre aux affaires.

— J'ai parlé à nos commanditaires de l'Association, expliqua Ararat Carpathian, et ils sont d'accord avec moi. Entièrement.

— D'accord pour quoi ?

— Il nous faut un martyr.

— Un quoi ?

— Nous avons besoin d'un martyr. Quelqu'un qui soit victime d'un crime horrible, sanglant, particulièrement abominable, un meurtre que nous pourrions rejeter sur le dos de la Tulsa Torrent. Ça secouera les

manifestants.

Elle soupira :

— Sans doute, si c'est ce que pense l'Association.

— Je suis heureux que ce soit aussi votre avis.

Carpathian prit sa hache et la posa sur la table.

— C'est pour ça que j'ai cette cognée, Cécile.

— Ah, je vois, murmura-t-elle et elle frémit visiblement.

— Elle devrait très bien convenir à nos desseins.

— Sans doute, mais je n'aime pas la voir.

C'était drôle, pensait-elle, mais jamais elle ne s'était rendu compte que ce petit homme avait des yeux de cobra. Ils avaient presque un pouvoir hypnotique.

Ari se leva, saisit le manche de la hache et eut l'air de vouloir couper une bûche.

— Cette chose-là me donne la chair de poule, dit-elle.

— Pas pour longtemps.

— Avez-vous déjà choisi votre victime ?

Elle le regarda dans les yeux et ne put détacher son regard. Sans qu'il dise un mot, elle avait sa réponse. Elle voulut hurler mais en fut incapable.

Finalement, il répondit quand même :

— Oui, Cécile, je l'ai choisie.

Il fallut à Carpathian dix grands coups pour obtenir exactement l'effet qu'il souhaitait.

CHAPITRE XIV

La lune était haute dans le ciel quand Remo retourna sur la neige au camp Alpha. Il y avait un grand monticule de poudreuse, à la place du chalet, et l'air sentait encore le feu de bois, une odeur qui rappela vaguement à Remo son enfance à Newark, quand des copains et lui faisaient du feu dans un terrain vague et y jetaient des pommes de terre pour les calciner. La peau éclatée et brûlée avait cette odeur-là.

Remo pensait à Cécile Winston-King, en passant devant le tas de neige recouvrant les restes du chalet, quand il fut saisi par deux bras musclés dans une étreinte d'ours ; un poids énorme lui tomba sur le dos et le fit tomber à plat ventre.

— Je t'ai eu, salaud ! rugit à son oreille une voix française.

— Nom de Dieu, Pierre, c'est moi !

Remo avait la bouche pleine de neige. Il fut soulagé du poids lourd et une main solide l'aida à se relever.

— Excusez-moi, marmonna le colosse contrit. Mais vous glissez sur la neige comme un Indien, alors j'ai cru que c'était quelqu'un qui revenait pour nous attaquer.

— Ne vous frappez pas, il n'y a pas de mal, allez, dit Remo.

Il ne s'était pas rendu compte à quel point Sinanju faisait maintenant partie de lui-même. Il ne s'était pas glissé vers le camp, il se promenait, tout simplement. Mais sa marche était un mouvement conditionné, silencieux, fantomatique, dépassant les capacités d'un homme ordinaire. Il était heureux que Pierre Larue monte si bien la garde.

Tous deux entrèrent dans la cabane en rondins transformée en dortoir. Chiun et Joey Webb étaient assis sur un canapé. Chiun buvait délicatement une tasse de thé. Joey en avait un grand bol entre les mains et avalait de temps en temps une grande gorgée. L'unique source de chaleur et de lumière était le feu dans la cheminée et la jeune fille semblait vaciller, se rapprocher et s'éloigner de la cheminée. Pierre alla dans un coin s'asseoir dans un vieux fauteuil à bascule. Un chat, caché derrière le fauteuil, fila peureusement dans un autre coin noir.

En contemplant Joey, Remo pensa à tout ce que la pauvre fille avait subi depuis quelques semaines, et qu'elle devait être bien près de craquer.

Elle leva les yeux vers lui, quand il avança dans le cercle de lumière dansante, et lui sourit.

— Tout va bien du côté des copa-ibas ? demanda-t-il.

Elle répondit mais Remo ne l'entendit pas.

Il s'était tourné vers la cheminée et laissait son esprit s'échapper pour embrasser les flammes. Pendant deux minutes, il ne pensa à rien qu'à sa respiration et au rythme de son sang coulant dans ses veines et ses artères.

Quand il retomba dans la réalité, il vit Joey debout à côté de la cheminée. Il y avait un vieux crochet de crémaillère et une théière tout aussi désuète y était suspendue.

— Voulez-vous du thé ? proposa-t-elle.

Remo hésita. Depuis qu'il avait été amené, à son corps défendant, dans la Maison de Sinanju, il avait changé. Il ne pouvait plus manger comme avant : les produits chimiques risquaient de le tuer, la plupart des aliments lui donnaient la nausée. Son corps était trop bien affiné et réglé, trop sensible aux sensations pour supporter l'ordure que la plupart des Américains avalaient. Il hésitait même à boire un thé inconnu.

— Ce n'est pas du mauvais thé, dit Chiun.

— Pour un Américain ? demanda Remo.

— Pour un Américain, c'est un excellent thé. Pour un Coréen, il n'est pas mauvais.

— Bien. Alors j'en prendrai.

— Même façon, n'est-ce pas ? dit Joey. Sans sucre, sans lait, sans citron, sans rien ?

— C'est ça.

— Jamais je ne pourrais le boire comme ça, dit-elle puis son menton trembla et elle bégaya un peu. Oscar le buvait toujours de cette façon.

— N'y pensez pas trop, petite fille, dit Remo en lui prenant la tasse des mains. Ce qui est fait est fait.

— Je sais... Et maintenant, la bonne nouvelle !

— Bon. Quelle est la bonne nouvelle ?

— Nous avons trouvé comment résoudre le problème de la culture des copa-ibas dans ce climat. Ou du moins, je le crois.

— Superbe ! Et comment avez-vous fait ?

Remo entendit Pierre Larue, derrière lui, qui se penchait en avant dans le fauteuil, pour écouter.

— À vrai dire, c'est Chiun qui a trouvé le truc.

— Ce n'était rien, dit Chiun et, comme Remo approuvait de la tête, il ajouta : Rien pour moi, c'est-à-dire. Pour Remo, cela aurait été impossible, puisque cela exigeait de la réflexion.

Joey allongea le bras et toucha en souriant la main de Chiun. Pendant une fraction de seconde, Remo crut voir une petite étincelle de fierté dans les yeux noisette du vieux Coréen.

— Alors quelle est la solution ? demanda Remo. Ou plutôt, je devrais d'abord demander quel était le problème.

— Le problème a toujours été que les copa-ibas sont des arbres tropicaux.

— Pas coréens ? dit Remo en gardant son sérieux.

— Nous avons résolu cela de manière satisfaisante, intervint Chiun. Les arbres ont probablement été amenés de Corée au Brésil il y a des milliers d'années. Ensuite, ils ont été apportés ici.

— Compris.

— Il n'y a pratiquement aucun endroit dans les États-Unis continentaux, reprit Joey, où nous pouvons cultiver des arbres tropicaux, à part peut-être une petite langue de terre au Texas, le long du Golfe, et à l'extrême pointe de la Floride.

— Le problème est donc de trouver un moyen de les faire pousser ici dans ce sinistre climat, dit Remo. C'est la raison de toutes ces souffleries, des ventilateurs et des chaufferies ?

— Oui.

— Et ça ne marche pas ?

— Si, dans un sens. Enfin, ça permet de les cultiver, pas de doute. Mais ça n'en vaut pas la peine. Nous dépensons plus de pétrole, d'essence pour faire fonctionner le matériel, que ce que nous tirons des arbres. La seule raison pour laquelle nous persévérons, c'est qu'il nous faut des arbres adultes, pour les étudier.

— Donc, l'expérience est un bide ?

— Non, je n'ai pas dit ça. La grande percée s'est faite il y a six mois. Après toutes ces années de recherches, d'essais, de tâtonnements, nous avons finalement découvert le moyen de faire germer rapidement des graines de copa-ibas. Il fallait autrefois de trente à quarante ans pour qu'une graine germe. Maintenant, nous pouvons y arriver en trois ou quatre semaines seulement. C'était la première percée.

— Comment faites-vous ça ?

Joey revint vers le feu. Derrière Remo, Pierre ne se balançait toujours pas.

— Je ne sais pas si je dois vous le dire, murmura Joey.

— Je crois que si. Ça nous aiderait peut-être à découvrir ce qui se passe par ici.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que les gens n'ont commencé à mourir qu'après votre percée avec la germination des graines ou je ne sais quoi.

Joey hésita encore un moment.

— Peut-être... Enfin, bref, il suffit de tremper les graines dans une mixture spéciale que j'ai imaginée. Et ça marche. Ça marche vraiment !

— Qui d'autre est au courant que cette mixture existe ?
— Une bonne centaine de personnes de Tulsa Torrent.
— Qui sait de quoi elle est composée ? insista Remo.
— Il n'y avait que Danny, Oscar et moi.
— Et maintenant ils sont morts et quelqu'un veut vous tuer, dit Remo.

— On le dirait.
— Pourquoi est-ce si important ? demanda Remo. Qui ça peut intéresser que tout ce machin-truc des graines dure des semaines ou des années ?

— Ça accélère la recherche. Écoutez, supposons que nous faisons pousser cent arbres et que deux semblent présenter une résistance particulière au froid. Eh bien, nous prenons ces arbres, nous les greffons, nous les replantons et nous obtenons beaucoup d'autres arbres et, si nous avons de la chance, il y en aura beaucoup qui résisteront encore mieux au froid. Et on continue. Mais si on ne peut avoir de graines que tous les trente ans, ça va durer des siècles. C'est pourquoi ma percée est si importante ; maintenant, nous pouvons accélérer le programme de recherche.

— Je comprends. Alors qu'est-ce que Chiun vient faire dans toute cette merveilleuse sagesse ? demanda Remo.

— De la soie noire et un espacement, dit Joey. C'est tellement évident qu'aucun de nous n'y a jamais pensé.

— Vous auriez dû me demander, dit Remo. C'est la première chose à laquelle je pense en me réveillant : soie noire et espacement.

Chiun renifla. Joey rit.

— Alors qu'est-ce que vous racontez, avec votre soie noire et votre espacement ? bougonna Remo.

— L'essentiel est de faire pousser ces arbres dans ce climat du nord. Nous savons qu'avec assez de temps, nous allons créer un super-arbre capable de prospérer ici. Mais en attendant ? Tout ce que nous avons trouvé jusqu'à présent, c'est ce système de chauffage idiot qui consomme deux cents litres d'essence pour en extraire un d'un, arbre. Chiun a trouvé un meilleur moyen de les faire pousser.

— C'était facile, dit modestement Chiun. Dans mon village de Sinanju, tout le monde sait ces choses-là. Sauf les Blancs qui viennent en visite de temps en temps. Ils ne savent rien.

— Alors voilà ce que Chiun préconise. Espacer les copa-ibas. Puis, entre eux et autour d'eux, planter des sapins. Recouvrir le sol sous les arbres de soie noire, avec des fentes découpées ici et là. Alors quand les aiguilles de sapin tombent par terre, à travers les entailles de la soie, elles s'entassent sur le sol. Avec un système d'arrosage, on les garde bien mouillées. La soie noire absorbe le soleil et la chaleur et aide à fabriquer un compost géant sous tous les arbres. Alors les fentes

laissent passer de la chaleur et de l'humidité. Cela maintient les copaibas bien chauds et mouillés, comme au Brésil. Les sapins créent un environnement artificiel, un microclimat qui peut garder les copaibas en vie n'importe où dans le monde.

— Et ça marchera ? demanda Remo.

— Je le crois. J'en suis sûre. Dès la fin de l'hiver, nous allons essayer. C'est une idée de génie.

— J'aurais pu y penser, dit Remo. Mais jamais personne ne m'a expliqué le problème. C'est évident. La première chose à faire, c'était d'utiliser de la soie noire. Tout le monde sait ça.

— Eh bien, Chiun me l'a dit. Il est tellement savant !

— C'est quelque chose, Chiun, ça c'est certain, grogna Remo.

Il entendit derrière lui Pierre Larue se lever, bâiller bruyamment et venir vers eux.

— Je vais me coucher, annonça-t-il. La nuit dernière a été longue.

Joey lui souhaita bonne nuit, Remo hocha la tête et Chiun ne fit absolument pas attention au colosse français qui sortait lourdement.

Mais Pierre Larue ne pensait absolument pas au sommeil.

Une fois sorti, il partit à travers bois, descendit vers la route et la suivit jusqu'au campement des Défenseurs de la Montagne où se trouvait la luxueuse caravane de M^{rs} Cécile Winston-King. C'était jeudi, et il faisait cela tous les jeudis soirs, depuis trois mois que les Montagnards étaient arrivés pour harceler ce camp de la compagnie Tulsa Torrent.

Il se rappelait le premier soir. Il avait été trop épuisé pour faire autre chose qu'avaler quelques bières avant de s'écrouler dans son lit et elle était venue vers lui, dans la petite taverne du village au bas de la côte, pour l'inviter à danser.

Il lui demanda qui elle était et elle répondit qu'elle était *l'ennemi*. Elle venait mettre en faillite sa compagnie et lui. C'était une dame, une dame très importante, cela ne faisait pas de doute, et il n'avait même pas eu le temps de mettre une chemise propre après la dure journée de travail, encore moins de prendre une douche et de se couvrir d'eau de Cologne. Mais elle s'en fichait. Ils dansèrent et il essaya de la raisonner. Il lui expliqua pourquoi la Tulsa Torrent était une bonne compagnie qui améliorait la terre en la rendant plus fertile, et faisait pousser plus d'arbres qu'elle n'en abattait. Mais elle frotta son corps contre lui et déclara qu'elle avait entendu tous les arguments et qu'elle était quand même l'adversaire de la compagnie.

Puis elle le ramena dans sa caravane et lui fit des choses qu'il avait lues dans des livres, après quoi il passa le reste de la nuit à agir comme un marteau-pilon. Au matin, il pouvait à peine bouger, tant il était courbaturé et fatigué et il travailla toute la journée comme un somnambule. Mais elle lui avait dit qu'elle voulait qu'il revienne le

jeudi suivant.

Et elle insistait pour qu'il ne prenne pas de douche avant.

Il allait donc la retrouver sans laver la sueur de la journée et pas une fois elle ne le lâchait quand ils étaient ensemble. Si jamais ils mangeaient un morceau dans la nuit, ils se restauraient en restant encore accouplés l'un dans l'autre.

Mais ce soir, Pierre Larue ne songeait pas à une nuit d'amour. Ce que Joey avait dit, qu'elle était la dernière à savoir comment faire pousser les graines de copa-ibas, l'inquiétait, particulièrement avec cette folie croissante des Défenseurs de la Montagne.

Ce soir, il voulait raisonner M^{rs} Winston-King, lui demander de prendre sa bande de partisans et de rentrer chez elle, et le premier qu'elle devrait renvoyer étant ce petit assistant huileux qu'elle avait. Il s'appelait Ararat et la femme l'appelait toujours Ari, mais pour Pierre, c'était Arat. Un nom qui lui allait bien, pensait le colosse en marchant au clair de lune. Il rit tout haut. Arat lui allait bien parce que ce type n'était pas autre chose : un rat.

Quand Larue arriva à la caravane et frappa à la porte de derrière, il fut étonné de voir Ari lui ouvrir. Le petit homme lui sourit. Il avait l'air si grasseyé que Pierre se dit que si jamais il le pressait un peu, il en sortirait du jus.

— Ah, Pierre, dit Arat. Quel plaisir de vous revoir.

Larue marmonna une vague réponse.

— Cécile vous attend dans le fond.

Pierre entra et se dirigea vers la petite chambre, dans le fond. Il entendit derrière lui les pas du petit homme. La porte de la chambre était fermée. Pierre ouvrit et s'arrêta net, pétrifié d'horreur, en voyant les morceaux dépecés de Cécile Winston-King éparpillés sur le dessus-de-lit. Il se retourna d'un bloc vers le petit homme.

Ararat Carpathian leva le petit revolver plaqué argent de M^{rs} Winston-King et abattit l'immense Français de deux balles en pleine poitrine.

Pierre tomba comme un de ses arbres bien-aimés.

Carpathian alla prendre sa cognée derrière la porte et glissa le manche dans les mains énormes du bûcheron.

Puis il chercha la main droite de M^{rs} Winston-King, y mit le revolver dedans et la jeta par terre.

Sa mission achevée, Ararat Carpathian prit la fuite.

CHAPITRE XV

Le calme régnait dans la cabane en rondins. Joey Webb dormait, roulée en boule sur une peau d'ours, comme un enfant de deux ans, devant le feu. Près d'elle, Chiun était assis par terre, sur ses jambes repliées. Il avait déniché dans le bureau du papier et un vieux stylo et malgré ses plaintes perpétuelles sur l'impossibilité pour un homme civilisé d'écrire avec de la camelote et des jouets, il s'appliquait à ajouter encore un chapitre à son *Histoire de Sinanju*. Maintenant que Joey lui avait expliqué qu'il avait probablement sauvé le monde occidental de la menace pétrolière arabe, en trouvant comment faire pousser les copa-ibas, Chiun estimait que ce haut fait devait être porté à la connaissance des générations futures.

Il avait provisoirement intitulé ce chapitre : « Chiun sauve les Barbares. »

Assis dans un fauteuil, Remo l'observait. Le téléphone sonna. Le bruit était léger et Joey ne se retourna même pas dans son sommeil.

— Il devient impossible, protesta Chiun, de travailler avec toutes ces interruptions. Réponds à cet objet, je te prie.

— Laissons-le sonner.

— Réponds-lui ! ordonna Chiun.

Remo se leva et alla décrocher. Il s'attendait à ce que la voix acide de Smith le morde au téléphone, mais ce fut une tout autre voix.

Un chuchotement onctueux, insistant, qui répétait : « Remo, Remo, Remo ». La même voix que Remo avait écoutée la veille au magnétophone.

— Qui est à l'appareil ? demanda-t-il.

La voix lointaine ne répondit pas à la question mais murmura :

— Larue a besoin de vous. À la caravane de Cécile. Vite, Remo.

— Qui est à l'appareil ? répéta Remo.

La voix était familière sans l'être, comme s'il l'avait déjà entendue mais par des baffles et des haut-parleurs qui transformaient le timbre et le rythme. À l'autre bout du fil, on raccrocha.

— Il faut que je sorte, annonça Remo à Chiun.

— Bien. Emporte le téléphone avec toi.

Remo partit à travers bois, remonta la route au pas redoublé et redescendit vers le campement des Montagnards. C'était un piège, bien entendu. Il n'en doutait pas un instant. Mais pour le moment, tomber dans un piège lui paraissait le meilleur point de départ, la seule piste pour sortir de l'impasse de cette énigme.

Il était tout de même sur ses gardes quand il s'approcha de la clairière infestée par les Défenseurs de la Montagne.

La première chose qu'il remarqua fut le silence. Les autres fois, il y avait eu des tas de gens qui allaient et venaient parmi les tentes, qui bavardaient, qui faisaient la cuisine ou l'amour. Maintenant, c'était le calme plat. Il s'avança dans l'ombre d'un arbre pour examiner le secteur.

Au fond, dans le coin gauche de la clairière, il vit un groupe de trois personnes. Elles portaient des projecteurs portatifs et du matériel de prise de vues et de son. Remo s'étonna. Apparemment, ils étaient planqués là pour le filmer, mais pourquoi ? Et Pierre Larue ? Que faisait-il dans tout ça ?

Il reconnut dans le trio le petit bonhomme gras, l'assistant de Cécile Winston-King. Oui, une sorte de coup monté, se répéta-t-il.

Sans bruit, il se glissa le long de l'orée du bois, en guettant des mouvements, en marchant silencieusement à la surface de la neige. Quand la caravane se trouva entre le groupe et lui, il s'allongea par terre et glissa sur la neige à la manière d'un crabe pour aller se cacher sous le véhicule.

Rapidement, il progressa jusqu'à l'avant.

Dans le noir, il ne pouvait être vu. Il entendait maintenant les voix.

— Préparez-vous, disait le type onctueux. Dès qu'il entrera, nous nous installerons et quand il sortira, nous le filmerons. Ensuite, nous monterons dedans et nous filmerons tout ce qu'il y a.

— Qu'est-ce qu'il y a de si intéressant, là-dedans ? demanda un des autres.

— Vous verrez bien, répliqua le type huileux.

Remo recula vers l'arrière de la caravane. Il jugea qu'il était maintenant sous la cuisine. Levant les deux mains, il tâta un des panneaux métalliques formant le sous-plancher. Il frappa, d'un index raidi et endurci et perça un trou dans l'acier mince. Il n'y eut qu'un léger bruit sourd, puis le silence. Il attendit. Personne n'avait entendu. Le trio de la clairière chuchotait sans arrêt.

Avec précaution, Remo agrandit le trou, jusqu'à ce que ce soit assez grand pour passer les deux mains. Ensuite, soigneusement, lentement et toujours sans bruit, il arracha le panneau et le posa par terre. Au-dessus de lui il avait maintenant le plancher, des dalles carrées en contreplaqué recouvertes, il s'en souvenait, d'un carrelage de vinyle. Avec le talon de sa main, il frappa le contreplaqué qui céda immédiatement : un nouveau trou s'ouvrit, directement dans la caravane. Remo attendit quelques instants, pour être bien sûr que personne n'avait entendu, puis il s'insinua par l'étroite ouverture.

À l'intérieur, tout était éteint mais la clarté filtrant de l'extérieur suffisait aux yeux de Remo pour y voir comme en plein jour.

Il alla vers la chambre de Cécile Winston-King à l'autre extrémité. Par terre, sur le seuil, il découvrit Pierre Larue. Il se pencha sur lui, vit les blessures par balle en pleine poitrine mais quand il tâta l'artère du cou, il la sentit palpiter légèrement. Et l'énorme Français gémit faiblement.

Remo comprit qu'il ne pouvait rien. S'il était arrivé dix minutes plus tôt, peut-être... Mais le blessé avait perdu trop de sang. Il essaya de l'allonger plus confortablement.

— Pierre, qui a fait ça ?

— Un rat, bredouilla Larue. Un rat fait ça. Dedans aussi. Un rat.

— Pire qu'un rat, murmura Remo sans comprendre.

— Un rat, répéta Pierre. Un rat... Rat...

Dans la pénombre, ses yeux suppliaient, imploraient Remo de le comprendre.

Pendant quelques secondes, il répéta « un rat », du sang moussa à ses lèvres et elles devinrent bleues. Il agita les mains, ses yeux se révélsèrent, sa tête retomba. Pierre Larue était mort.

Remo se releva, en se demandant ce qu'il avait voulu dire, « dedans aussi ». Il alla voir dans la chambre et trouva Cécile. Là, pas la peine de vérifier si elle était morte. Il n'y avait pas de morceaux assez grands pour conserver un peu de vie.

Remo comprit alors ce que faisaient ces trois hommes, dehors. Ils voulaient le filmer ainsi que Larue et cette femme. Ils allaient accuser Tulsa Torrent de sa mort, s'en servir peut-être pour déclencher une folle émeute, capable de déferler sur tout le territoire de la Tulsa Torrent et de détruire les copa-ibas.

Remo était furieux. Il aimait bien Pierre Larue.

Il souleva le cadavre du colosse dans ses bras et le porta vers la trappe qu'il avait découpée dans le plancher de la cuisine. Avec précaution, comme s'il était encore en vie, il le fit passer par le trou et le déposa par terre.

Puis il retourna chercher la cognée qu'il jeta aussi par le trou. Pendant quelques instants, il envisagea de faire disparaître de la même façon les restes de Cécile, mais finit par juger que ce serait trop salissant. Alors il se glissa à son tour par l'ouverture, puis, par en dessous, il remit en place le carrelage en plastique, le contreplaqué et la plaque d'acier.

Il avait l'impression d'oublier quelque chose, qu'il y avait quelque chose qu'il aurait dû vérifier. Ça le tracassa un moment, mais finit par ne plus chercher et s'extirpa de sous la caravane, en traînant le cadavre de Pierre.

Une fois complètement sorti, il souleva le Français dans ses bras, saisit de la main droite la cognée et repartit silencieusement dans les ténèbres de la forêt.

Tout en marchant vers le camp Alpha, il sentit le cadavre de Pierre devenir de plus en plus froid. Sur la colline dominant la vallée des copa-ibas, il s'arrêta. La chaleur montant des génératrices et des souffleries l'enveloppa, ainsi que les vapeurs d'essence et le bruit des moteurs. Il secoua la tête. Est-ce que ça valait le coup ? Est-ce que ces arbres valaient vraiment autant de vies humaines ? Valaient-ils celle de ce gigantesque Français tonitruant et joyeux qu'il portait dans ses bras ?

Avec délicatesse, Remo coucha Pierre dans la neige et le recouvrit entièrement. On aurait le temps de l'enterrer plus tard, en cet endroit même, parmi les arbres qu'il avait tant aimés. Traînant derrière lui la grande cognée de bûcheron, Remo repartit vers la cabane en rondins. Quand il arriva au camp Alpha, il ramena son bras en arrière et, d'un geste rageur, il lança la hache à travers la clairière. Elle fit plusieurs tours sur elle-même et alla se planter dans le tronc d'un grand sapin ponderosa.

Remo trouva Chiun assis au même endroit. Il leva les yeux quand il entra.

— Je suis content que tu sois là, dit-il. Dois-je appeler ce chapitre « Chiun sauve les Barbares », ou « Chiun sauve tout le monde ? »

— On s'en fout, grogna Remo.

— C'est un titre idiot, dit Chiun.

Mais Remo n'écoutait pas. Il était au téléphone et appelait Smith. Il était plus de minuit, sur la côte atlantique, mais ça n'avait pas d'importance. Quand Remo était en mission, on pouvait trouver Smith dans son bureau à n'importe quelle heure.

Il y était à présent.

— Vous ne dormez donc jamais ? demanda Remo.

— En quoi cela se rapporte-t-il à nos affaires ?

— Ça ne fait rien, marmonna Remo et, rapidement, il mit Smith au courant de la mort de Pierre Larue et de M^{rs} Winston-King.

— C'est lui qui a tué cette femme ? demanda Smith.

— Je ne crois pas. Je pense que c'est quelqu'un d'autre, qui lui a ensuite tendu une embuscade et qui cherchait à tout emballer-bien-peser en prenant aussi des photos de moi.

— C'est possible, en effet, reconnut Smith. Qu'entendait-il par « un rat a fait ça » ?

— Je ne sais pas. Vous avez découvert quelque chose sur les deux morts ? Le magnétophone ? Les Défenseurs de la Montagne ?

— C'est pour cela que j'attends ici. L'ordinateur n'a pas encore fini de fouiller ses mémoires.

— Au poil, maugréa Remo. Les gens se font descendre par ici comme des mouches, et nous attendons qu'une grosse foutue mécanique ait fini de se gratter la tête !

— Je vous appellerai dès que j'aurai quelque chose, promit calmement Smith.

Remo raccrocha violemment et se tourna vers Chiun. Mais sans lui laisser le temps de parler, le téléphone sonna derechef.

C'était Roger Stacy.

— Nom de Dieu, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Je viens d'apprendre que ces cinglés de Montagnards se rassemblent dans leur campement. Ils hurlent au meurtre et glapissent des slogans et protestent et Dieu sait quoi encore. Vous avez assassiné quelqu'un ?

— Pas encore, répliqua froidement Remo. Stacy, je veux que vous envoyiez des gardes par ici.

— Pourquoi ?

— Pour protéger Joey. Je vais devoir sortir.

— Très bien. Ils sont déjà partis. Mais écoutez voir, O'Sylvan...

— Quoi donc ?

— Tâchez de ne pas causer d'ennuis.

Quand Remo et Chiun arrivèrent au campement des Défenseurs de la Montagne, l'heure de la fiesta avait sonné. La nuit précédente, il n'y avait eu qu'une centaine de manifestants pour le défilé à la chandelle, mais ce soir, déjà plus de cinq cents personnes avaient envahi le petit camp. Elles étaient accompagnées par le contingent habituel de forains, amuseurs, baratineurs, bonimenteurs, marchands de souvenirs et baraques de fast-food installées par des imprésarios locaux qui savaient reconnaître une bande de cinglés quand ils en voyaient.

Alors que Chiun et Remo fendaient la foule, le vieux Coréen fut assailli par des gosses boutonneux de seize ans et des femmes de trente-huit ans liftées, avides d'une parole de sagesse transcendante. À chacun, Chiun dit en coréen qu'il était inférieur à des excréments de serpent. Chacun accepta cette perle de sagesse orientale et s'en alla enrichi.

Remo écoutait les bribes de conversation, autour de lui. Quelque chose d'important allait se passer. On allait annoncer quelque chose d'énorme.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à une jeune femme dont le tee-shirt proclamait qu'elle aimait mieux les chiens que les hommes après avoir, apparemment, essayé les deux.

— Cette fois les fascistes sont allés trop loin, répondit-elle.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Je ne sais pas. C'est ce qu'on m'a dit.

Remo la quitta. Il entendit d'autres rumeurs :

Que la police allait arrêter tous les manifestants, que les équipes de

tueurs de la Tulsa Torrent allaient se servir de gaz lacrymogène, et de masses d'armes contre les manifestants, histoire de protéger leurs sales produits. Ces deux rumeurs étaient présentées comme des vérités auxquelles les gens croyaient. Une troisième était proposée à simple titre de rumeur sans doute sans fondement. Selon ce bruit tout à fait incroyable, un des chefs des Défenseurs de la Montagne aurait été coupé en morceaux par un bûcheron de la Tulsa Torrent.

On avait dressé une estrade de fortune. Un trio de chanteurs beatniks hors d'âge, connus pour ne jamais avoir manqué un rendez-vous payant, grimpèrent sur la scène et donnèrent un échantillon de leurs plus grands succès d'il y avait vingt ans. La foule commençait à se porter en avant. Remo et Chiun suivirent le mouvement.

Une fois la foule bien chauffée, Ararat Carpathian monta sur le podium. Remo reconnut tout de suite l'aide de camp de Cécile Winston-King et entendit autour de lui des gens l'acclamer en criant son nom :

— Ari ! Ari ! Ari !...

Mais d'autres hurlaient :

— Un rat ! Un rat ! Un rat !

Fort perplexe, il demanda à une jeune femme presque aphone qui s'égosillait à glapir ces mots avec une ferveur quasi religieuse :

— Qu'est-ce qu'ils crient ?

— Arat, dit-elle.

— Ce n'est pas très gentil.

— C'est son nom. Ararat Carpathian. C'est le bras droit de Mrs Winston-King. Nous l'appelons Arat.

— Ah, fit Remo en se souvenant des derniers mots de Pierre. Merci.

— De rien, dit la fille. On ne vous a jamais dit que vous aviez de chouettes yeux noirs ?

— Non, dit Remo. Vous êtes la première.

Puis il chuchota à Chiun :

— C'est lui. Celui qui a tué Larue... Un rat. Un rat...

Carpathian levait les bras pour imposer silence. La foule obéit.

— Mes amis ! cria-t-il dans un micro. J'ai de mauvaises nouvelles.

Tout le public gémit.

— Notre chef, la bien-aimée Cécile Winston-King, est morte.

Des cris de douleur montèrent de la masse, des sanglots de détresse, des grondements incrédules.

— Cette femme aimante, qui nous aimait tous et qui aimait tant la terre et la nature, a été frappée à la fleur de l'âge par un monstrueux assassin sans entrailles ! beugla Carpathian.

La foule se porta en avant comme pour exprimer physiquement sa colère.

— Oui a fait ça ? Qui ? Qui ? hurlèrent tous les gosiers.

— Les cochons de la police n'ont encore arrêté personne mais nous connaissons le coupable ! affirma Carpathian.

— Qui ? Qui ? Qui ?

— Un bûcheron de la Tulsa Torrent. Un bûcheron probablement fou de remords à cause des exigences insensées de son travail. Ou qui a eu simplement la patte graissée avec le prix du sang !

Remo et Chiun s'approchèrent plus encore de l'estrade. Ararat Carpathian hurla :

— Allons-nous les laisser s'en tirer comme ça ?

La foule vociféra des « non, non, non » frénétiques. Ararat baissa les yeux et vit Chiun et Remo à ses pieds. Il vit Remo sourire et lever un index pour le pointer sur la poitrine de l'orateur. Ce sourire était glacé comme la mort.

Carpathian recula du micro. Le temps que Remo écarte la foule et saute sur la plate-forme, il avait disparu. Remo se retourna. La foule surgissait et se précipitait vers l'estrade pour passer sa colère sur tout ce qui lui tombait sous la main.

Remo regarda à droite et à gauche. Il aperçut le dos de Carpathian, qui disparaissait sous les arbres de l'autre côté de la route. Rapidement, il courut dans le bois et déboucha de l'autre côté de la clairière. Une dizaine de scooters des neiges y étaient garés. Carpathian en avait enfourché un et parlait à Harvey Quibble, l'inspecteur du travail.

— Un rat ! appela Remo.

Carpathian se retourna et le vit. Il parut s'effondrer sur les commandes, le scooter démarra et bondit sur la piste enneigée.

Remo courut après. Il l'avait presque rattrapé quand Carpathian atteignit un virage abrupt. Le scooter ne tourna pas mais continua tout droit, plongea dans un épais fourré et en jaillit pour faire une chute de trente mètres dans un précipice.

Lorsque Remo atteignit le fond du ravin, Ararat Carpathian n'était plus guère qu'une peau de saucisson remplie d'une bouillie qui avait été humaine.

CHAPITRE XVI

La police municipale et des gardes de la compagnie arrivèrent juste avant que la manifestation désordonnée tourne à l'émeute et repoussèrent lentement les contestataires dans leur campement.

Roger Stacy était arrivé avec la police. Il s'éloigna de la foule furieuse, passa sous les arbres et pénétra dans la clairière où Remo s'approchait de Harvey Quibble.

Quibble aperçut Stacy et pointa un long doigt tremblant sur Remo en glapissant :

— C'est encore lui ! Je l'ai vu de mes propres yeux. Ce... Ce faux inspecteur des arbres a pourchassé ce pauvre homme et l'a poussé dans le précipice.

Remo s'approcha et Quibble se redressa de toute sa petite taille.

— Non seulement vous êtes incompetent, monsieur, mais vous êtes un assassin ! cria-t-il et il se tourna vers Stacy. Un assassin, je vous le dis, je vous le dis !

— Bouclez-la, dit Remo.

Stacy regarda Quibble, Remo, Quibble, Remo et de nouveau Quibble.

— Je suis sûr que M^r O'Sylvan n'a tué personne, dit-il et il demanda à Remo : Vous avez fait ça ?

Remo ne répondit pas. Il vit Chiun traverser la route vers eux. Derrière leur groupe, la police installait des barrières pour enfermer les manifestants.

— Vous voyez ? dit Quibble. Qu'est-ce que je vous disais ? Il ne veut même pas dialoguer avec nous. Il n'y a pas de place dans l'équipe du gouvernement pour des gens comme ça... comme ces tueurs. Je me moque que vous ayez besoin de lui, M^r Stacy ! Dès que j'aurai contacté Washington, demain, ce Remo O'Sylvan se retrouvera sans travail.

Et Quibble bomba son petit torse de moineau.

— Bouclez-la, j'ai dit, grommela Remo. Il était mort bien avant que j'arrive à lui.

— Comment le savez-vous ? demanda Stacy.

— Je n'en crois rien ! cria Quibble.

— Il n'a pas pipé, expliqua Remo. Il a plongé cul par-dessus tête du bord d'un précipice de plus de trente mètres et il n'a pas poussé un cri. Il était déjà mort ou sans connaissance.

— Ah ! fit Stacy.

— Vous pourrez donner cette excuse boiteuse au service du

Personnel, déclara Quibble, mais mon rapport sera rédigé comme je disais, en racontant ce que j'ai vu.

L'inspecteur fédéral du travail et Stacy entamèrent une discussion échauffée et Remo, écœuré, alla rejoindre Chiun, qui reniflait l'air.

— Ils emploient du gaz lacrymogène, dit Remo.

Chiun secoua la tête.

— Non, pas ça. Autre chose. Une odeur sucrée.

En partant à travers bois avec Chiun, Remo se retourna. Stacy et Quibble se disputaient toujours.

Personne n'interpella Chiun et Remo quand ils retournèrent à la cabane en rondins. Ils y trouvèrent Joey Webb qui lisait, assise devant le feu. Elle demanda vivement à Remo :

— Que s'est-il passé ? Racontez-moi tout.

— Il ne s'est rien passé. Où sont les gardes qui devaient venir ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai vu aucun.

— J'ai dit à ce con de Stacy d'envoyer des gardes ici ! gronda Remo.

— Il ne m'est rien arrivé. Cessez de vous inquiéter. Qu'est-ce qui s'est passé là-haut ?

Remo envisagea de lui parler de Cécile Winston-King, de Carpathian, de la mort de Pierre Larue, puis il jugea préférable de se taire. La pauvre fille avait déjà eu assez de soucis et la précipitation des événements, dans les dernières vingt-quatre heures, risquait de la faire craquer, malgré sa force d'âme.

— Pas grand-chose, répondit-il en allant au téléphone. Un tas de discours, de bla-bla-bla, les flics sont arrivés pour mettre fin à la manif et c'est tout.

— Ah, j'oubliais, vous avez eu un coup de téléphone, dit Joey.

— Qui ça ?

— Je crois que c'était le Dr Smith. Il a dit que vous deviez téléphoner à votre tante Mildred.

— C'était Smitty. Je n'ai pas de tante Mildred.

Remo emporta le téléphone dans un coin de la pièce et forma le numéro de la ligne directe de Smith.

— Oui ? répondit immédiatement Smith.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez appelé ?

— Les deux morts étaient rhodésiens. Pas d'antécédents ni de casier chez nous. La police de Salisbury les soupçonne d'avoir été des tueurs à gages, mais il n'y a aucune preuve.

— Ouais... On peut supposer que s'ils étaient ici, ils travaillaient pour quelqu'un.

— Certainement.

— Et les Défenseurs de la Montagne ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas leur genre d'embaucher des tueurs. Fondamentalement, ils n'ont été jusqu'ici qu'un de ces innombrables petits groupuscules contestataires. Peut-être un peu mieux financé que la plupart de ces organisations, mais à part ça pas très différents.

— Et leurs chefs ? Cette bonne femme au double nom ? Et ce petit métèque de Carpathian ?

— Blancs comme neige tous les deux.

— Et morts tous les deux, dit Remo.

— Ah, fit Smith.

Rapidement, Remo lui raconta ce qui s'était passé, sans mentionner Pierre Larue, en essayant de baisser la voix pour que Joey ne l'entende pas.

— Mrs Winston-King était un des membres fondateurs du mouvement, dit Smith. Et jusqu'à ces dernières années, elle le commanditait.

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Son second mari, Lance King, l'a quittée. Il l'a laissée sans le sou. On pense qu'il a levé le pied avec l'argent de sa femme pour se lancer dans des spéculations pétrolières. Personne n'a plus entendu parler de lui.

— Elle ne vivait pas comme une pauvre.

— Je ne sais pas. Elle n'avait aucun revenu. Carpathian s'est engagé dans ce mouvement en sortant de l'université. Cela a bouleversé sa famille, de riches négociants du Moyen-Orient.

— Pétrole. Moyen-Orient, marmonna Remo. Et le magnétophone ? Rien de nouveau ?

— Un modèle bon marché, fabriqué par centaines de mille. Presque tous les appareils de ce type ont été achetés par le gouvernement fédéral à son usage personnel. Je cherche encore la trace de celui-là.

— Gardez le contact, dit Remo et il raccrocha, très déçu.

Les cadavres s'empilaient jusqu'au ciel et il ne savait toujours rien, il n'avait pas la moindre piste solide. Rien qu'un tas de questions sans réponses.

Il se jura de ne pas laisser Joey Webb seule, de ne pas la quitter des yeux un instant avant que toute cette affaire ne soit éclaircie.

Remo fut réveillé par Chiun, qui se penchait sur lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il, instantanément lucide.

— La forêt est en feu.

Remo se leva d'un bond.

— Ces foutus Montagnards ! gronda-t-il en courant à la porte.

— Peut-être, dit Chiun.

Ils sortirent tous les deux. Au nord, la montagne était un mur vacillant de flammes vives. À l'ouest, à l'est, au sud, c'était la même

chose. La forêt était pleine de fumée et de brouillard et l'incendie se propageait vers la vallée où se trouvaient le camp Alpha et la pépinière de copa-ibas.

— Nous sommes cernés, dit Remo.

— Précisément, murmura Chiun.

— Et Joey ?

Il n'avait pas besoin d'expliquer à Chiun qu'ils pouvaient s'échapper mais qu'ils risqueraient la vie de la jeune fille s'ils lui faisaient traverser les flammes.

Au même instant, un tourbillon d'étincelles s'abattit tout autour de la cabane. Ils entendirent, tout près, des chutes de branches et les explosions des véhicules, des bulldozers et des excavatrices garés un peu partout dans la forêt.

Joey les accueillit à la porte en se frottant les yeux.

— Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle. Comment allons-nous sortir d'ici ?

— Si nous voulons sauver les copa-ibas, nous ne fuyons pas, répliqua Remo et il regarda Chiun d'un air désespéré. Tout flambe !

— Pas tout, déclara Chiun.

Remo regarda de tous côtés. Autour d'eux, l'incendie descendait aux flancs de la montagne comme du sirop coulant sur les bords d'un comptoir. Les arbres flambaient. Les bâtiments. Les cabanes. Le matériel. Qu'est-ce qui ne brûlait pas ?

La neige.

Il fit un signe de tête à Chiun et tous deux se mirent à entasser de la neige. Ils construisirent un grand monticule, au milieu de la clairière la plus étendue, devant les baraquements du camp.

Quand ils eurent creusé un large trou, Remo dit à Joey d'entrer.

— Quoi ? s'exclama-t-elle.

— Entrez dans ce mur de neige.

Effrayée par le crépitement croissant des flammes, elle n'hésita qu'à peine. Rapidement, Remo et Chiun construisirent un toit en pente, au-dessus de l'enceinte. La jeune fille était bien à l'abri des flammes, hermétiquement enfermée. Il était permis d'espérer que l'igloo résisterait assez longtemps pour qu'ils fassent tous deux ce qu'ils avaient à faire. Joey était en sécurité. Maintenant, il fallait sauver les copa-ibas. Et enfin se sauver eux-mêmes.

— Qu'est-ce qu'on fait, Chiun ?

— Suis-moi.

Le plan d'attaque du vieil Oriental était simple.

— Chaque arbre, dit-il, veut tomber sur son côté autant qu'il veut se tenir droit. Nous allons les aider.

Ils remontèrent vers le versant nord de la montagne jusqu'à ce qu'ils arrivent à une cinquantaine de mètres à peine, devant la principale muraille de feu qui descendait en bondissant d'arbre en

arbre. Chiun tâta un tronc, en cherchant du bout des doigts le point d'équilibre critique. Puis, d'une poussée presque enfantine, il appuya et, à grand fracas, le gros arbre s'abattit.

Remo comprit. Chiun et lui coururent tout le long de la rangée d'arbres, en les faisant basculer. Les gros entraînaient les plus petits. Lentement, ils créaient une clairière, un coupe-feu dans lequel les arbres abattus s'entassaient les uns sur les autres. Quand les flammes rencontreraient ce mur, elles n'auraient plus d'arbres pour y sauter. L'incendie descendrait jusqu'à terre, se propagerait aux arbres tombés mais ce serait lent et le feu n'aurait plus assez d'énergie pour franchir la barrière.

Sans se reposer, sans attendre, Chiun continua de faire le tour de la montagne. Remo courait en avant, nivelait une large bande de terrain, et puis Chiun le dépassait pour faire de même plus loin. Ils jouèrent ainsi à saute-mouton autour de toute la montagne en traçant un grand coupe-feu dans les sapins.

Enfin, au bout de deux heures, ils redescendirent vers le camp Alpha.

En levant les yeux autour d'eux, ils virent que, déjà, l'incendie se calmait, se heurtait à la muraille d'arbres abattus, ne pouvait la sauter et se retournait sur lui-même, se consumait et commençait à s'éteindre peu à peu.

Ils décidèrent de laisser Joey dans l'igloo. Elle ne risquerait rien, en attendant leur retour.

Roger Stacy était bien carré dans son fauteuil à pivot et jouait avec le croc de bûcheron en acier plaqué or, qui lui avait été offert par la Tulsa Torrent lors d'un dîner en son honneur, donné pour sa contribution à la forêt américaine.

Il se disait qu'il était peut-être temps, maintenant, de réclamer le secours des casernes de pompiers des environs. L'incendie de forêt devait à présent échapper à tout contrôle, il serait trop tard pour qu'on tente de le maîtriser.

Joey Webb devait être morte et les copa-ibas détruits. Et il était bien parti pour une très luxueuse et très confortable retraite.

Tout avait commencé la nuit où cette salope de Helga Webenhaus s'était moquée de son impuissance. Elle lui avait ri au nez. Il avait tué son mari et il allait la tuer quand ces foutus Indiens l'avaient interrompu. Il avait eu de la chance de s'en tirer avec la vie sauve. Et la petite Joey avait survécu aussi, on ne sait comment.

Il y avait eu toutes ces années de travail sur les copa-ibas, un travail qui menaçait de ne jamais rien donner, et il y avait eu aussi tout l'argent de l'Association... qui tenait à s'assurer que jamais les copa-ibas ne pousseraient aux États-Unis.

Dommage, pensa-t-il, de partager la gloire avec un autre membre de l'Association. Stacy contempla le croc doré. C'était une barre d'acier massif, de plus de cinquante centimètres de long, aplatie en forme de manche à une extrémité, arrondie et affûtée comme un rasoir à l'autre bout. Et malgré l'épais placage d'or, c'était quand même une arme redoutable.

Il rit à part lui. Peut-être en ferait-il cadeau à l'autre membre de l'Association. En plein dans le cou ! L'Association appréciait le manque de scrupules chez ses hommes et un tel acte pourrait bien le mettre dans ses petits papiers. Dans le fond, il n'avait que 45 ans. Il pourrait avoir une seconde carrière encore plus passionnante devant lui...

— Stacy, dit une voix. Tout est fini.

Il leva les yeux et vit Remo O'Sylvan avec le vieil Oriental. Il leur sourit mais son cerveau bouillonnait. Pourquoi étaient-ils en vie ? Comment ?

— Je ne vous ai pas entendu entrer, dit-il.

— Vous ne nous attendiez pas non plus, hein ? dit Remo.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— L'incendie que vous avez allumé.

— L'incendie ? Quel incendie ? Nos arbres ?

Stacy bondit, en réfléchissant à toute vitesse, en cherchant des solutions.

— Ça va, grogna Remo. Qui vous a payé pour faire échouer le projet ? Pour tuer Joey ?

— Je ne comprends rien à ce que vous dites ! se défendit Stacy et il retomba dans son fauteuil. Et si vous êtes venus pour dire n'importe quoi, vous pouvez repartir. S'il y a le feu, il faut que j'appelle les pompiers.

Il transpirait maintenant, et la sueur d'angoisse faisait suinter de son corps l'odeur de sa lotion d'après-rasage, un lourd parfum musqué.

Il tendit la main vers le téléphone. Remo la claqua et poussa doucement le fauteuil. Il se mit à pivoter. Remo donna encore une poussée. Stacy tournoya de plus en plus vite. Il avait le vertige, le mal de mer, la nausée. Sa vue se brouillait. Il voyait tout dans une brume rouge. Il ne voyait que la figure de Remo. Et il tourbillonnait de plus en plus vite.

Il leva le crochet et voulut frapper Remo. Sans savoir comment, il le manqua. Son fauteuil ralentissait. Il se trouva face au vieil Oriental. Il ramena le croc en arrière et le balança de nouveau.

La dernière chose que vit Roger Stacy fut Chiun qui levait délicatement les mains, les tendait lentement vers lui et puis le grand croc doré qui décrivait une belle parabole majestueuse, passait à côté du vieillard et revenait sur lui-même.

Le croc atteignit Stacy sous la pomme d'Adam et remonta en déchirant les chairs pour finir planté dans le palais.

Stacy s'affala et gémit, tandis que s'écoulaient son sang et sa vie.

Remo se leva du coin du bureau où il était juché.

— Affaire terminée, annonça-t-il.

— Non, dit Chiun.

— Non ? Vous sentez cette lotion ? C'est cette odeur sucrée que nous avons reniflée chaque fois qu'il y avait un cadavre.

— Non, répéta Chiun. Elle est semblable, mais ce n'est pas la même.

CHAPITRE XVII

Remo ne se fiait pas à lui-même, pour traiter avec la bureaucratie des petits patelins, alors il téléphona à Smith et lui demanda de s'occuper de faire venir les casernes de pompiers locales à l'incendie de forêt de la Tulsa Torrent.

Puis il renvoya Chiun au camp Alpha pour veiller sur Joey.

Enfin, il partit vers le campement des Défenseurs de la Montagne. Depuis trente heures, quelque chose le tracassait et il s'était finalement rappelé ce que c'était.

Le camp se vidait rapidement. La police laissait partir les manifestants, par petits groupes, et les repoussait sur la route vers la petite ville, sous bonne escorte, loin des terres de la compagnie Tulsa Torrent.

Les flics étaient très occupés avec les contestataires, quand Remo arriva, ce qui lui permit de se glisser dans la caravane de Cécile Winston-King sans être remarqué.

Le cadavre en morceaux avait été recouvert d'une grande bâche. Mais sur la petite table de chevet, il trouva ce qu'il cherchait, une boîte et, à l'intérieur, une photo.

Quand il avait fait l'amour avec cette femme, elle avait dit « Un seul homme », en montrant la boîte.

La photo était dédicacée, « À Cécé, avec mon éternel amour. Lance. » Lance King. Le dernier mari. Remo contempla la photo. Les yeux langoureux de Harvey Quibble lui souriaient.

Il fourra la photo dans sa poche. Huit minutes plus tard, il était de retour au camp Alpha. Sur les routes étroites de la forêt, il y avait partout des véhicules et des appareils de lutte contre l'incendie, peints en jaune ou en rouge, qui déversaient des torrents d'eau sur les flammes. Le feu commençait à s'éteindre.

En débouchant dans la clairière du camp, il vit Chiun, qui leva aussitôt un doigt à sa bouche pour imposer le silence. Remo rejoignit sans bruit son maître.

Chiun désigna l'igloo. Remo entendit des voix à l'intérieur, celles de Joey et de Harvey Quibble.

— Pourquoi ? demandait-elle.

— C'est une longue histoire, répondit Quibble.

Sa petite voix de fausset s'était transformée, elle était maintenant forte et assurée.

— Racontez-la-moi, dit Joey.

— Dans le fond, il n'y a pas de raison de vous la cacher. J'ai gagné et vous avez perdu et bientôt, je serai loin. J'étais le mari de Cécile. Elle s'était embarquée dans ce mouvement de Défense de la Montagne. J'investissais son argent pour elle. Et puis nous avons été ruinés. Les investissements ont fait faillite et il ne nous est plus rien resté.

— Et alors ? Ça arrive à des tas de gens.

— Pas aux gens comme nous. Nous nous aimions, mais nous ne pouvions pas nous aimer pauvres. Heureusement, je connaissais des gens au Moyen-Orient, dans le pétrole, et ils avaient entendu parler de votre projet de copa-ibas. Ça les terrifiait, l'idée que l'Amérique se suffirait à elle-même pour sa consommation de pétrole. Ils créèrent un groupe, appelé l'Association, dans le but de saboter le projet. Cécile et moi avons divorcé ; ça m'était plus facile de prendre une nouvelle identité et de revenir ici en qualité de fonctionnaire fédéral, grâce à des politiciens secourables.

— Mais pourquoi les meurtres ? demanda Joey.

— Nous voulions simplement foutre en l'air le projet, le rendre trop onéreux pour que la Tulsa Torrent le poursuive, expliqua Quibble. Nous n'avons jamais pensé que vous trouveriez un moyen de faire germer ces graines et de faire pousser rapidement les arbres.

— Ça prouve que vous ne savez rien du tout !

Nous avons découvert maintenant un moyen de les faire pousser dans n'importe quel climat. Vous avez perdu, Quibble !

— Pas tant que ça. Parce que vous serez morte et on n'en parlera plus. Votre secret disparaîtra avec vous.

— Nous verrons, dit Joey avec obstination.

— On s'en est déjà occupé, affirma Quibble. Cet imbécile de Stacy a déjà averti la compagnie que ce projet doit être abandonné parce qu'il n'est pas productif. Et une fois que je me serai débarrassé de vous, j'irai éteindre toutes ces chaufferies des copa-ibas. Avant que quelqu'un le remarque, dans toute cette confusion, les arbres seront morts de froid.

Remo parla alors d'une voix forte :

— La seule chose morte est Stacy !

Il entendit un remue-ménage dans l'igloo et Harvey Quibble sortit de la large ouverture, un gros automatique au poing.

— Vous, dit-il avec un petit sourire. Tiens, tiens, j'ai tous les emmerdeurs au même endroit.

— Tout est fini, Quibble. Ou devrais-je dire Lance ?

— Quand l'avez-vous su ?

— Il y a un petit moment seulement. C'est votre lotion qui nous a mis la puce à l'oreille. L'odeur était partout où nous avons trouvé un cadavre. Et Cécile avait encore votre photo dans sa chambre. Dites-moi, quel effet ça fait de commander l'assassinat de votre femme ?

— Ex-femme, précisa Quibble. Elle devait disparaître, pour la réussite du programme. Nous avions besoin d'un martyr.

— Et Pierre Larue ?

— Nous avions besoin d'un bouc émissaire, dit Quibble sans se troubler.

— Comment avez-vous tué Carpathian ?

— Une piqûre. J'avais peur qu'il parle, si vous le rattrapiez. Comment m'avez-vous découvert ?

— Vous avez commis une erreur en laissant ce magnétophone dans la neige, répliqua Remo. Un magnétophone fédéral. Et vous êtes le seul fonctionnaire fédéral dans ce coin. J'aurais dû m'en douter plus tôt.

— À vrai dire, je pensais que vous ne le trouveriez pas, avoua Quibble. Je croyais qu'il resterait enfoui dans la neige. Mais tout est bien qui finit bien.

Il commença à reculer de Remo et de Chiun, pour se donner un champ de tir plus sûr. Sa main ne tremblait absolument pas. Mais comme il marchait à reculons et passait devant l'entrée de l'igloo, Joey se baissa, lui attrapa le talon et le fit tomber à plat ventre sur la neige. Le pistolet échappa de la main de Quibble, en direction de Remo. Quibble se releva, regarda l'arme, puis Remo, tourna les talons et prit la fuite dans la forêt.

Remo le regarda partir. Son regard tomba sur la grande cognée de Pierre Larue, plantée dans l'arbre contre lequel il l'avait lancée.

Il alla l'en arracher, la leva au-dessus de sa tête et la jeta de toutes ses forces. Le lourd manche se retourna sur lui-même en sifflant dans les airs. La lame d'acier s'enfonça dans le dos de Harvey Quibble. Il tomba en laissant échapper un énorme soupir.

Joey Webb sortit de l'igloo, Chiun regarda les arbres autour d'eux, puis le ciel étoilé et murmura :

— C'est très beau. Je crois que je vais monter dans les bois pour communier avec la nature. Rien que moi et l'immensité, partageant l'unicité de la vie.

— Portez vos malles vous-même, lui dit Remo.

CHAPITRE XVIII

Chiun était parti dans la forêt, à la recherche de paix et de tranquillité.

Remo avait rappelé Smith. Joey et lui étaient de retour dans la cabane en rondins.

— Je viens de suivre la trace de ce magnétophone jusqu'à Harvey Quibble, annonça Smith.

— Je sais tout ça, répliqua Remo. Il est mort. Stacy est mort. Mission accomplie.

— Ah, fit Smith. Alors je suppose que nous n'avons pas grand-chose à nous dire, n'est-ce pas ?

— Non.

Il entendit Smith s'éclaircir la voix, nerveusement, comme s'il essayait de trouver le courage de parler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo.

— Eh bien... Faites part... Faites part de ma tendresse à Joey. Et... euh... embrassez-la pour moi.

Remo leva les yeux et vit la jolie rousse venir vers lui. Elle s'était déshabillée et lui tendait ses longs bras nus.

— Je n'y manquerai pas, promit Remo. Tout le plaisir sera pour moi.

Et ce fut bien vrai.

Le livre papier
copié pour cette version numérique a été :

Achevé d'imprimer en octobre 1984
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

N° d'édit. 11241. – N° d'imp. 2172.

Dépôt légal : octobre 1984

Imprimé en France